


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
C
25
NAPOLI

MÊLANGES

DE

LITTÉRATURE,

DE MORALE

ET DE PHYSIQUE.

TOME PREMIER.

(par madame d'Arconvil
le, publiés par Rossel)

MÊLANGES

DE

LITTERATURE,

DE MORALE

ET DE PHYSIQUE.

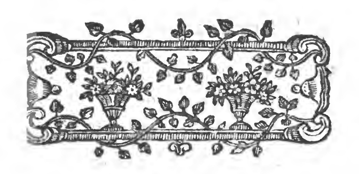
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXV.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

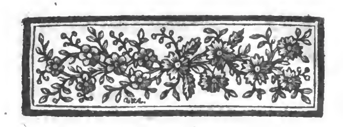
La plupart des Ouvrages, dont on donne ici la collection, ont déjà paru en différents temps, & l'accueil favorable que le Public leur a fait séparement, semble répondre de celui qu'ils recevront de lui dans une nouvelle Édition, ou il aura l'avantage de les retrouver tous, non-seulement réunis, mais encore revus, corrigés, & considérablement augmentés par l'Auteur.

Ils rempliſſent parfaitement le titre qu'on a cru devoir mettre à la tête de cette collection. La Morale, la Phyſique, la Littérature, ſont les principaux objets qu'ils embraſſent; en eſt-il de plus propres à inſtruire & à amuſer; à orner l'eſprit de connoiſſances ſolides, & à former le cœur aux vertus? Je ne crains point d'aſſurer que ces objets y ſont préſentés ſous la forme la plus agréable, & la plus intéreſſante. Si l'éloge que j'en fais, quelque foible qu'il ſoit, pouvoit encore paroître ſuſpect aux perſonnes ſenſées, qu'une préface ne ſéduit pas, je les inviterois à jetter un coup-d'œil ſur tous les journaux dont les

Auteurs ont, dans le temps, rendu un compte particulier de chacun des ouvrages qui compoſent le recueil que je leur préſente. Elles verroient qu'il n'y en a aucun qui, dans ſon genre, n'ait obtenu le ſuffrage unanime de ces Arbitres équitables du goût. Je me ſerois fait une loi de rapporter ici leurs jugements, ſi l'Auteur reſpectable & modeſte ne s'y étoit oppoſé, par la ſeule raiſon qu'ils ſont trop à ſa gloire. Mais ſans me prévaloir de leurs déciſions, il me ſuffit de dire que les différentes éditions, qui avoient été faites des livres qui entrent dans cette collection, ſont preſque entié-

rement épuisées. J'ajouterai qu'on y a joint plusieurs pieces de la même main, lesquelles n'ont point encore été imprimées, & qui ne m'ont pas paru moins dignes que les autres d'être offertes au Public, on les a répandues dans le corps de l'ouvrage, & il y en auroit assez pour former toutes seules un volume.





AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR des MÉDITATIONS SUR LES TOMBEAUX, dont il s'eſt fait en Angleterre pluſieurs Editions, les a dédiées ſucceſſivement à deux Dames d'une conduite exemplaire & d'une piété reconnue. Un pareil hommage ne pouvoit guere convenir, en effet, qu'à des perſonnes qui ont renoncé aux frivolités du Monde, & qui s'occupent ſérieuſement de la pratique des vertus chrétiennes. Mais qui d'entre nous ne doit pas s'en occu-

per? qui ne doit pas apprendre à mourir ? Un Philoſophe païen diſoit même que ce devroit être l'étude de toute la vie (1).

C'eſt l'avantage qu'on trouvera dans la lecture réfléchie de ces Méditations : rien ne paroît plus propre à nous familiariſer avec la penſée & les images de la mort. Mais Hervey a dans cet Ouvrage un mérite qui manque à la plupart des ſombres Auteurs qui ont exercé leur pinceau ſur des objets effrayants & lugubres : ces derniers nous affligent & nous déſeſpe-

(1) *Totâ vitâ diſcendum eſt mori.*
SENEQUE.

rent : Hervey nous encourage & nous raſſure par les traits conſolants qu'il emprunte des Livres ſacrés, & qui adouciſſent les images affreuſes de ſes tableaux. Ce n'eſt point un anéantiſſement total qu'il nous montre dans le cercueil, ce n'eſt que la deſtruction de la plus vile partie de nous-mêmes. Il nous fait voir au-delà une nouvelle vie : il éleve nos penſées à des objets éternels, & nos deſirs vers un bonheur infini. Rien n'eſt plus capable de conſoler l'homme & de ſoutenir ſon courage à la vue du dépouillement horrible où il ſe verra bientôt réduit.

Mais ce font fur-tout les perfonnes qui fe font déjà enfevelies toutes vivantes dans le tombeau du cloître ou de la retraite ; ce font celles-là, dis-je, qui fentiront le mieux tout le grand, tout le fublime & toute l'utilité de cet ouvrage. Frappées des peintures terribles qu'elles y rencontreront à chaque page, elles ne pourront que s'applaudir d'avoir fait d'avance le facrifice généreux & volontaire des vanités du fiecle ; facrifice toujours pénible & qui devient infructueux quand on ne le fait que fur l'autel de la mort.

Ce n'eft pas que la lecture de

cet ouvrage ne convienne qu'à des perſonnes conſacrées à Dieu. » Je me flatte, dit l'Auteur lui-» même dans ſa Préface, que ces » Méditations ſeront bien reçues » des gens du monde, dont l'eſ-» prit ſérieux eſt ſuſceptible de » réflexions, & qu'elles intéreſſe-» ront les cœurs ſenſibles. Quel » homme pourroit voir avec in-» différence les triſtes débris de » l'humanité, & l'humiliation » qu'elle eſſuie dans le ſépulcre! » D'ailleurs, qui d'entre nous n'a » pas dans le cercueil quelques » parents ou quelqu'ami, dont il » regrette la perte? Refuſerions-» nous d'aller au pied des monu-

» ments qu'on leur a érigés, nous
» entretenir encore quelquefois
» avec des ombres si cheres ; sur-
» tout si nous faisions réflexion
» que la tombe est la demeure
» assignée à tous les vivants, &
» qu'une lugubre solemnité va
» bientôt nous y conduire nous-
» mêmes ? N'est-il pas juste que
» nous allions au moins reconnoî-
» tre d'avance le lieu & la place
» que nous occuperons un jour
» dans ces Régions ténébreuses ? «

Si l'on ne veut considérer que le mérite purement littéraire de cet ouvrage, on trouvera que M. Hervey est comparable aux plus grands Génies de l'Angle-

terre, par la hardieſſe de ſes penſées, par la force & le naturel de ſes images, par la majeſté & l'élégance de ſes expreſſions : on trouve dans ſa proſe la poéſie la plus noble ; & ce qu'il y a de plus admirable dans cet Auteur, c'eſt qu'il eſt tellement rempli de la lecture & des paſſages de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, que ſes moindres expreſſions reſpirent le langage ſublime de ces Livres divins. Les traits pleins de force & de chaleur dont brille le ſtyle enflammé des Prophetes, ſemblent ſe réunir dans ſes tableaux pour leur donner cette mâle énergie & cette auguſte

ſimplicité qu'on ne trouve guere que dans les écrits de ces hommes inſpirés. Hervey éleve notre ame en la faiſant deſcendre dans le tombeau : il nous fait reconnoître l'Auteur de notre Etre juſques dans les ruines de l'humanité : il nous arme des forces invincibles de la Religion contre les terreurs qui accompagnent le trépas. La Religion ſeule nous affermit dans cet aſſaut terrible : ſans elle, qu'eſt un homme au lit de la mort ? un furieux qui ſe tourmente, ou un lâche qui ſe déſeſpere.

Ce qu'on vient de voir à la louange d'Hervey, eſt tiré de différentes Epîtres en vers, qui ſont,

à la tête de ſon ouvrage, & qui lui ont été adreſſées par ſes amis. On s'eſt contenté d'en rapporter la ſubſtance & les endroits qui ont rapport aux Méditations ſur les Tombeaux ; car ces Epîtres roulent encore ſur d'autres morceaux d'Hervey, qui ne ſont pas moins intéreſſants que l'ouvrage dont je donne la traduction.

Il eſt à propos d'avertir le public que pour mettre plus d'ordre dans ces Méditations, on a cru devoir les diviſer ſuivant les différents ſujets qui en font la matiere. Cette forme d'ailleurs, ſert à ſoulager la mémoire du Lecteur, & lui procure la facilité de choi-

ſir la Méditation qui pourra l'affecter davantage. Cette diviſion n'eſt point marquée dans l'original; mais du reſte, on a ſuivi le plan de l'Auteur.

M. Hervey ſe repréſente comme un homme qui voyage, & qui rend à une Dame de ſes amies un compte exact & fidele des réflexions Philoſophiques & Chrétiennes, que lui font naître les monuments qu'il a trouvés dans une Egliſe de la province de Cornouailles.

On prévient ſeulement qu'on a beaucoup abrégé la morale de M. Hervey, pour s'attacher davantage aux idées, aux images &

aux ſentiments, ſur-tout dans les endroits où elle ſembloit ſe préſenter d'elle-même. On avoue de plus, que pour conſerver la pureté & la clarté de l'expreſſion françoiſe, on a été quelquefois obligé de ſacrifier & d'affoiblir des idées trop métaphyſiques, qu'il n'appartient qu'à la langue Angloiſe de bien rendre.

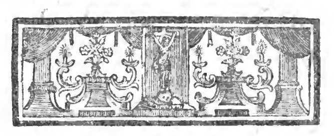
On s'eſt permis auſſi d'étendre & de développer certaines penſées, pour les mieux faire ſentir, d'agrandir certains tableaux, & d'y ajouter quelques traits que l'imagination même deſire à la lecture de cet ouvrage.

Quoique Hervey ſoit Anglican,

ces refléxions n'en doivent pas paroître plus suspectes aux Catholiques : on n'y trouve aucun trait qui ait rapport aux points de doctrine & aux dogmes adoptés par les Calvinistes contre les décisions de l'Eglise ; & on ne craint pas d'assurer que la morale répandue dans ces Méditations , n'est ni moins pure ni moins édifiante que celle des Nicole & des Bourdaloue.



MÉDITATIONS



MÉDITATIONS
SUR
LES TOMBEAUX.

PREMIERE MÉDITATION,
Sur le respect dû aux Temples.

Je voyageois, ſans deſſein & ſans ſuite, dans la Province de Cornouaille : le haſard me conduiſit dans un Village conſidérable de ce Canton. Les Habitants, occupés à leurs travaux, étoient répandus dans la Campagne ; la ſécurité gardoit leurs maiſons. Un mouvement de piété, ou peut-être même d'une ſimple curioſité, dirigea mes pas vers l'Egliſe. J'en trouvai les portes ouvertes, comme celles du Ciel où elles condui-

ſent. J'adorai l'Eternel qui y réſide ; & bientôt une douce mélancolie vint s'emparer de mon ame.

La Méditation, au regard fixe, à l'air penſif & recueilli, ſembla ſe détacher de la voûte ſacrée, & ſe repoſer ſur moi : c'étoit ſans doute l'Ange même prépoſé à la garde de ce lieu redoutable. Il me ſaiſit & ſe rendit maître de mes penſées. Une volupté céleſte ſe répandit dans tout mon être ; & pendant pluſieurs jours conſécutifs, je vins la goûter dans ce Temple, dont rien ne pouvoit plus m'arracher.

Ce Temple, déjà ancien, s'élevoit au milieu d'un large Cimetiere, éloigné du bruit & du tumulte. Les mains qui l'ont bâti ſont réduites en pouſſiere depuis pluſieurs ſiecles. Celui qui en fut l'Architecte voulut que ſon corps y fût dépoſé après ſa mort, ſous une tombe qu'on voit encore au milieu de la grande nef ; ſemblable à l'inſecte induſtrieux, lequel, après avoir formé ces fils que

nous admirons, se fait un Tombeau de son propre ouvrage.

Le corps de cet Edifice étoit spacieux; la structure belle, mais sans ornements, & tout l'ensemble d'une noble simplicité. Deux rangs de colonnes se prolongeoient dans le milieu, & supportoient majestueusement la voûte. Une sombre lumiere répandoit sur tous les objets une sainte horreur; le silence & la solitude ajoutoient encore à la majesté de cette enceinte. Une religieuse terreur saisit tout-à-coup mes sens. J'avançai par les bas côtés jusques derriere l'Autel principal; & j'y lus, dans une inscription simple & sans faste, que le Fondateur de cette Eglise l'avoit construite par un mouvement auguste de gratitude envers la bonté incréée & éternelle.

O que la reconnoissance est estimable, sur-tout quand elle a pour objet le Bienfaicteur suprême! C'est le sentiment le plus noble & plus exalté qui puisse mouvoir le cœur de l'homme. Il a je

ne sais quoi de grand, & (si l'on peut s'exprimer ainsi) d'une piété généreuse.

Le *Repentir* annonce la dépravation de notre nature déchue. La *Priere* en marque la foiblesse & l'impuissance ; mais la *Reconnoissance* nous fait, pour ainsi dire, combattre de bienfaisance avec Dieu même. Les exercices de cette vertu sublime subsistent encore dans le Ciel, où il n'y a plus ni pardons ni graces à demander.

Le langage de la reconnoissance part d'une ame tendre & sensible. -- *J'ai reçu des biens infinis, que rendrai-je à celui qui m'en a comblé?* Telle est l'expression d'un cœur pénétré. Eh ! qui a plus de droit à un si juste retour, que l'Auteur de mon être, que le Dieu Tout-Puissant, de qui je tiens tout ce que je possede ? Et comment puis-je mieux lui en marquer ma gratitude, qu'en décorant *le lieu où sa gloire réside ?* Quelle honte & quel opprobre, de voir les

maiſons des mortels revêtues de cedre & de marbre, tandis que la demeure du Seigneur des Seigneurs reſte ſans ornement !

Ici je me rappelle la ſublime invocation de Salomon au Tout-Puiſſant, lorſqu'il lui dédia ſon Temple auguſte. Il l'avoit élevé avec une magnificence que le Soleil n'avoit point encore vue. Néanmoins, quand ce prince réfléchit ſur les perfections infinies, & ſur l'immenſité de Dieu, il doute qu'il daigne l'habiter

O Dieu, s'écrie ce Roi reconnoiſſant, *voudras-tu habiter ſur la terre ? Regarde, le Ciel des Cieux ne peut te contenir ; combien moins encore cette maiſon que j'ai bâtie !*

Quel début ſublime ! Il ſent que Dieu eſt un Etre incompréhenſible ; que Dieu eſt au-deſſus de toutes les louanges. Quel ſaint raviſſement ! quelle humble défiance dans ce Prophete Roi ! Il trouve les hommes trop heureux, quand

l'Etre ſuprême daigne ſeulement jetter un regard propice ſur la terre. Que ſera-ce donc, ſi ce Dieu plein de bonté veut bien y fixer ſa demeure, & l'honorer de ſa préſence?

Cette étendue immenſe, dont la voûte azurée embraſſe des milliers de mondes, eſt une demeure trop étroite pour la divinité; le Ciel des Cieux, ces vaſtes eſpaces encore plus élevés, qui s'étendent au-delà des limites de la vue humaine, & qui échappent à la penſée, ne ſont pas, quoique ſans bornes, un ſéjour digne de *Jehovah.* Ils ne ſont qu'un point, quand on les compare avec ſon eſſence infinie. Ces aſtres éclatants, qui roulent au-deſſus de nos têtes, & que des peuples entiers ont adoré comme des Dieux, peuvent, tout au plus, être regardés comme des grains de ſable ſous ſes pieds.

Ce Temple, qui fait l'objet de l'admiration de toute la terre, n'eſt qu'un atome devant une Majeſté auſſi infinie, auſſi auguſte.

Quelle ſainte ivreſſe vient pénétrer l'ame de l'*Architecte Roi*, pour célébrer la condeſcendance de l'Etre ſuprême, qui s'humilie juſqu'à demeurer parmi nous.

Mais ce qui doit épuiſer toute la reconnoiſſance de l'homme éclairé par la Foi, ce qui doit le remplir de reſpect & de vénération, c'eſt de conſidérer qu'il eſt lui-même un Temple vivant de la Divinité. Quoi ! ce Dieu, qui laiſſe à peine tomber ſes regards ſur les trônes & les dominations, voudra bien s'unir intimement à un malheureux pécheur, à de l'argille animée ! O honneur ſans égal ! ô privilege inoui ! oſerai-je ſouiller ma penſée de quelque iniquité, tandis que je marche dans ce ſaint lieu ? Le Grand-Prêtre des Juifs ſe ſeroit-il permis la plus légere tranſgreſſion, quand il faiſoit, tous les ans, l'entrée ſolemnelle dans le Saint des Saints, & qu'il étoit environné de la majeſté de *Jehovah*. Le cœur doit même friſſonner à la tentation la plus

éloignée de quelque offenſe involontaire.

Pourquoi ne porterions-nous pas en tous lieux cette ſainte terreur ? Pourquoi n'aurions-nous pas, dans toutes les circonſtances, du reſpect pour nous-mêmes? Nous ſommes les Temples du Très-Haut ; nous ſommes des Etres conſacrés à la Divinité.

O combien cette Doctrine de la Religion eſt efficace pour nous porter à la vertu ! Mortels ! elle doit vous tenir lieu de toutes les loix.



II MÉDITATION,

Sur les Tombeaux en général.

L'OBJET qui attira enſuite mon attention, fut le pavé couvert d'Epitaphes : ce pavé, ſemblable au rouleau d'Ezéchiel, *qui étoit écrit d'un bout à l'autre* ; ces lugubres inſcriptions, pareilles aux lamentations du Prophete, ſembloient ſolliciter mes obſervations, & m'inviter à les lire. Eh ! que m'apprendront ces triſtes *Moniteurs?* que ſous leur étroite circonférence furent dépoſés tels ou tels morceaux d'argille, qui, animés autrefois, *ſe mouvoient & marchoient.*

Dans quel lieu me trouvai-je donc ? La Majeſté du Créateur m'environne, & les os de mes ſemblables ſont ſous mes pieds. Je puis bien m'écrier avec le vénérable Patriarche : *O que ce lieu eſt terrible !* Mais en même-temps quelles

actions de graces ne dois-je pas rendre à la Providence d'y avoir conduit mes pas ? C'est ici véritablement l'Ecole de la sagesse. Heureux l'homme qui, fatigué des vains spectacles du monde, vient méditer au milieu des Tombeaux & à l'ombre épaisse & silencieuse des cyprès, où le faux éclat de la vanité ne pénetre jamais. Heureux l'homme qui, sous ces voûtes antiques où repose la Mort, vient lire son épitaphe & peser sa poussiere ! Le Tombeau est le plus grand de tous les maîtres; & le flambeau éclatant de la philosophie nous découvre bien moins de vérités, que ne nous en montre la sombre lueur d'une lampe sépulcrale. Viens donc, Attention calme, viens recueillir mes pensées; & toi, Esprit céleste, dont les ailes invisibles m'environnent, échauffe mon esprit, afin que je puisse parcourir utilement ces inscriptions respectables : soutiens mes pas tremblants au bord de ces abymes de l'orgueil humain.

En examinant ces monuments déplorables, qui sembloient se disputer mes regards, je ne trouvai d'abord que le mémorial d'une multitude de corps confondus pêle-mêle sous ces tombes funebres. Ils habitoient ensemble, sans avoir égard aux rangs & aux titres. Aucun n'étoit ambitieux d'avoir une place plus distinguée dans cette demeure ténébreuse. Aucun ne paroissoit empressé d'être salué le premier: tous dormoient d'un sommeil dont ils ne se réveillent plus. Le Vieillard plein d'années & d'expérience, qui étoit réputé l'Oracle de son siecle, est étendu aux pieds d'un Adolescent. Le Serviteur est vêtu comme son Maître, & occupe le même rang à ses côtés. L'indigent repose aussi doucement que le possesseur le plus riche. Toute la différence qui existe entr'eux, est une petite éminence de gazon, ou un sépulcre de pierre, orné de figures déjà à moitié abattues par la faulx du Temps destructeur.

Pourquoi donc disputons-nous avec

tant de chaleur ſur la ſupériorité ou la préſéance, puiſque nous ſerons bientôt confondus dans la même pouſſiere ? Pourquoi nous élever & abaiſſer les autres, puiſque nous devons tous un jour être placés par la Mort au même rang ? Oh ! puiſſe cette conſidération humilier mon orgueil, & le réduire auſſi bas que le ſéjour où je deſcendrai dans peu !

Parmi ces cadavres confus, il ſe trouve ſans doute des hommes qui, durant le court trajet de l.ur vie, étoient animés par des intérêts oppoſés & des ſentiments contraires. Mais la Mort, ſemblable à un arbitre ſans appel, a étendu ſa main ſur les parties contendantes, & a terminé tous leurs différends. Ici regne une paix inviolable. Un homme ne diſpute point à l'autre, les armes ou les loix à la main, le pouce de terre qu'il occupe. Les ennemis les plus implacables habitent enſemble dans la concorde & dans l'union : ils abandonnent tout reſſentiment ; ils oublient les haines mortelles

qui les ont divisés autrefois : leurs os en *s'émiettant* se mêlent ensemble ; & ces hommes, que des furies irréconciliables tenoient éloignés pendant leur vie, tombent ici dans des embrassements mutuels, & s'incorporent l'un avec l'autre dans le tombeau.

O que ne pouvons-nous apprendre de ces cendres réconciliées, à ne pas perpétuer le souvenir des injures, à étouffer les animosités & l'esprit de vengeance, afin qu'il n'y ait pas plus de querelles & de dissentions sur la terre des vivants, qu'il n'en existe dans la congrégation des Morts ?



III MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'un Enfant.

QUE couvre cette pierre blanche, emblême de la candeur & de l'innocence? C'eſt un enfant qui a exhalé ſon ame tendre, preſque au même inſtant qu'il l'avoit reçue? Il n'a connu ni la peine, ni la douleur: il dort paiſiblement en attendant le réveil de la réſurrection. Il ne s'eſt arrêté qu'un moment ſur le ſeuil du monde, & autant de temps ſeulement qu'il lui en a fallu pour laver ſon impureté originelle dans la *piſcine* de la régénération. Sa foible paupiere s'eſt ouverte, & refermée auſſi-tôt qu'il a vu la foule redoutable de maux qui alloient fondre ſur ſa foibleſſe. Il s'eſt élancé du néant au Tombeau, & a dit au temps un adieu rapide.

Il eſt écrit du Sauveur ſouffrant ſur la Croix, que, *lorſqu'il eut goûté le vi-*

naigre mêlé de fiel, il n'en voulut point boire. C'est ainsi que ce jeune Etranger commença à boire dans la coupe de la vie; mais l'ayant trouvée trop amere, il la repoussa de sa foible main, en tournant la tête*, & refusa la boisson. Sans doute il n'y eût point d'autre cause de sa fuite précipitée du monde. Il aima mieux tourner directement sa route vers les régions plus tranquilles de la Mort, que d'y arriver quelques années plus tard, par les détours pénibles de la vie.

O heureux voyageur, qui n'as pas plutôt commencé ton pélerinage, que tu te vois arrivé au terme! Mais plus heureux encore sont ceux qui ont essuyé les orages & les tempêtes, & qui ont laissé à ceux qui les suivent, un exemple consolant de courage & de patience!

O trop heureux Novice! admis sans être éprouvé, accepté, sans être exercé! Ce fut-là ton privilege. Tu ne sentis pas la plus légere atteinte des maux,

qui oppreſſent encore tes malheureux parents. Ils te ſurvivent, & apportent peut-être encore ſur ta froide tombe, le tribut de leurs pleurs & de leurs regrets. Hélas ! connoiſſent-ils ton bonheur ? Tu es au port ; & ils ſont encore au milieu de la tourmente des paſſions. Tu repoſes dans le ſilence & dans la paix ; & les ſecouſſes violentes des inquiétudes les agitent jour & nuit. Ton ſalut eſt aſſuré ; & ils ſont expoſés aux vagues de la tentation qui les pouſſent contre mille écueils.

Mais vous, pourquoi pleurez-vous de ce que votre enfant eſt couronné par la Victoire, avant que l'épée ait été tirée, avant que le combat ait commencé. Savez-vous ſi le Diſpenſateur ſuprême des événements n'a pas prévu que que quelque piége étoit préparé à ſa jeuneſſe inconſidérée ? Pourquoi vous affligez-vous de cette tendre prévoyance? Il a mis à l'abri une fleur à peine écloſe, une plante choiſie, avant que le ton-

nerre grondât, avant que les éclairs brillâſſent, & que la tempête déployât ſa rage. Souvenez-vous donc que le fruit de vos entrailles n'eſt pas perdu, mais *enlevé au mal futur.*

Pour nous, qui ſommes condamnés *à ſupporter le poids du jour & de la chaleur*, que le courage ne nous abandonne pas à la vue de ce jeune prédeſtiné. Il s'eſt préſenté, comme nous, à l'ouvrage ; mais le Pere de famille a été touché de ſa foibleſſe : il l'a récompenſé comme s'il avoit travaillé tout le jour. En ſerions-nous envieux ? Souvenons-nous qu'il eſt plus honorable d'être entré en lice, & d'avoir ſoutenu les efforts du combat ; que le ſalaire ſera plus grand pour ceux qui auront travaillé ſans relâche depuis l'aube de la vie juſqu'à ſon couchant.

❧

IV MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'un Adolescent.

Ici sont ensevelis les délices d'une tendre mere, & l'espoir évanoui d'un pere infortuné. Le jeune homme croissoit ; semblable à une plante qu'on arrose avec soin, il poussoit de profondes racines ; sa tête altiere annonçoit sa force & sa vigueur : il promettoit les fruits délicieux de l'âge mûr. Ainsi le cedre orgueilleux commence à s'élever comme une tour, & annonce qu'il sera dans peu l'honneur des forêts, & le roi des arbres qui l'environnent. Mais, ô douleur ! la hache est appliquée au tronc : le coup fatal est porté, & tous ses rameaux pompeux réduits en cendre. C'est ainsi que ce jeune homme est renversé au printemps de ses jours. Les espérances flatteuses que l'ambition paternelle fondoit sur lui, la perspecti-

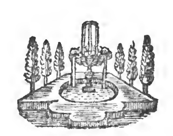
ve agréable de celle qui le porta dans ſon ſein, ſont détruites & précipitées dans le tombeau.

Quel ſpectacle déchirant pour ceux qui furent les triſtes témoins de ce convoi funebre! Le pere & la mere, plongés dans l'affliction, ſuivent en ſilence ce fils chéri, qu'on porte ſans mouvement & ſans vie dans le ſéjour de la pouſſiere. Fondant en larmes, abymés dans une douleur profonde, ils ſe tiennent debout ſur le monument, ſemblables à des ſtatues exprimant le déſeſpoir. L'air eſt frappé des cris lamentables des *pleureurs*, qui répandent dans tous les cœurs une ſombre triſteſſe. Voyez comme ils étendent les mains! Ils voudroient retenir le funeſte objet de leurs regrets; mais c'eſt en vain qu'ils le redemandent au Ciel. Non ce n'eſt point une illuſion : j'entends cette mere déſolée dire le dernier adieu au bien-aimé de ſon ame. Un morne ſilence ſuccede tout-à-coup à ſes plaintes : tandis

qu'on acheve les obſeques, elle reſte dans une contenance ſtupide. Ses regards ſont fixés ſur le cercueil : elle eſt appuyée ſur le triſte compagnon de ſon malheur ; mais bientôt elle ne peut plus réſiſter à l'angoiſſe intérieure qui l'oppreſſe ; elle ne peut plus retenir le torrent qui gonfle ſon cœur : elle avance au bord de la foſſe, toute ſon ame eſt dans ſes yeux : elle attache encore un regard ſur le cher objet de ſes larmes, avant que l'on ferme la tombe ſur lui. Dans les accents interrompus de mille ſanglots, elle s'écrie : adieu mon fils ! -- ô mon fils ! -- mon unique bien-aimé ! --- Plût à Dieu que je fuſſe morte au lieu de toi ! Adieu -- mon enfant ! -- Adieu ! . . . . il n'eſt plus de bonheur pour moi dans la terre des vivants. --- Qu'on ne tente pas de me conſoler --- : j'irai pleurant tous les jours de ma vie, juſqu'à ce que ma douleur m'entraîne elle-même dans le tombeau, & me réuniſſe à ta cendre.

Peres & Meres, ſi vous aimez vos enfants, ſi vos entrailles ſont émues ſur ces aimables gages d'une tendreſſe conjugale, n'épargnez ni ſoins, ni peines pour les former à la vertu; c'eſt le ſeul moyen de trouver de la joie dans leur vie, & de la conſolation dans leur mort. Si la durée de leurs jours eſt prolongée, leur conduite exempte de blâme & leur glorieuſe carriere feront le contentement de votre vieilleſſe; ſi, au contraire, ils ſont arrêtés au milieu de leur courſe, vous rendrez avec réſignation leurs corps à la pouſſiere, en vous rappellant ces vérités conſolantes, qu'ils ont vécu long-temps en peu de jours, puiſqu'ils étoient vertueux; que c'eſt ſur la vertu, & non ſur les années, qu'il faut meſurer leur exiſtence. Pourquoi vous abandonner à de vaines douleurs? Pourquoi vous obſtiner à pleurer leur perte? Ils ne ſont point anéantis: ils ſont retournés à leur véritable origine, dont ils ont conſervé toute la pureté: ils ſont ren-

trés dans le ſein de l'Eternel. Non, rien n'eſt mort en eux, que cette envelop-pe groſſiere & vile qui étoit un obſta-cle à leur véritable vie, & qui les rete-noit dans une priſon obſcure : ils ſont maintenant initiés dans tous les ſecrets du Créateur; ils y puiſent des lumieres bien au-deſſus de celles que vous vous prépariez à leur procurer dans les Eco-les de la ſageſſe humaine.



V MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'un jeune Epoux.

SUR un des bas côtés de l'Eglise, j'apperçus un sépulcre, dont l'Epitaphe annonçoit un événement tragique. Des figures en marbre sont appuyées sur les quatre coins de la tombe, dans l'attitude de l'affliction : elles ont l'air pensif & désolé ; à leurs pieds sont éteintes les torches croisées de l'Amour & de l'Hymen ; la douleur tient leurs têtes penchées, & leurs regards fixés à jamais sur cette pierre immobile.

Celui qui est renfermé dans ce Tombeau étoit âgé de vingt-huit ans : il jouissoit de la santé la plus florissante ; il étoit dans toute la force & tout l'éclat de sa jeunesse : arrêté au milieu de sa course, cet astre brillant a disparu tout-à-coup. Son air assuré, sa démarche fiere, sa bonne constitution, lui

promettoient les plus longues années ; il n'envifageoit lui-même qu'une riante perfpective de plaifirs qui fe fuccédoient fans interruption, & dont la plus grande partie fe perdoit encore dans un avenir éloigné, quand, hélas! un coup inattendu defcend, defcend du bras du Tout-Puiffant, & met en poudre le héros imaginaire : il eft détruit auffi promptement que l'infecte rampant écrafé fous les pieds du voyageur, qui ne le fent pas même fe débattre.

Mais il a été enlevé dans le moment le plus cher de la vie, à fon heure nuptiale ; fon dernier fouffle fut, fans doute, un foupir de fon ame amoureufe. » Encore quelques jours, *difoit-» il*, & je pofféderai l'unique objet de » mes vœux : je pofféderai le charme » de ma vie ; je l'appellerai *mienne*, & » en elle mon cœur jouira de la plé-» nitude de fes defirs «. -- Au milieu de cette perfpective enchantereffe, fi quelqu'ami fidele étoit venu lui rappeller le

fouvenir

ſouvenir du tombeau, combien cet avertiſſement lui auroit-il paru étrange & déplacé ! Cependant, quoique plein de vie, il chanceloit déjà ſur l'abyme qui s'entr'ouvroit ſous ſes pas. -- Son bonheur n'étoit qu'un ſonge, qu'une illuſion ; on avoit préparé les préſents, invité les parents & les amis, tout étoit réglé pour ce jour qu'on regarde comme le plus beau de tous (1). O épouvantables viciſſitudes ! les fêtes nuptiales ſont changées en ſolemnités funéraires ! O déplorable infortuné ! il fait naufrage, & périt à la vue du port ! Approchez, vous qui êtes dans l'ivreſſe de l'âge, & jettez les yeux ſur ce monument ! Liſez cette date, & ne vous vantez pas de vivre demain.

Quel revers affreux pour la jeune épouſe, qui eſt dans les tranſports de la joie la plus vive, qui a orné ſon lit nuptial des plus riches parures ! Que

(1) Endroit imité de Pline, *Liv. v, Epit.* 16.

dira-t-elle quand elle apprendra que la Mort ! -- hélas ! ne vous confiez jamais dans la jeuneſſe ou dans la force ! quand elle apprendra que l'impitoyable Mort a préparé à ſon Bien-aimé un autre lit dans la pouſſiere du tombeau ; un autre lit, où il doit ſeul prendre place, pour ne s'en relever que lorſque les Cieux ne ſeront plus.

En vain elle s'eſt revêtue de ſes ajuſtements les plus précieux ; en vain elle attend ſon futur Epoux ; ſemblable à la mere de Sizara, elle regarde au travers des *barreaux* ; pleine d'impatience, elle murmure des délais de ſon Bien-aimé : elle s'étonne de ce que ſon char n'eſt point encore arrivé. Ah ! qu'elle eſt loin de penſer que l'idole de ſon cœur a dit un éternel adieu au monde, & qu'il n'eſt plus occupé de ſa chere *Lucinde* ! Vas, Vierge déçue & infortunée, vas pleurer l'incertitude de tout le bonheur terreſtre ; enſeigne à ton ame à aſpirer après des biens plus ſûrs

& plus immuables. Ton fidele, ton aimable, le tendre objet de tes vœux, dort dans d'autres embraſſements : il dort dans les bras glacés de la Mort, dans l'oubli, -- dans l'oubli éternel de l'Univers, -- & de toi.

Qui ne ſeroit tenté de s'emporter ici contre le *Roi des terreurs*, contre ſes caprices injuſtes & cruels ? Pourquoi intervertir l'ordre de la Nature ? Il laiſſe languir le vieillard accablé d'années & d'infirmités, & va détruire les tendres boutons de l'enfance qui commencent à s'épanouir, la fleur brillante de la jeuneſſe, & les fruits précieux de l'âge viril.

De pareils coups ſont bien propres à nous réveiller de notre aſſoupiſſement profond. Nous ſommes dans la mort au milieu de la vie. Nul ne peut échapper au bras du Tyran inviſible ; ſa fleche, auſſi rapide que la foudre, nous atteint & nous renverſe en un clin d'œil : une nuée de traits meurtriers partent

enſemble, & ſe ſuccedent ſans interruption : ils volent pêle-mêle ; nul ne peut deviner la victime qu'ils doivent frapper.

O enfants des hommes, ſoyez donc toujours prêts ! car l'heure à laquelle vous ne penſez pas...... Prudent & ſage avertiſſement ! Chaque mot de chaque épitaphe ſemble me le répéter. Je l'entends retentir, comme un tonnerre, du fond des tombes qui ſont ſous mes pieds.



VI MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'un homme frappé de mort ſoudaine.

LISONS cette autre inſcription. Elle m'apprend que le mortel qui repoſe ſous ce marbre a terminé ſes jours, ſuivant l'expreſſion ordinaire, par un coup du *haſard.* Mais doit-on le nommer ainſi? Ne fut-il pas plutôt porté par une main inviſible & ſûre? Dieu regle la marche des armées du ciel : Dieu gouverne les habitants de la terre, & conduit ce que les hommes appellent le *haſard.* Non, rien, rien n'arrive par une fatalité aveugle & ſans diſcernement. Tous les événements ſont prévus & arrêtés dans les conſeils de la Sageſſe éternelle. Le Seigneur qui commande aux *Meſſagers* de la Mort, ſigne la Sentence & en ordonne l'exécution. Le *déſaſtre* qui ſembloit inopiné,

n'étoit que le miniſtre de la juſtice ſuprême, quand le Monarque impie fut mortellement bleſſé par un dard lancé ſans deſſein. *Un homme tire une fleche à l'aventure* : il le croit ainſi; mais ſa main eſt dirigée par celle du Tout-Puiſſant; le trait vengeur eſt viſé par un œil aſſuré. Ce que nous appellons *haſard*, eſt donc réellement la Providence, accompliſſant ſes décrets impénétrables. Doctrine ſublime ! réflexion conſolante, qui doit tenir l'homme dans une ſoumiſſion tranquille, & une réſignation héroïque ſur tous les événements !

L'infortuné *Chemile*! hélas! ſon image ſera long-temps préſente à mes yeux ! Il venoit d'expoſer une partie de ſes richeſſes aux caprices du ſort ; la fortune n'avoit ceſſé de lui ſourire : il ſe leve : ô coup auſſi terrible que ſoudain! Il eſt précipité dans le tombeau, & jette l'effroi dans l'ame de tous les ſpectateurs. -- Hier, *Corinne*, telle qu'une

autre *Terpſicore* , faiſoit briller ſes graces & ſes talents dans une nombreuſe aſſemblée. Sa gaieté , ſa parure & ſes charmes attiroient tous les regards, elle étoit environnée d'adorateurs ; enivrée de leurs hommages, elle ſe croyoit une Divinité ; elle excitoit l'envie de ſes rivales : aujourd'hui elle eſt ſans vie & ſans mouvement ; ſon corps pâle & défiguré eſt étendu dans le cercueil : elle eſt l'objet de la compaſſion & de la douleur ; la Mort a tout effacé. Le jeune *Atticus* attendoit avec impatience que ſon vaſte & ſuperbe Palais fût achevé : il brûloit du deſir d'y étaler ſon faſte & ſa magnificence ; mais il n'habitera pas un inſtant ſous ſes lambris dorés. Le plus beau jour éclaire ſes brillants appartements, mais les yeux du Maître ſont fermés pour jamais à la lumiere. Ces lieux étoient pompeuſement décorés ; les lits de duvet s'élevoient mollement : il n'y goûtera point le repos délicieux qu'il s'y étoit promis , & auquel

ils paroiſſoient l'inviter : il eſt déjà couché dans le ſein de la terre, parmi les oſſements de ſes ancêtres. Les jardins étoient plantés, les allées applanies & bien percées, les parterres artiſtement deſſinés; mais celui qui devoit venir rêver voluptueuſement dans ces agréables boſquets, eſt deſcendu dans le ſombre ſéjour de l'obſcurité, dans la vallée couverte des ombres ſilencieuſes de la Mort.

Mais tandis que je m'arrête à conſidérer ces triſtes victimes, une foule d'autres malheureux ſubiſſent l'arrêt que le Ciel a prononcé. L'œil de l'Etre ſuprême ſe promene ſur ce globe criminel : il voit une multitude d'édifices couverts de deuil, des villes entieres plongées dans l'affliction. --- L'Ange exterminateur, qui jetta la conſternation parmi les Egyptiens dans cette nuit fatale, eſt chargé de ſes ordres irrévocables : il parcourt l'Univers auſſi vîte que l'éclair; le glaive vengeur brille dans ſes mains : il frappe & renverſe

lés coupables. Les uns tombent de leurs ſieges comme un poids qui a perdu ſon ſoutien, & ſont ſourds aux cris lamentables de ceux qui s'empreſſent en vain de les rappeller à la vie : d'autres rendent le dernier ſoupir, comme ils venoient de s'aſſeoir ſous l'ombrage d'un arbre touffu, pour jouir, dans cette ſituation voluptueuſe, de la vue d'un parterre émaillé de mille fleurs odoriférentes : -- d'autres comme ils voguoient le long d'un canal, dont les eaux argentées multiplioient autour d'eux les objets les plus agréables. -- Quelques-uns ſont ſurpris comme ils retournoient dans leurs habitations, où les tendres careſſes d'une famille nombreuſe & chérie les attendoient : -- ceux-là, comme ils entamoient une négociation importante ; ceux-ci ſont arrêtés ayant encore le prix de l'injuſtice entre les mains, & pluſieurs, dans l'acte immédiat de la débauche ou de la cruauté.

Une foule de désastres qu'aucune prudence humaine ne peut prévoir ni éviter, sont toujours prêts à fondre sur nous. Au moindre signal de l'Eternel, ils se précipitent du pied de son Trône, comme un torrent, & courent exécuter ses décrets immuables. O que frêle est la ligne qui sépare ce monde d'un autre univers! Que le passage du temps à l'Eternité est court & momentané! Un coursier fougueux renverse son cavalier, & l'écrase sous ses pieds. Un édifice antique & miné sourdement par le temps, s'écroule tout-à-coup, & ensevelit une multitude d'hommes sous ses ruines. Une seule pierre détachée devient aussi fatale que la chûte entiere de tout le bâtiment. -- Le fil de la vie est si mince & si délicat, qu'un foible zéphyr peut le rompre, comme l'ouragan le plus impétueux. -- Un vil insecte peut devenir un ennemi aussi dangereux que Goliath avec toute son armure formidable. -- L'air qui nous environne & par lequel

nous existons, se corrompt & se change tout-à-coup en un poison mortel qui dépeuple la terre. La Mort s'insinue avec la nourriture que nous prenons : semblable à un assassin perfide, elle a des avenues innombrables & cachées pour nous approcher & nous surprendre. Elle se renferme dans notre propre sein : elle s'y établit & s'y retranche, sans qu'on puisse l'en chasser ; le sang lui-même, cet agent si nécessaire, qui porte la vie dans toutes les parties de notre corps, est imprégné de ses semences funestes. L'homme, au premier moment qu'il respire (1), reçoit le germe malheureux de sa destruction. La maladie qui doit un jour le subjuguer, est d'abord foible, comme lui ; mais elle croît & se fortifie avec sa victime. Le corps est une machine d'une structure si fragile, que le choc le plus léger suffit pour la briser : elle est composée d'une infinité de

(1) Imité de Pope.

parties combinées entr'elles ; le moindre rapport interrompu en dérange toute l'économie ; un seul ressort gêné en arrête le jeu & le mouvement.

Puisqu'il est si facile de nous expulser du lieu que nous habitons, considérons-nous comme des Economes, avec lesquels on n'a point fait de convention. Tenons-nous toujours prêts à remettre entre les mains du Maître le domaine qu'il nous a confié sans terme & sans conditions. L'homme qui n'est pas dans cette heureuse disposition, ressemble à un imprudent qui dormiroit au haut d'un mât, tandis qu'au-dessous de lui des gouffres horribles s'entrouvrent, & que les vagues furieuses mugissent. Quand une ville est défendue par de fortes murailles, qu'elle est munie de toutes les provisions nécessaires, & gardée par des troupes bien aguerries, qu'auroient à craindre les habitants ? Qui peut les empêcher de jouir des douceurs de la paix ? C'est ainsi que la pensée habituelle de la

Mort inſpire la ſécurité, & nous fait goûter ſans trouble & ſans alarme les plaiſirs de la vie.



VII MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'une Femme morte en couche.

Le marbre noir dont ces piliers ſont revêtus, me rappelle que dans leur enceinte ſont dépoſés les triſtes reſtes de Sophronie. Hélas ! une étroite & douce amitié nous uniſſoit. En mettant un fils au monde, (ce malheur inopiné n'arrive que trop ſouvent !) le rejetton s'éleve, & la tige ſe flétrit. L'enfant reſpire, & la mere rend le dernier ſouffle : il ouvre les yeux à la lumiere ; & celle de qui il reçoit le jour les ferme pour jamais. Elle donne la vie ; mais, ô ſort bien digne de nos larmes ! c'eſt aux dépens de la ſienne. Elle a mérité l'auguſte nom de mere, & elle n'en jouit pas ; -- peut-être même expire-t-elle dans les plus cruelles douleurs, & devient elle-même un tombeau pour ſon enfant. Le

Prophete a long-temps auparavant composé leurs Epitaphes. *L'enfant est prêt de sortir des entrailles de sa mere ; mais elle n'a pas assez de force pour le mettre au monde* (1).

Ces deux infortunés excitent également ma pitié & mes larmes; cependant le sort de l'enfant est moins déplorable que celui de la mere. Il ne seroit venu au monde, que pour gémir dans le sein de la douleur, privé du tendre soutien de son enfance & du guide fidele de sa jeunesse.

La richesse du marbre, les ornements qui le décorent, & le nombre des figures emblématiques qui l'environnent, distinguent ce monument de tous les autres. Celui qui l'éleva semble avoir voulu épuiser tous les efforts de l'art pour consacrer ses regrets, & honorer la mémoire d'une personne aussi chere.

En considérant cette tombe, j'éprou-

(1) Isaïe, *Chap.* 27 *v.* 3.

ve un ſentiment mêlé de triſteſſe & de volupté; tout me retrace ici les heureuſes qualités de Sophronie, les charmes de ſa perſonne, ſa candeur, ſon innocence, la douceur de ſon caractere, ſes graces touchantes, la bonté de ſon cœur, & ſa noble ſimplicité; c'étoit un parfait modele de toutes les vertus.

Mais hélas! que tous ces dons brillants étoient vains! Qu'eſt devenu le vif éclat de tes yeux? de quoi t'a ſervi ton illuſtre naiſſance? Pourquoi ton heureux époux, le riche poſſeſſeur d'un tréſor ſi précieux, n'eut-il pas le pouvoir de te ſecourir contre la barbare violence de la Mort? La cruelle fut ſourde & inſenſible aux prieres & aux larmes de tes amis: elle ne fut point touchée du déſeſpoir d'un époux, dont elle auroit dû reſpecter le mérite & l'attachement.

Cependant ſi la Religion n'eſt pas aſſez forte pour nous faire ſurmonter l'horreur de la Mort, elle peut du moins en émouſſer les traits; ces lampes qui

brûlent dans le ſilence, ce cœur qui s'enflamme, ces palmes qui fleuriſſent, cette couronne qui brille ; toutes ces images imitées ſur le marbre, ne repréſentent-elles pas à l'eſprit la vigilance de la foi de Sophronie, la ferveur de ſa piété, ſa victoire ſur la Mort, & le diadême céleſte que le Juge Suprême lui prépare pour le grand jour ?

Que le ſort de celui qui poſſédoit une femme auſſi vertueuſe, étoit digne d'envie ! Jamais on ne vit d'époux plus fortunés. Une parfaite conformité de ſentiments régnoit entre eux ; leurs entretiens étoient doux & intéreſſants. Ils ne formoient qu'un ſeul & même cœur ; tout leur étoit commun : leur tendreſſe mutuelle rendoit leurs plaiſirs plus vifs, leurs peines plus légeres. Rien ne manquoit à leur félicité, que des fruits d'une ſi tendre union. Quelle joie ! quel bonheur ! de ſe voir renaître dans leurs enfants ; de ſe reconnoître eux-mêmes dans ces vivantes images, de leur tranſmettre

leurs vertus, de ſentir l'ardeur de leurs affections s'accroître à la vue de ces doux gages de leur amour. » O Ciel! *diſoient-ils* » *en confondant leurs deſirs enflammés*, » accordez-nous ce don, ce précieux don, » & nos vœux ſeront couronnés «.

Hélas! que les mortels ſont aveugles! qu'ils ſavent peu diſcerner le véritable bien! *Donnez-moi des Enfants*, diſoit Rachel, *ou faites que je meure* (1): dans ſon ardeur impatiente, elle forme des ſouhaits indiſcrets. Elle meurt en effet, mais c'eſt par l'accompliſſement même de ſes deſirs. Si les enfants ſont quelquefois pour leurs parents comme une guirlande de fleurs qui exhale des parfums délicieux, combien plus ſouvent ne ſont-ils pas auſſi l'amertume & le tourment de leur vie?

Lorſque notre ame inquiete eſt agitée par quelque paſſion ardente & importune, pour un objet ſouvent dan-

(1) Gen. 30.

gereux, on peut nous dire avec vérité, d'après les paroles mêmes de notre divin Maître : *Vous ne ſavez ce que vous demandez*. La Providence n'a-t-elle pas dans ſa main les choſes que nous deſirons? Elle les refuſe dans ſa miſéricorde, & retient la cauſe de notre miſere, l'inſtrument de notre perte. Avec un appétit déſordonné, nous recherchons des aliments qui nous paroiſſent ſains, & qui ſont cependant un mortel poiſon. L'imagination ſe repaît d'un bonheur ſans mélange : le tableau ſe réaliſe, & c'eſt le comble des maux. Puiſſions-nous donc apprendre à ne rien ſouhaiter immodérément! Ne ſoupirons point après tel ou tel genre de félicité ; laiſſons le Ciel choiſir pour nous les événements de la vie ; repoſons-nous ſur la ſageſſe éternelle; ſon choix eſt plus sûr que le nôtre : renonçons à notre propre volonté, & faiſons le ſacrifice de nos vœux les plus chers à celui qui a tout fait pour le mieux.

Le tombeau de Sophronie me rappelle ces vers, auſſi tendres que ſublimes, que j'avois lus ſur un monument élevé dans la grande Egliſe de Northampton.

» Que te ſert maintenant ta naiſſance ſublime ?
» Que te ſert d'un époux & l'amour & l'eſtime ?
. . . .
. . . .
» Tu n'es qu'un peu de poudre en ce triſte ſéjour ;
» C'eſt tout ce que l'orgueil ſera lui-même un jour.

Ces vers avoient auſſi pour objet une femme adorable, enlevée à la tendreſſe d'un mari vertueux. Ils ſont dédiés à la mémoire de la femme de mon reſpectable ami le Docteur *Stonhouſe.* Il eut la douleur de voir tous les efforts de ſon art inutiles : il ne put conſerver une vie qui lui étoit plus chere que la ſienne.

Ainſi l'art, de la vie heureux conſervateur,
Ne put contre la Mort défendre ſon auteur (1).

Ce malheureux époux chercha quel-

(1) . . . . *Ars quoque cunctis*
Utilis, authori defuit ipſa ſuo. Ovid.

qu'aliment à ſa douleur dans ce triſte mauſolée: il ſut animer le marbre; il le fit dépoſitaire de ſa tendre vénération pour la mémoire de ſa chere moitié, & ſon reſpect pour la Religion, dont elle étoit l'ornement. Il renferma tout ſon éloge dans ce peu de paroles : *Ce fut une ſincere Chrétienne*; panégyrique rapide & concis; mais qui ſuffit pour rappeller toutes les vertus qui brilloient en elle.

Les vers qui précedent annoncent la douleur profonde du mari inconſolable.

„Que te ſert maintenant ta naiſſance ſublime ?
„Que te ſert d'un époux & l'amour & l'eſtime ?

. . . .
. . . .

Mais que ſon déſeſpoir eſt exprimé d'une maniere bien énergique dans l'intervalle qui ſe trouve entre ces deux vers & les ſuivants. Ce ſilence rappelle l'adreſſe ingénieuſe de ce Peintre, qui, après avoir repréſenté autour d'une Vierge expirante, la mere & les amis ſon-

dant en larmes, couvrit d'un voile le visage du pere, ne trouvant plus dans ses pinceaux de couleurs assez fortes pour en peindre l'angoisse mortelle.

Les deux derniers vers

» Tu n'es qu'un peu de poudre en ce triste séjour :
» C'est tout ce que l'orgueil sera lui-même un jour.

rappellent au lecteur ce terrible arrêt qui fut prononcé au premier de tous les Hommes : *Souviens-toi que tu es poussiere, & que tu retourneras en poussiere* (1).

Au-dessus de cette redoutable inscription, on voit un livre ouvert. Il paroît flottant sur l'emblême de la Mort : c'est le livre de l'inspiration. Les grandes vérités qu'il contient, sont toutes renfermées dans cette leçon de l'Apôtre, qu'il met sous les yeux : » Ne soyez pas lents » & paresseux; mais rendez-vous les imi» tateurs de ceux qui, par leur foi & » par leur patience, sont devenus les » héritiers des promesses «.

(1) Genes. *Chap.* 3, *v.* 13.

Au-dessous on lit cette réflexion frappante: » que la vie est courte ! que l'E» ternité est longue «! Chaque partie de ce monument présente une maxime sublime, qui vaut seule un traité entier de morale. Que ce langage muet est pathétique! que l'impression qu'il laisse dans notre ame est vive & profonde!



VIII MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'un Pere de Famille.

QUE vais-je lire ſur cette autre tombe ? l'art n'y a rien ajouté. Je n'y vois aucun ornement, aucune décoration : c'eſt la main de la modeſte ſimplicité qui l'a poſée. J'apperçois ſeulement une courte inſcription ; les caracteres en ſont effacés. J'ai peine à en ſaiſir le ſens. Faut-il en accuſer l'Artiſte qui fut chargé de cette triſte fonction ? ou bien ces lettres ſont-elles uſées par le concours fréquent, & par les larmes de la famille déſolée qui venoit gémir ſur ce tombeau ? Non, je ne me trompe pas, je reconnois, en regardant attentivement, que cette pierre couvre les cendres d'un pere tendrement aimé, le ſoutien de ſes foibles enfants qui croiſſoient autour de lui. O Mort impitoyable ! attends du moins qu'ils puiſſent ſe paſſer des ſoins paternels,

&

& qu'ils ſoient munis des principes ſolides d'une éducation mâle & vertueuſe.

Non, il ne s'eſt point encore préſenté à mes triſtes réflexions de malheur plus déplorable. La chambre d'un pere expirant aux yeux d'une famille en pleurs, offre le ſpectacle le plus déchirant : c'eſt-là qu'on voit tout-à-la-fois un époux chéri, un pere tendre, un ami fidele, un maître plein de bonté : c'eſt-là qu'on le voit dans la ſituation la plus cruelle, aux priſes avec la Mort, & dans l'inſtant même de ſa diſſolution. L'art eſt accouru en vain à ſon ſecours. Le mal a bravé ſes efforts : il a exécuté, ſans aucun égard, l'arrêt fatal : il a rompu le fil d'une vie auſſi précieuſe ; il a briſé les liens les plus ſacrés d'un amour mutuel.

Deux anciens & fideles Serviteurs, ſe tenant à une diſtance reſpectueuſe, portent par intervalle des regards attendris ſur le lit de leur digne Maître. Son indulgence, ſa douceur, ſes vertus ſe re-

présentent à leur esprit, d'une maniere plus touchante dans ces terribles moments. Les sentiments de respect & de reconnoissance, dont ils sont pénétrés, rendent leur affliction plus amere, & font couler des larmes abondantes le long de leurs joues flétries.

Ses amis, dont les doux entretiens faisoient autrefois l'amusement de son esprit & les délices de son cœur, sont aujourd'hui de foibles appuis. Des regrets réfléchis du sein de leur ami mourant, des prieres ardentes, des regards élevés vers le Ciel, quelques maximes sublimes & consolantes de l'Ecriture-Sainte échapées de leurs bouches pieuses, sont l'unique secours qu'ils peuvent lui procurer.

Ses enfants, encore dans l'âge le plus tendre, environnent son lit, & le baignent de leurs pleurs ; leurs sanglots éclatent ; ils s'écrient dans l'excès de leur désespoir : » Nous quittera-t-il ? Ah ! il » nous laisse sans soutien : -- il nous laisse

» au milieu d'un monde injuste & barba-» re. -- Eh ! que ferons-nous ? -- que » deviendrons - nous , s'il nous aban-» donne ? «

Ces douleurs partagées se réunissent toutes dans le sein de son épouse infortunée. On voit pleurer & gémir en elle , une amante , une femme , une mere. Ah ! qui pourroit apprécier la perte qu'elle fait ? Elle a goûté pendant vingt années les charmes d'une société & d'une amitié parfaite. O tendres liens ! ô douce sympathie ! Ce n'étoit qu'un seul & même cœur. Où retrouver une tendresse aussi constante, une attention aussi prévenante, une confiance aussi entiere, un ami, un confident aussi sûr, un aussi parfait modele de vertus, un protecteur aussi zélé pou r ses intérêts & pour ceux de ses enfants ?

Voyez comme elle est penchée sur ce lit ! comme elle cherche à soulager les agonies cruelles de celui qui lui fut toujours plus cher qu'elle même. Quels soins

quel empressement! quel ardent amour! Elle voudroit ranimer une vie dont dépend la sienne; son bonheur, son sort & celui de ses enfants, y sont attachés. Elle s'efforce en vain de cacher les craintes mortelles qui l'agitent. Voyez, comme ses mains tremblantes soutiennent la tête défaillante du mourant, & essuient les sueurs froides de ses joues livides; mais elle succombe sous le poids de sa désolation. Son sein, ému par les secousses intérieures des sanglots qu'elle retient avec effort, se souleve & palpite. Elle garde un morne silence; ses yeux immobiles sont fixés sur le visage pâle & méconnoissable de son époux.

Cependant ce bon pere, ce tendre mari, souffrant dans toutes les parties de son corps, adore l'Etre Suprême au milieu des frayeurs qu'inspire la vue du trépas. Sa résignation le rend supérieur à son mal: il n'est touché que de l'affliction & des larmes de ses domestiques, de l'état déplorable de sa femme, qui sera bientôt

une veuve délaissée & inconsolable, & de ses enfants, que sa mort va rendre orphelins. Ces réflexions accablantes le consternent & l'abattent, mais ne le jettent point dans le désespoir. Sa confiance dans la bonté Divine, l'espérance de la gloire immortelle qui s'approche, & dont il apperçoit déjà quelques rayons, le rassurent & le fortifient. La Religion donne de la dignité à ses souffrances: à chaque moment de relâche que lui laissent les douleurs aiguës qui le déchirent, il console sa famille éplorée. Son ame, prête à abandonner son argille chancelante, recueille toutes ses forces: il se leve avec peine sur son séant, présente à ses Serviteurs une main mourante, qu'ils arrosent de leurs larmes; dit un adieu touchant à ses amis; serre sa femme dans ses bras affoiblis; embrasse, pour la derniere fois, les chers gages de leur amour mutuel, & leur dit d'une voix expirante:
» Je vous quitte, mes enfants; mais le
» Dieu Tout-Puissant sera avec vous; vous

» perdez un pere qui devoit mourir, mais
» vous en avez un dans le Ciel qui vivra
» toujours. Il n'y a qu'un cœur incrédule
» & une vie criminelle qui puissent vous
» ravir les soins de sa providence & de
» son amour ». Il ne put en dire davantage; la parole lui manqua, mais son cœur étoit plein. -- Après une pause de quelques moments, ranimé par le zele de la tendresse, il ajouta avec peine, & d'un ton foible : -- » O vous, la plus chere
» moitié de moi-même! vous êtes main-
» tenant la seule protectrice de nos or-
» phelins. -- Je vous laisse accablée de
» soins & d'embarras : -- mais Dieu, qui
» défend la cause de la veuve; -- Dieu,
» dont la promesse est fidele, le Dieu de
» vérité, a dit «: (1) *Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai jamais.* » Cette idée con-
» solante me rassure : -- elle donnera aussi
» du courage à mon épouse. -- Mainte-
» nant, ô Pere des miséricordes! je re-

(1) Hébreu 13, 5.

» mets mon esprit entre tes mains ; -- &
» plein de confiance dans tes paroles in-
» faillibles, je te laisse mes enfants «.

A ces mots, il s'évanouit, & reste quelque-tems sans connoissance. Telle qu'une lumiere, qui sur le point de s'éteindre, baisse, se rallume, & jette par intervalles une foible lueur ; de même, son ame, prête à s'échapper de l'étroite prison du corps, donne encore quelques signes d'un mouvement qui s'anéantit par degré. Ses yeux, plus ouverts, se promenent lentement sur les objets chéris qui l'environnent : il essaie plusieurs fois, avec effort, d'articuler quelques paroles ; mais ses organes, semblables à un vaisseau rompu, ne rendent plus qu'un son foible & qui expire aussi-tôt. Ses regards néanmoins parlent encore : on y voit toute l'expression de la tendresse d'un pere, d'un époux. Il les arrête un moment sur ses enfants, qu'il a si souvent considérés avec une satisfaction délicieuse : il les fixe enfin sur sa bien-aimée, qu'il n'a jamais

vue ſans une vive émotion. Dans ce moment, un foible ſourire, éclairé par un rayon du Ciel, ranime ſes yeux mourants : ils jetterent un dernier éclat, & furent couverts dans l'inſtant du ſombre nuage de la Mort.

Auſſi-tôt la douleur concentrée dans tous les cœurs s'exhala en cris lamentables. Les plaintes & les regrets les plus amers retentirent dans ce lieu inacceſſible à la conſolation. Enfin, lorſqu'ils eurent donné un libre cours à l'excès de leur affliction, & payé à la nature le tribut qu'on ne peut lui refuſer, la Religion vint eſſuyer leurs larmes, & fermer leurs plaies ſanglantes. Toute la famille ſe rappella alors cette grande maxime, que ce digne pere avoit laiſſé échapper, à pluſieurs repriſes, de ſes levres mourantes : *Laiſſe tes enfants orphelins, je les protégerai, & que ta veuve mette ſa confiance en moi* (1). Cette promeſſe divine ranime

(1) Jérémie, 49. 11.

leur cœur abattu & en adoucit l'amertume : ils la recueillent comme un héritage très-précieux, & la gravent profondément dans leur mémoire. C'eſt pour eux un fonds, un tréſor inépuiſable, ſur lequel ils comptent avec aſſurance : c'eſt un sûr garant du ſuccès de leurs travaux ; les richeſſes leur ſont inutiles, puiſqu'ils poſſedent ce gage ſacré de la faveur céleſte.



IX MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'un homme avide de Richeſſes.

Je n'eus pas plutôt détourné ma vue de deſſus la tombe de ce pere reſpectable, dont le décès tranquille venoit d'occuper mes triſtes penſées, qu'un ſecond, un troiſieme tombeau, & une longue ſuite de ces *Moniteurs* mélancoliques, ſe préſenterent à mes yeux encore baignés de larmes. Les images de la Mort ſe multiplioient autour de moi (1). Mes regards ſe porterent ſur un monument qui paroiſſoit renfermer la froide dépouille d'un homme qui avoit joué dans le monde un rôle diſtingué. La magnificence de ſon mauſolée m'annonçoit

(1) *Undique fata volant, & plurima mortis imago.* Virg.

qu'il avoit encore voulu ſe faire remarquer dans la pouſſiere du cercueil. J'appris qu'il avoit poſſédé autrefois de grandes Richeſſes, & que la Mort l'avoit ſurpris au milieu de ſa carriere, uniquement occuppé à ajouter de nouveaux tréſors à ceux que lui avoient laiſſés ſes Ancêtres.

Auſſi-tôt je me repréſentai un de ces eſclaves infatigables de la fortune, qui travaillent ſans relâche à accumuler des biens qu'il faudra quitter. Il ne conſidere pas qu'ils ſurpaſſent de beaucoup ſes beſoins ; ſa ſoif s'accroît avec ſon opulence; chaque jour il fait de nouvelles entrepriſes : il calcule d'avance, avec inquiétude, tout ce qu'elles doivent lui produire. Quel plan ne formoit-il pas pour l'agrandiſſement de ſa famille, pour joindre un héritage à une autre héritage, un palais à un palais, juſqu'à ce que ſes poſſeſſions fuſſent preſque auſſi vaſtes que ſes deſirs! Il avoit peut-être alors le deſſein de ſe repoſer, de jouir du fruit de ſes travaux,

de renoncer à la pourſuite fatigante des biens terreſtres, & de ſonger aux éternels.

Mais voyez quelle eſt la folie de la ſageſſe humaine! Que ſa prudence eſt aveugle, quand elle eſt plus occupée du temps que de l'Eternité! Que les hommes ſont inſenſés & frivoles! Etres éphémeres & paſſagers, ils concertent des projets, & prennent des meſures qui s'étendent au-delà des bornes d'un ſiecle: ils courent après une chimere, & ne donnent pas une ſeule penſée aux vérités éternelles. *Ils marchent*, dit le Prophete, *dans une ombre vaine, & ſe tourmentent inutilement* (1). Quand toutes les dimenſions ſont bien priſes, que tout eſt bien réfléchi & combiné, que tout eſt prêt pour l'exécution, que l'inſtant d'une jouiſſance, long-temps attendue, ſemble enfin approcher; Dieu du haut de ſon Trône *ſe rit du conſtructeur de Babel*, & détruit d'un ſouffle l'édifice le plus ſolide & le

(1) Pſ. 39, v. 6.

plus merveilleux. Les plans les mieux dirigés, ſemblables à la trame ingénieuſement ourdie de cet inſecte induſtrieux, ſont balayés en un inſtant, & enſevelis dans le même tombeau avec leur auteur.

O vous, qui entouriez le lit de ce mourant, qui fûtes témoins de ſes regrets, qui entendîtes les derniers accents de ſa voix expirante, parlez : ne s'écrioit-il pas, dans l'amertume de ſon cœur : O mort, que ton approche eſt terrible pour un homme qui s'eſt dévoué à la pourſuite ſtérile de vaines richeſſes qui ne l'accompagneront pas, & qui a négligé la *ſeule choſe néceſſaire !* Quel avantage, quel ſecours, quelle conſolation procurent-elles maintenant, ces richeſſes impuiſſantes ?

Oh ſi mes jours !... le repentir alloit lui arracher enfin quelque réſolution tardive & infructueuſe ; mais une criſe ſoudaine & violente lui ôta l'uſage des ſens ; & en moins d'une heure, il expira dans les douleurs

& les agitations les plus cruelles & les plus horribles.

Quelle grande & terrible leçon pour les enfants des hommes, que la mort frappante de cet insensé, enleve au milieu de ses vastes projets! Puisse-t-elle porter dans leurs ames une frayeur salutaire, & leur apprendre à ne pas soupirer avec une ardeur impatiente après les biens terrestres; à ne pas surcharger leur grossiere argille d'une argille encore plus méprisable; à ne pas perdre un temps si précieux à accumuler une foule de superfluités; à ne pas imiter le Soldat avide, qui s'occupe à recueillir un vil métal, tandis que l'ennemi & la victoire lui échappent; mais à courir d'une ardeur plus noble vers le but de leur divine vocation, pour mériter une couronne immortelle. Si nous n'avons pas le courage de fouler aux pieds, avec dédain, ces futilités, dont le faux éclat nous éblouit, regardons-les du moins avec une indifférence stoïque. En atta-

chant si fortement notre cœur à des biens dangereux & périssables, nous rendons plus cruel le coup qui doit nous en séparer. Nous nous préparons des regrets aussi amers qu'inutiles; nous semons d'épines cruelles le lit sur lequel nous devons mourir.



X MÉDITATION,

Sur les Tombeaux des perſonnes mortes dans un âge avancé.

JE m'apperçois que la plupart de ceux qui repoſent ſous ces autres tombes, ſont arrivés juſqu'à leur quatorzieme luſtre. Quelques-uns même d'entr'eux avoient preſque vu la révolution d'un ſiecle : ils ont parcouru le cercle entier de la vie ; le temps a amené lentement leurs têtes chauves dans le tombeau ; leurs pas tremblants & ſans force n'ont pu franchir, toute étroite qu'elle étoit, cette foſſe ſur laquelle la triſte décrépitude les a enfin conduits.

Sans doute que ces vieillards infirmes n'avoient pas oublié qu'ils étoient mortels, & qu'ils ſe ſont ſouvenus de leur Créateur dans les jours de leur jeuneſſe, tandis que le char du Temps, dont ils te-

noient les rênes dorées, paroiſſoit immobile ; tandis que les heures légeres ſembloient ralentir pour eux leur courſe rapide. Sans doute qu'ils n'ont pas attendu qu'ils fuſſent avertis par leurs cheveux blancs, que l'hiver glacé de l'âge étoit proche ; ſaiſon languiſſante, ſaiſon morte, où il n'eſt plus temps de ſemer ni de recueillir. Etat déplorable, *quand les Gardes de la maiſon tremblent, & que ceux qui regardent à la fenêtre ne voient plus qu'à travers un nuage obſcur ; quand une ſauterelle eſt pour leurs épaules courbées un peſant fardeau* (1). Alors n'eſt-ce pas pour eux un bien deſirable, que de tomber dans un aſſoupiſſement léthargique, dans une eſpece d'enfance & d'imbécillité qui leur dérobe le ſentiment de leur propre miſere, & qui prévienne, par une mort lente &

(1) Expreſſions figurées de l'Eccléſiaſte, *Ch.* 12, *v.* 3, 5, pour peindre l'état languiſſant & énervé des vieillards, le tremblement de leurs membres, l'affoibliſſement de leur vue & l'ennui de leur ame.

continuelle, ces moments accablants, où l'on se voit à charge à soi-même & aux autres.

Si leurs lampes n'étoient pas fournies d'huile dans ce dernier crépuscule de la vie, lorsque les ombres de la Mort s'épaississoient autour d'eux, *comment auront-ils pu en aller acheter, & s'en être munis avant l'arrivée de l'époux* (1); car sans parler de l'épuisement de leurs corps défaillants, une vie si longue, passée dans l'oubli de soi-même, & des droits imprescriptibles du Créateur, a endurci leur ame, & l'a fortifiée dans le crime. Les mauvaises habitudes ont poussé de profondes racines : elles se sont attachées à chaque fibre de leur cœur : elles ont passé dans leur propre substance ; elles s'y sont incorporées comme la couleur du jais dans la peau de l'Ethiopien, ou les taches dans celles du Léopard.

Si l'homme échappe alors à la répro-

(1) S. Matthieu, *Ch.* 26, *v.* 9.

bation éternelle, ce ne peut être que par un miracle étonnant de la grace: *S'il est sauvé, ce ne peut être que par le feu* (1). La vieilleſſe a beſoin de proviſions: c'eſt le temps de l'hiver, où le Laboureur jouit du fruit de ſon travail. Il ne commence pas dans cette ſaiſon à ouvrir le ſein de la terre, & à y jetter la ſemence.

Rien, il eſt vrai, rien n'eſt impoſſible à l'Eternel. Il dit: *Que la lumiere ſe faſſe; & la lumiere fut faite.* Plus vite que la penſée, plus prompte que l'éclair elle ſe répandit du ſein du Créateur, & pénétra juſques dans les régions les plus reculées de la nuit. Dieu commande, & la lepre la plus invétérée diſparoît. D'un ſeul mouvement de ſa volonté, il peut juſtifier le pécheur le plus coupable, comme il peut rappeller également à la vie celui qui ne l'a perdue que depuis quelques jours, & celui qui, depuis pluſieurs ſiecles, eſt oublié dans la

(1) I. Corinth. *Ch.* 3, *v.* 15.

pouſſiere du tombeau. Cependant que la confiance dans la miſéricorde d'un Dieu infiniment bon, ne vous aveugle pas, vous qui brillez de tout l'éclat de la jeuneſſe, vous qui croyez que vous ſerez toujours dans la vigueur de l'âge. Vous ne ſentez pas le mouvement du char qui vous entraîne : il vous paroît immobile ; c'eſt ſa rapidité qui produit ce repos apparent & trompeur.

Profitez donc des heures, qui fuient ſans retour & d'un vol inſenſible. Songez que, tandis que vous vous balancez négligemment dans le vaiſſeau du temps, peut-être la Mort courbe déjà ſa faulx, & vous déſigne pour être ſa victime.

Vous reſſemblez à un oiſeau imprudent, que j'obſervois il y a quelques jours. Il étoit perché au haut d'un arbre, & uniquement occupé du ſoin de s'embellir. Fier de la beauté de ſon plumage, il folâtroit & voltigeoit de branches en branches. Un Chaſſeur l'apperçoit, ſaiſit ſon arc & dirige la fleche. La mort part ſur

les ailes du vent, & frappe l'oiseau volage & téméraire : il se débat en vain ; il tombe bien-tôt sans mouvement & sans vie : telle est la destinée de l'homme. Il consacre à la frivolité, des instants, qui ne lui avoient été accordés que pour les employer à appaiser la Justice Divine. Il est surpris au milieu de ses amusements puériles, tandis qu'il differe de jour en jour à racheter le temps qu'il a perdu.

Cependant il est à présumer que plusieurs de ces vieillards sont arrivés à la fin de leur carriere *pleins de jours & de vertus*. Semblables à une gerbe de bled, mûrie pour la moisson & chargée de fruits abondants (1), ceux-ci étoient des enfants de lumiere : ils n'ont jamais perdu de vue le terme de leur haute vocation : ils ont toujours dirigé leurs pas vers les demeures célestes, où ils sont admis & couronnés. Leurs richesses étoient d'une autre nature que celles des

(1) Job 5 & 26.

adorateurs & des favoris de la fortune. L'or de ces derniers s'est dissipé comme un songe, & les a laissés dans l'indigence; les autres, plus sages & plus éclairés, ont amassé des trésors qu'aucune force n'a pu leur ravir. Ils les ont emportés avec eux, & en jouiront durant l'Eternité entiere.

Que la fin de leur vie fut calme & tranquille! Ce fut le soir d'un beau jour. Avec quelle sérénité fermerent-ils leurs yeux à la lumiere? Le souvenir d'un Rédempteur répandit la paix dans leur ame; l'Homme-Dieu, qui s'immola pour leurs péchés, se leva alors pour leur justification. Les doux rayons de l'espérance porterent la confiance dans leur cœur & éclaircirent les ombres de la Mort.

Où sont maintenant les biens terrestres & leurs appas séducteurs? Où sont les honneurs & leurs trophées orgueilleux? Où sont toutes les vaines pompes de cet Univers trompeur? Peuvent-ils procurer la moindre consolation dans ces der-

niers moments ? Peuvent-ils calmer les pensées effrayantes & les terreurs du tombeau ? Peuvent-ils fortifier l'ame lorsqu'elle s'arrache de la prison du corps, au milieu des angoisses de la plus cruelle séparation.

Les Disciples du Seigneur paroissent triomphants & environnés de gloire dans les horreurs du trépas. La main du Tout-Puissant soutient leurs têtes défaillantes (1) : il répand dans leur conscience un baume salutaire. Ils abandonnent le champ de bataille, comme des Conquérants, pleins de l'espérance glorieuse de l'immortalité.

Déjà les crises de la Nature sont finies. Leur ame, dépouillée de son argille grossiere, s'est élancée dans un séjour invisible : ils ne sont plus environnés de leurs amis en pleurs. Une multitude d'Anges s'empressent autour d'eux : ils pren-

(1) Deutér. 33 & 27.

nent leur eſſor vers les régions ſupérieures, ſous la conduite de ces eſprits céleſtes. Déjà ils ont perdu de vue *la vallée de larmes*: ils ont dit adieu pour toujours à cette terre ingrate, & aux êtres pervers qui l'habitent; ils traverſent des milliers de mondes, éclairés par des ſoleils qui brillent d'une lumiere indépendante: ils approchent du ſéjour des Bienheureux; ils ſe préſentent devant la Cité du Dieu vivant. Auſſi-tôt les concerts raviſſants des Chérubins & des Séraphins ſe font entendre, & annoncent leur arrivée. Ils vont être admis dans les *Tabernacles* divins. » Ouvrez-vous, portes éternelles, » laiſſez entrer les héritiers de la gloi- » re «.

Alors les ames des juſtes, échappées des miſeres & des dangers d'un monde pervers & corrompu, ſont reçues dans le ſein même de la félicité. Leur bonheur eſt parfait; la crainte de le perdre n'en altérera jamais la douceur; il n'aura de bornes ni dans ſa meſure ni dans ſa du-

rée

rée (1). Elles font réunies avec Abraham, Isaac & Jacob dans le Royaume de leur Pere commun : elles unissent leurs chants d'alégresse à ceux d'une multitude d'Anges & de Saints qui environnent le Trône éclatant du Rédempteur du Monde. Elles goûtent les transports d'un plaisir sans mélange, dans l'attente de ce jour glorieux, où elles seront couronnées, en présence de toutes les générations, qui, sortant de la poussiere du tom-

(1) Séneque, tout Philosophe païen qu'il étoit, nous a laissé une idée admirable de l'état heureux des ames saintes, délivrées du fardeau du corps. » Dans cette mer si orageuse, dit-il, il n'y a d'au- » tre port que la mort. Mettez donc des bornes » aux regrets de la perte de votre frere. Enfin il » est libre; il est en sûreté, & son état ne chan- » gera jamais. Il jouit maintenant d'un Ciel pur » & serein. Du fond de la prison obscure où il » étoit relégué, il s'est élevé dans le sein de la » gloire & de la liberté. Il connoît à présent la » nature de tous les biens : il est souverainement » heureux «. *Polib.*

beau, comparoîtront devant le Tribunal redoutable du Très-Haut.

Les insensés qui bornent toutes leurs espérances aux biens terrestres, regardent la vie de ces hommes prédestinés comme une folie ; leur fin leur paroît obscure & méprisable. Cependant ils sont les Enfants de Dieu ; leur place est marquée parmi les Saints (1). Un Univers aveugle & profane peut les mépriser, ces ames vertueuses & choisies ; pour moi, toute mon ambition est de marcher constamment sur leurs traces. Oui, le desir suprême & invariable de mon cœur sera *de vivre de la vie, & de mourir de la mort des Justes*. Puisse ma destinée être semblable à la leur !

---

(1) Sagesse, 4 & 5.



XI MÉDITATION,

Sur l'usage d'enterrer les Morts dans les Temples.

En voyant cette foule de Morts, qui reposoient dans le silence, les uns sous le pavé de la nef, les autres le long des piliers & des murs de cette Eglise, je sentis s'élever en moi une sainte indignation contre la coupable délicatesse de ceux qui blâment l'usage ancien & respectable d'enterrer les Morts dans les Temples. Prenez les soins convenables & faciles pour ne pas endommager les fondements de ces Edifices majestueux, & pour prévenir les émanations nuisibles qui pourroient s'exhaler des caveaux & des tombes mal fermées ; alors quels motifs vous restent-ils pour vous élever contre une coutume aussi sacrée, & qui n'est que l'expression d'un sentiment tendre & religieux ?

Je sais que, suivant un ancien Canon des Juifs, un corps mort communiquoit sa souillure à celui qui le touchoit, & même au lieu où il étoit déposé. C'étoit donc un point de leur Religion d'éloigner les sépulcres de la demeure des vivants, & de les placer hors de l'enceinte des Villes; mais ce n'étoit qu'un simple rit, dont l'Evangile nous a dispensés. Jesus-Christ en se revêtissant de notre chair, nous a purifiés & annoblis. L'usage de la loi ancienne a été aboli. L'Eglise en a établi un autre bien plus utile & plus convenable à la dignité où nous a élevés la grace de la loi nouvelle. Il rend nos assemblées plus solemnelles & plus respectables. Quelle sainte frayeur ne doit pas s'emparer de nous, lorsque nous entrons dans ces lieux sacrés & redoutables, où dorment les corps de ceux qui nous ont précédés dans le séjour des bienheureux. Quand nous marchons sur les cendres de nos amis, quand nous nous prosternons sur les tombes de nos parents, pouvons-

nous oublier que nous sommes mortels ? Quelle impression ne doit pas faire sur nous l'image présente de la mort? Que la Foi & la Piété agissent alors puissamment sur nos cœurs! » Mon pere repose » sous cette pierre; -- ma mere fut déposée hier sous celle-ci : -- ce frere que » j'aimois d'une amitié si tendre, est » étendu au pied de ce sombre pilier. » Une voix plaintive & suppliante s'éleve de chaque tombe, & vient frapper » mes oreilles. Ils me sollicitent & me » pressent d'accomplir ce qui manque à » l'expiation entiere de leurs fautes «. O combien ces tristes & salutaires réflexions doivent plonger notre ame dans un recueillement profond, & rendre nos prieres plus vives & plus ardentes!

L'institution des Temples eut pour premier objet, d'y recevoir la Divinité qui voulut bien y habiter d'une maniere particuliere; d'y rassembler les Fideles, pour adorer ensemble l'Etre Suprême, & assister aux Saints Mysteres

qui s'y célebrent avec une ſolemnité & une pompe religieuſe. Tous les inſtruments de notre ſalut y ſont conſervés avec vénération. C'eſt-là que coulent plus abondamment toutes les ſources de la grace vivifiante: c'eſt-là que ſont placées honorablement les images des Saints, qui doivent être nos modeles. Les vaſes ſacrés, les ornements ſacerdotaux, tous les objets qui ſervent à nous rappeller le Myſtere de notre Rédemption, y ſont dépoſés comme dans un lieu qui leur eſt deſtiné.

Les corps des Fideles ne ſont-ils pas auſſi des vaſes d'élection ? Tous n'ont peut-être pas remporté la victoire ſur le monde, ni partagé les ſouffrances de leur divin Maître; mais la charité doit nous le faire préſumer. Eſt-ce à nous de diſcerner ceux des réprouvés, pour les priver d'une ſépulture honorable ? N'appartiennent-ils pas de même au Tout-Puiſſant? Le ſoin particulier qu'il en prend, démontre ſes droits impreſ-

criptibles : il les a marqués du ſceau de l'immortalité. N'a-t-il pas donné un commandement formel touchant les reſtes chéris de ſes Élus ? Il a enjoint à l'Océan & aux Tombeaux de les garder juſqu'à ce jour, où il leur ordonnera de rendre leur dépôt. Rien n'eſt plus précieux devant lui. Les montagnes qui renferment dans leur ſein les pierreries les plus brillantes, & les mines les plus riches, ſeront livrées aux flammes dévorantes avec leurs tréſors. Le ſoleil, la terre, & cette foule d'aſtres éclatants qui ornent la voûte des Cieux, ſeront plongés dans les ténebres & abandonnés aux horreurs d'une deſtruction totale ; tandis que les corps des Juſtes ſeront préſervés de l'embraſement général : ils ſeront réunis à leurs ames & tranſportés dans la Cité ſainte, pour compoſer la Cour éternelle & fortunée du Roi des Rois.

L'Egliſe, cette Mere commune, les voyoit, avec une douce ſatisfaction, en-

trer dans ſes Temples durant leur vie ; c'étoit pour elle un jour de triomphe. Elle les a purifiés dans les eaux ſalutaires de la régénération : elle les a conſacrés par le Miniſtere de ſes Prêtres ; elle a verſé ſur eux ſes bénédictions ; elles les a embaumés de ſes parfums ; elle les a admis avec honneur à la table de l'agneau. Pourquoi ne voudroit-elle plus les recevoir dans ces mêmes Temples après leur mort ? Pourquoi n'auroient-ils plus droit à ſes prieres & à ſes ſacrifices ? Ils ſont encore ſes enfants.

Jeſus-Chriſt n'eſt-il pas le Seigneur immédiat & incommuable de nos corps ? Il les a rachetés, non au prix de l'or & de l'argent, richeſſes corruptibles & périſſables, mais au prix infini de ſon ſang divin. Comment pourrions-nous croire qu'il dédaignera de les voir repoſer dans ſa propre demeure ?

Souvenons-nous qu'ils ſont les demeures du Saint-Eſprit ; qu'il les a honorés

de sa présence en habitant en eux. Après une distinction aussi glorieuse & aussi éclatante, comment ose-t-on s'élever contre l'usage ancien & autorisé de déposer ces Temples, ouvrage chéri du Créateur, dans des Temples construits de la main des hommes ? Ne seroit-ce pas au contraire, une injustice révoltante de rejetter ces vases d'honneur, ces instruments de vertu & de gloire ? La mort les a brisés; mais ce sont les fragments d'un métal précieux & rare: il faut les recueillir avec soin, & les placer dans un lieu honorable. Eh ! qui pourroit refuser à des enfants l'entrée dans la maison de leur pere pour s'y reposer un moment, d'être reçus dans la demeure terrestre de la Divinité, puisqu'ils doivent bientôt être admis dans sa demeure céleste, où les attendent une gloire & une félicité éternelle ? Dormez donc, cendres respectables, dormez paisiblement à l'ombre de ces voûtes sacrées, jusqu'à ce que le son éclatant de la trompette retentisse

dans vos retraites profondes, & vous donne le ſignal d'un heureux réveil : levez-vous, brillez, votre lumiere eſt venue, la gloire du Seigneur vous environne (1).

---

(1) Iſaïe, 61.



XII MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'un Militaire.

QUEL est ce monument qui frappe mes yeux dans la partie supérieure de cette enceinte ! Non-seulement il est placé dans un lieu plus élevé que les autres, mais il s'annonce d'une maniere plus somptueuse & plus imposante. Des épées, des lances, des *machines* de guerre & des instruments meurtriers, l'ornent avec une magnificence formidable. -- C'est le tombeau de quelque noble Guerrier. Cette pompe terrible, qui environne ses cendres, est sans doute un tribut d'honneur, payé à la mémoire de ce brave Capitaine, pour avoir sacrifié sa vie à sa Patrie.

Quels honneurs ! quels immortels honneurs ne sont donc pas dus au grand Auteur de notre rédemption, à cet illustre Martyr qui s'est offert lui-même volon-

tairement en propitiation sanglante pour nos péchés, quoiqu'il fût le Chef suprême des Légions Angéliques & de toute la milice céleste!

Le Héros mourut; mais il étoit mortel : il ne fit que céder une vie qui étoit due depuis long-temps à la Justice Divine. La nature la lui auroit bientôt redemandée comme une dette, si elle ne lui eût pas été ravie par les ennemis de l'Etat.

Jesus-Christ, l'égal du Très-Haut, la source de la vie, le principe de toute existence, l'Etre des êtres, lui qui nous a mérité le bonheur suprême, qui nous a associés à sa gloire, lui dont le partage étoit l'immortalité, quoique revêtu de notre chair, & *fait* à notre ressemblance; ô prodige! ô cieux! soyez dans l'étonnement! frémissez! il subit la mort, il est retranché de la terre des vivants, *lui, dont on rend le témoignage qu'il est le vrai Dieu & la vie par essence* (1).

---

(1) Jean, 5, & 20.

S'expoſer au péril pour le ſervice de ſon ſouverain, & pour la défenſe de ſon pays, cette action, ſans doute, eſt glorieuſe & magnanime; mais le guerrier étoit forcé de combattre: le refus l'auroit couvert de honte & d'ignominie.

Jeſus-Chriſt prend les armes, certain de ſa défaite. Il prévoit un ſupplice inévitable: il l'envisage avec toutes ſes horreurs. Et pour qui va s'immoler le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs? pour des Créatures déſobéiſſantes & rebelles, pour des pécheurs condamnés & indignes de ſa miſéricorde, pour des criminels qu'il peut laiſſer périr dans leur iniquité, & abandonner aux châtiments de la Juſtice vengereſſe, ſans bleſſer les attributs de ſa bonté infinie.

L'un eſt frappé en un inſtant; la mort, ſans lui montrer ſa forme hideuſe & effrayante, trancha rapidement le fil de ſa vie.

Le Divin Rédempteur au contraire expira dans des tourments longs & cruels; ſes douleurs furent auſſi lentes qu'exceſ-

ſives. La vue des maux & des ſouffrances qui alloient accabler ſon humanité ſacrée, fit ſur lui une ſi vive impreſſion qu'il en eut une ſueur de ſang ſur tout ſon corps; ſes vêtements, les pierres mêmes en furent teintes. Enfin, après avoir eſſuyé des affronts & des tortures de toute eſpece, qui n'étoient que le prélude du ſupplice le plus ignominieux, des bourreaux impitoyables l'attacherent ſur la Croix en l'inſultant. Ah! quelles furent longues & cruelles les heures pendant leſquelles cet illuſtre Martyr y demeura ſuſpendu! Quel ſpectacle douloureux pour Dieu, pour les Anges & pour les Hommes! Ses tempes déchirées, ſes pieds & ſes mains percées, ſa chair couverte de plaies, ſon ame abymée dans une affliction inexprimable: toute la Nature en frémit, & marqua ſa conſternation par des ſignes épouvantables. La terre ne put ſoutenir ces cruautés inouies: elle fut émue juſques dans ſes fondements; ſes ſecouſſes redoublées jetterent l'effroi &

ſa déſolation parmi ſes Habitants. Le Soleil refuſa d'éclairer un ſemblable forfait: au milieu de ſa courſe, il laiſſa l'Univers dans une nuit profonde. L'horreur de ce Déicide porta l'alarme dans les Régions les plus éloignées de la mort; les Tombeaux s'ouvrirent, des ſpectres menaçants apparurent, les rochers s'entrouvrirent.

O mon ame, n'oublie jamais que ce fut pour toi, que l'Agneau de Dieu fut inhumainement immolé; qu'il ſouffrit la mort la plus cruelle; & que ſes meurtriers, par une barbarie inconnue juſqu'alors, lui firent boire lentement, juſqu'à la lie, chaque goutte de ſon calice amer.

Le guerrier finit ſes jours en Héros, au *lit d'honneur*: il tomba courageuſement ſur le champ de bataille, couvert de bleſſures glorieuſes.

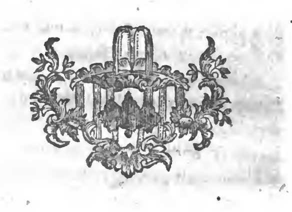
Jeſus-Chriſt mourut, comme un impie exécrable, ſur un infame gibet, le corps déchiré des coups d'un vil & hon-

teux inſtrument : il rendit ſon ame ſur l'*arbre maudit*, ayant à ſes côtés deux inſignes voleurs, ſuſpendu entre le Ciel & la Terre, comme indigne de l'un & de l'autre, comme le rebut de la nature entiere.

O de quel amour brûlant, ce ſpectacle doit nous embraſer pour cet adorable Rédempteur, mourant ainſi pour nous donner la vie ; mourant dans l'ignominie pour nous rétablir dans la gloire ; mourant dans les angoiſſes & les douleurs les plus aiguës, pour nous faire entrer dans le ſéjour d'une félicité ſuprême !

Mortels ingrats & inſenſibles que nous ſommes, non, nous ne pouvons par nous-mêmes apprécier le bienfait immenſe de notre rédemption ! vous ſeul, ô Divin Sauveur ! pouvez nous en faire connoître le prix. Elevez vous-même dans nos ames un temple éternel de reconnoiſſance. Tracez-y la mémoire de votre don ineſtimable ; qu'il ſoit écrit avec ce Sang précieux, qui ruiſſela de

toutes les parties de votre corps adorable, & gravé avec la pointe de cette lance qui perça votre côté ſacré. Puiſſent les caracteres en demeurer à jamais ineffaçables dans nos cœurs ! Puiſſe notre horreur pour le vice égaler le friſſonnement que la Nature entiere éprouva quand ſon Auteur rendit le dernier ſoupir !



XIII MÉDITATION,

Sur la vanité des Inſcriptions.

AVANT que de quitter le Tombeau de ce noble Guerrier, je ne pus m'empêcher de m'élever contre le vain uſage d'orner les tombes des Morts de ces décorations faſtueuſes, & d'y graver ces pompeuſes épitaphes. Quoi ! l'orgueil voudroit-il donc triompher juſques dans le ſein de l'humiliation ? Ces ſépulcres travaillés avec art, ces mauſolées érigés avec magnificence, ne périront-ils pas eux-mêmes ? La ſculpture recherchée d'un marbre précieux, eſt une foible récompenſe pour une longue ſuite d'actions mémorables. Le mérite éclatant de ce digne patriote eſt bien mieux conſigné dans la mémoire de ſes concitoyens. Il vivra dans la poſtérité la plus reculée ; ſon nom paſſera avec éloge d'âge en âge,

tant que la Nation ſubſiſtera. Qu'eſt-il beſoin d'avoir recours à un art impuiſſant, dont les ouvrages eux-mêmes seront bientôt abattus par la faulx du temps ?

Eh ! que m'apprennent d'ailleurs ces caracteres tracés avec tant d'orgueil ſur la pierre, ou attachés aux murailles & aux colonnes de ce Temple ? *Ici gît le Grand.* .... Marbre impoſteur, où eſt-il ? il n'y a rien ici qu'un peu de pouſſiere.

Le monument que je deſire après ma mort, c'eſt de vivre dans le cœur de mes Compatriotes ; c'eſt que mes amis puiſſent rendre de moi ce glorieux témoignage, que je n'ai pas vécu pour moi ſeul ; -- que le pauvre, lorſqu'il paſſera auprès de ma tombe, s'y arrête, & diſe en s'inclinant par un tendre mouvement de reconnoiſſance : » Là repoſe celui dont » la bonté m'a ſecouru autrefois, qui » daigna me viſiter dans ma triſte chau- » miere, lorſque j'étois étendu ſur le lit

» de la misere & de l'affliction ; --- qui
» fournit promptement à mes besoins
» pressants. -- Si je vis maintenant, ---
» si je ne suis plus dans la peine : je le
» dois à ses soins charitables, je le
» dois à ses sages & prudentes conso-
» lations «. Le mausolée que je desire,
c'est qu'un homme livré autrefois à l'i-
gnorance & à l'irreligion, leve les yeux
au Ciel en marchant sur ma cendre, &
dise en lui-même : » Ici sont les restes
» de cet ami sincere & éclairé, qui veilla
» sur mon ame. Non, je n'oublierai ja-
» mais avec quel aveuglement je mar-
» chois dans les voies de la perdition ; je
» tremble encore en pensant dans quel
» abyme j'allois tomber, si ses fideles
» avertissements ne m'eussent arrêté sur
» le bord du précipice. J'ignorois les prin-
» cipes de ma Religion ; j'ignorois pres-
» que qu'il y en eût une sur la terre. Ses
» tendres & salutaires instructions m'ont
» ouvert les yeux, & je vois la lumiere
» de l'Evangile «.

Mais le plus beau monument & le plus digne de notre ambition, c'eſt d'aſſurer notre vocation par la conformité de notre conduite avec le modele de toute ſainteté; c'eſt de mériter que nos noms ſoient inſcrits dans le livre de vie. Alors ils ſeront peut-être mépriſés & oubliés des hommes; mais ils exiſteront dans le ſouvenir éternel de Dieu. Une renommée incertaine & paſſagere ne les publiera pas avec une emphaſe ſuſpecte, dans une ou deux générations; mais la trompette immortelle de l'Archange les annoncera aux ſiecles des ſiecles.

O ambition humaine, tourne toutes tes vues vers un objet auſſi grand & auſſi noble! Songe que ces noms brillants, que tu te plais à faire graver ſur le marbre, ſeront bientôt effacés; tandis que ceux qui ſeront écrits dans le livre des élus ne ſeront jamais rayés des annales de l'éternité; toutes ces figures parlantes & ſymboliques dont tu charges les vains monuments; cette *Juſtice* avec ſon épée

nue & ſa balance en équilibre; cette *Force* avec ſa maſſue terrible; cette *Prudence* avec ſon miroir & ſon ſerpent; cette *Religion* avec ſon calice, toutes ces vertus emblématiques ſeront bientôt détruites. Les ſeules vertus qui auront habité dans le cœur de l'homme, ſurvivront à la diſſolution de l'Univers. Les arcs de triomphe, les ſtatues de bronze & d'airain ſeront abattues par le bras irréſiſtible du temps; mais les noms des Saints ne périront point, ils ſubſiſteront éternellement dans le ſouvenir du Créateur.

O bonté infinie de mon Dieu, daigne exaucer mes vœux! Je ne ſouhaite point d'habiter, durant ma vie, ſous des lambris dorés, ni de deſcendre, après ma mort, dans de ſuperbes Tombeaux, que l'art & l'adulation érigent à l'orgueil terraſſé. L'unique objet de mes deſirs, c'eſt de mériter que mon nom ſoit gravé dans le regiſtre immortel de tes Élus, & d'être placé au-deſſous du Rédempteur du monde. Je n'ai pas d'autre ambition. Les ſie-

cles ſe perdront dans l'immenſe océan de l'Eternité ; les hauts faits des Héros tomberont dans l'oubli ; tandis qu'une renommée, que perſonne n'oſera démentir, publiera les vertus des Saints ; leur gloire ſubſiſtera au-delà des âges, & brillera à jamais d'un éclat immortel.



XIV MÉDITATION,

Sur les Tombeaux des Grands.

TANDIS que je venois ainſi chaque jour converſer avec les cendres de mes Compatriotes, & repaſſer dans mon eſprit les années éternelles, j'obtins enfin la permiſſion d'entrer dans un caveau, où les ſeuls Défunts illuſtres avoient droit d'être dépoſés. Je voulus prendre connoiſſance de l'habitation & des habitants. La triſte porte crie & gémit ſur ſes gonds : elle ſemble s'ouvrir à regret & ſe plaindre de ma témérité audacieuſe. Mais d'où vient ce tremblement ſoudain qui me ſaiſit ? Je frémis en allant viſiter les pâles nations de la mort ; mes pas ſont chancelants. Raſſurez-vous, mes eſprits, on n'a rien à redouter dans ces demeures paiſibles. Ici le méchant même ceſſe d'être à craindre.

Dieu,

Dieu, quel ſpectacle horrible ! combien ce ſéjour eſt affreux ! ici regne une éternelle obſcurité ; l'antique nuit y a établi ſon empire. Que cette ſolitude eſt noire & profonde ! Chaque objet afflige la vue, & porte la frayeur dans l'ame ; la douleur & l'épouvante ſemblent s'être fixées dans ces retraites ſolitaires. -- Quel ſon lugubre frappe mon oreille ? Cette voûte ſouterraine retentit à chaque pas que je fais. Les échos, qui ont dormi long-temps, ſont réveillés ; & je les entends murmurer ſourdement le long des murs. Quelques rayons de lumiere pénetrent avec moi dans ces lieux inacceſſibles au jour, & vont frapper les lames d'or dont les ſépulcres ſont couverts. Une foible clarté en eſt réfléchie dans l'enceinte ténébreuſe. La plupart de ces mauſolées ſont à moitié cachés dans les ombres ; l'autre moitié, éclairée obſcurément par le lugubre crépuſcule, ajoute à l'horreur de ces demeures ſombres.

Je regarde de plus près, & je recon-

nois que ceux qui repoſent ici étoient autrefois des Puiſſants & des Riches du ſiecle. Nul mort vulgaire ne deſcend ſous ces voûtes reſervées pour les cendres des grands. Les Nobles, les demi-Dieux de la terre, ont réclamé cette place. Ils ont apporté juſques dans le Tombeau, les prérogatives de leurs vaines dignités: ils dorment triſtement au milieu d'une pompe ſilencieuſe, ſous un ſuperbe mauſolée, tandis que les corps du vil peuple ſont jettés confuſément dans une foſſe recouverte à la hâte.

Mon imagination revient de ſa frayeur. Je crois qu'il n'eſt ici d'autres fantômes que ceux que fait naître la crainte; mais ma ſurpriſe dure encore. Quoi! ces hommes qui ne pouvoient meſurer de l'œil l'étendue de leurs poſſeſſions, ſont ici réduits au peu d'eſpace qu'occupe un cercueil! Où ſont donc ces ornements ſomptueux qui décoroient l'intérieur de leurs vaſtes édifices? Ils n'ont ici pour vêtement qu'un linceul, & pour demeure qu'un obſcur caveau: nulle ſuite pom-

peuſe ne les accompagne ; nuls courtiſans empreſſés autour d'eux. Je ne vois plus ces chars faſtueux & bruyants, qui conduiſoient une foule d'adulateurs à la porte de leurs palais. Le Peuple ne court plus ſur leur paſſage pour regarder avec envie la magnificence qui les environne dans leur marche, ou pour les flatter par ſes acclamations intéreſſées. Ces Princes de la terre ſont ici oubliés, abandonnés: qu'ils ne s'attendent plus à aucun hommage : leurs ſujets les méconnoiſſent ; leurs vaſſaux ſe félicitent peut-être d'être délivrés du joug onéreux de leur domination impérieuſe. Où ſont ces vaines décorations ? Où ſont ces couronnes qui brilloient ſur leurs fronts orgueilleux ? Toutes ces marques de gloire, que ſont-elles devenues ? Je n'en vois ici que de triſtes images gravées ſur un marbre inſenſible ; des armoiries effacées, des écuſſons déchirés, des étendards noirs qui ſemblent déployés en triomphe ſur des Captifs terraſſés. Voilà tout ce qui

a ſuivi au tombeau ces maîtres du monde.

Ceux qui ſe ſont glorifiés de leur haute naiſſance, qui ſe vantoient de deſcendre d'une longue ſuite de Rois, perdent ici leurs ſublimes prétentions : ils ne connoiſſent plus d'alliance & de parenté qu'avec les plus vils reptiles. Ils diſent à la corruption : » Tu es mon pere ; & » au ver, tu es ma mere & ma ſœur «.

O humiliante vérité ! combien elle eſt propre à rallentir en nous la ſoif la plus ardente des grandeurs périſſables ! Ces vaines fumées nous paroiſſent maintenant des objets réels & dignes de notre admiration & de nos recherches. Le deſir inſenſé embellit ces vapeurs légeres : il leur prête les couleurs les plus ſéduiſantes. Mais que ſont toutes ces vanités, quand la mort en a diſſipé l'illuſion, quand elle a rompu le charme ! Honneurs qu'êtes-vous alors ? un rêve oublié. Grandeurs, dignités, qu'êtes-vous ? une bulle d'air, qui a erré un inſtant ſur l'écume des flots. Reſpects,

hommages, adulations, qu'êtes-vous? une ombre qui s'enfuit & qui disparoît.

O mon ame, arrête-toi ici un moment, examine ces prestiges des passions, ces charmes des sens trompeurs & trompés! Mais pour en faire une estimation plus juste, mets toi à la place d'un de ces Grands qui reposent ici; porte ensuite tes regards sur les rangs les plus brillants de la vie. Que sont-ils dans ce point de vue?

Tristes restes de noms magnifiques & de titres pompeux, que j'ai de graces à vous rendre? Vous m'avez appris, mieux que tous les Livres, le néant des choses créées. Ce foible linceul, qui enveloppe un Roi, cette urne qui contient ses cendres, sont des preuves frappantes, de la vanité de l'ambition. Jamais, non jamais, je n'ai vu cette vérité mieux écrite, que sur la poussiere de cet homme puissant. Que d'autres s'empressent à rendre leurs hommages à ses descendants décorés des mêmes titres & des mêmes honneurs, qu'ils leur fassent une *cour*

servile pour en obtenir des graces ou des préférences : moi, j'irai au sépulcre de leur pere apprendre à ne rien demander aux Grands, & à ne rien attendre d'eux.

Qu'entends-je ? quel son frappe mon oreille ? Le moindre bruit alarme dans ce lieu. - - Grave & majestueux, il pénetre lentement sous ses voûtes retentissantes, & vient en augmenter l'horreur : c'est le son amorti d'une cloche. Peut-être elle annonce que quelqu'Habitant du Bourg voisin vient de finir sa carriere : il me semble que chaque coup est un avertissement frappé par l'horloge de la mort, & qu'il crie aux oreilles de ma raison : » Rachete le temps ; saisis l'instant » favorable, tandis qu'il passe, & avant » qu'il soit irrévocablement envolé. L'es» pace de la vie se racourcit sans cesse ; » les minutes tiennent leurs ailes dé» ployées pour s'enfuir. Tu arriveras » dans peu aux frontieres de l'Eternité ; » tu avances incessamment vers l'état où » tu vois réduits tes semblables «.

Oh, puiſſe cette leçon s'imprimer profondément dans mon eſprit ! -- Puiſſe-t-elle m'enſeigner à ne vivre que pour appliquer mon cœur à la ſageſſe, & à ne compter mes jours que par mes vertus & mes bonnes œuvres !

J'ai ſouvent porté mes pas vers un Rocher ſourcilleux, dont la cime inclinée en arc, ſembloit menacer de m'engloutir ſous ſa ruine prochaine. Je me ſuis arrêté ſous les immenſes concavités d'un promontoire ſuſpendu ſur les flots. J'ai traverſé pluſieurs fois les eſpaces arides d'un vaſte déſert, & pénétré dans les profondes retraites des cavernes ténébreuſes ; mais jamais la nature ne m'a paru auſſi ſombre, & auſſi effrayante que ſous ces voûtes ſilencieuſes. Jamais je n'ai reſſenti un effroi plus glaçant. La mélancolie, la triſte mélancolie y étend ſes aîles noires & lugubres : ſortons de cette affreuſe obſcurité. Adieu ſéjour de déſolation & de pleurs ; je vais revoir le Royaume du jour.

XV MÉDITATION,

Sur un Tombeau ouvert.

Je revins le lendemain au lieu ordinaire de mes méditations; j'y trouvai une tombe découverte, & une fosse preparée pour celui dont le trépas m'avoit été annoncé la veille par des sons funebres. La fréquentation habituelle de ce séjour redoutable, m'avoit rendu familieres l'idée & l'image de la destruction. J'eus le courage de descendre dans cette fosse, que je trouvai remplie d'ossements & de cercueils à moitié consumés. Je m'approchai d'un de ces lits de poussiere; & ma main tremblante souleva la planche qui le couvroit. Oh ! quelle fut ma surprise & ma douleur en voyant le prodigieux changement que la mort fait en nous, & ce que sont maintenant ces êtres inanimés qui étoient autrefois des hommes. Je frémis à la vue de l'injure faite à notre

nature dans ces demeures souterraines.

Le trône des graces est devenu celui de l'horrible difformité. Cette bouche qui charmoit par son agréable sourire, n'offre plus qu'un aspect hideux ; l'œil dont l'éclat effaçoit celui du diamant, qui lançoit ces éclairs si vifs & si doux qui pénétroient jusqu'au fond de notre ame, hélas ! où est-il maintenant ? Où trouverons-nous ce feu rapide & brillant, qui jaillissoit du globe azuré de la prunelle étincelante ? Où sont ces regards enflammés, qui portoient la pensée plus vîte que n'eût pu faire la parole ? Je ne vois plus ici que deux cavités affreuses qui inspirent l'horreur. La langue qui exprimoit tous les charmes de l'harmonie, qui maîtrisoit les esprits par la force de son éloquence, est réduite au silence dans cette terre étrangere. Qu'est devenu ce son mélodieux qui flattoit nos oreilles ? Ce pouvoir irrésistible, qui captivoit nos jugements & nos

cœurs ; le grand maître du langage & du chant eſt devenu taciturne, comme la nuit qui l'environne. Ce corps, autrefois l'objet de tant de ſoins, vêtu de pourpre & couvert du lin le plus fin, mollement couché ſur les duvets les plus doux, eſt maintenant étendu ſur quelques planches ou ſur un plomb groſſier. Cette femme qui oſoit à peine former des pas ſur le gazon fleuri, de crainte de bleſſer ſes pieds délicats, eſt maintenant couverte de terre & rongée par la chaux dévorante.

Ici les hommes les plus forts ſont courbés malgré eux ; leurs bras nerveux ont perdu leurs reſſorts, & leurs os calcinés ne ſoutiennent plus leurs muſcles vigoureux.

Ces retraites ſolitaires reſſemblent au Temple de Salomon : on n'y entend point le bruit du marteau, ni le mouvement tumultueux des chars ; le commerçant a renoncé à ſon trafic ; le guerrier à ſes exploits ſanglants ; le cercueil eſt la bor-

ne où s'arrêtent tous les desseins des hommes.

Ici les enfants de la volupté disent un adieu éternel à leurs délices les plus cheres : ils ne versent plus sur eux de parfums odorants, ils ne se couronnent plus de fleurs : *ils ne se réjouissent plus au banquet du vin.* Au lieu d'être placé à une table somptueuse, chargée de mets délicieux, le voluptueux sert lui-même de table & de festin ; le reptile se nourrit lentement & sans crainte, de sa chair putréfiée.

O que les roses de la beauté sont fanées ! que ses lys sont pâles & languissants dans le noir séjour ombragé par la tombe ! O combien la mort, ce grand appréciateur des vanités du monde, répand de mépris sur tout ce qui captive nos cœurs ici bas !

Il me semble voir ici un amant passionné, tressaillir d'horreur & d'étonnement à la vue de la beauté qui l'enchanta autrefois. Il s'écrie : » Est ce là celle » pour qui mon cœur brûloit d'un amour

» ſi tendre ? Je diſois, avec tranſport ;
» qu'elle eſt belle ! c'étoit pour moi une
» Divinité. J'admirois l'élégance de ſa
» taille & ſon port majeſtueux : que de
» graces dans ſes moindres mouvements !
» que ſa voix étoit mélodieuſe ! comme
» ſes accents pénétroient au fond de mon
» cœur ému. Son ſourire étoit plus doux
» que la tendre clarté de l'aſtre qui me-
» ſure les nuits «.

Eh ! comment ſe peut-il qu'une beauté auſſi raviſſante, ſoit devenue en peu de jours un objet ſi affreux. Où ſont ces joues vermeilles ? Où ſont ces levres de corail ? Où eſt ce ſein dont la blancheur effaçoit celle de l'ivoire, & ſur lequel les boucles de ſes beaux cheveux flottoient avec tant de grace ? Quel changement horrible dans tous ſes traits ! Inſenſé que j'étois, j'admirois un météore paſſager ; je le prenois pour une aſtre : il s'eſt détaché de ſon orbite céleſte avec une rapidité inconcevable. Cette flamme brillante s'eſt éteinte ; ſa vapeur même eſt anéan-

tie : il n'en reſte qu'un peu de cendre.

Repoſe, infortunée Florella, repoſe dans ces ténebres profondes. Que la nuit te couvre de ſes ombres impénétrables! que ton habitation ſoit conforme à ton état préſent; & que nul mortel ne ſoit témoin de ton affreuſe diſgrace! Mais puiſſent tes Sœurs, non moins belles que toi, ſonger à ce que tu es maintenant, toutes les fois que l'image ſéduiſante de leurs traits rendra leur ſourire gracieuſement dans une glace fidelle! Qu'elles y ſongent, quand la vanité cherchera à ſe gliſſer dans leurs penſées. Qu'elles ſe reſſouviennent alors qu'un voile d'horreur doit peut-être bientôt envelopper leurs attraits, comme il enveloppe les tiens. Que cette réflexion préſide à l'étude de leurs charmes qu'elles ne ſont occupées que du ſoin d'embellir; & puiſſe-t-elle les rendre plus jalouſes de perfectionner leur ame, que d'orner ſa fragile demeure.

XVI MÉDITATION,

Sur le Tombeau d'Adam.

A la vue de ces nombreux trophées de la mort, mon ame se rappella, en soupirant, la triste destinée du premier de tous les hommes. Je me transportai en esprit jusqu'au lieu de son antique sépulture. Là je crus voir encore ce Pere du genre-humain, ce Roi de tous les êtres terrestres, froidement étendu depuis six mille ans sous les pieds de l'Ange destructeur. Il me semble entendre encore la voix redoutable qui lui cria du haut des Cieux, après qu'il eût violé le commandement de son Créateur : « Adam, qu'as-tu fait ? » Quelle désolation ta désobéissance a ré» pandue sur la terre ! » O la désastreuse, l'inconcevable malignité du péché ! c'est lui qui a introduit la mort dans l'univers, c'est lui qui a armé tous les éléments contre l'homme. Le feu du Ciel s'est

changé en foudre vengeur, pour détruire cette créature orgueilleuſe & rebelle; les eaux ont élevé leurs vagues juſqu'aux nues pour l'engloutir; l'air s'eſt chargé de vapeurs empoiſonnées pour les porter juſques dans ſon ſein coupable; la terre s'eſt hériſſée de ronces déchirantes, pour rallentir les pas tremblants du criminel qui fuit les regards de ſon Dieu. C'eſt le péché qui a creuſé tous ces tombeaux qui m'environnent, il a porté le ravage dans les rangs les plus ſublimes des êtres créés. Sa vengeance inſatiable nous a pourſuivis juſqu'au-delà du trépas. Il nous a ouvert les portes mêmes de l'Enfer. Toute la Race malheureuſe d'Adam alloit y être précipitée ſi notre divin médiateur ne ſe fût placé entre le juge & le coupable, & n'eut reçu ſur ſa chair innocente les coups qui ne devoient frapper que nos têtes criminelles.

Quelle doit donc être notre reconnoiſſance! Quel doit être notre amour pour un pareil Bienfaiteur! Mais toi, exécrable péché, quelle averſion ne mérites-tu

pas de notre part ! Oh ! toutes les fois que tu te présenteras à mes yeux sous tes formes séduisantes & perfides, puissent les cadavres hideux sortir précipitamment de leurs cavernes, & venir tressaillir autour de moi dans leur affreuse difformité ! Puisse le squelette menaçant élever sa main avec bruit & l'étendre sur moi ! Puisse-t-il en ouvrant ses mâchoires desséchées, me crier avec une voix sépulcrale & terrible, les paroles que l'ombre de Samuel adressa autrefois au Monarque tremblant : « Le Seigneur te livrera aussi entre les bras de la Mort ; encore un peu de temps, & tu seras avec moi ». -- Homme entends cet avertissement ; peche si tu l'oses, & sois tranquille dans ton péché, si tu le peux.

Ah ! plutôt, puisque mon arrêt est porté, puisque je suis un criminel condamné sans retour, puissé-je mourir au péché, avant que d'expirer sous le bras de la Justice éternelle ! Puisque mon corps, quoique formé d'une maniere si

admirable, doit tomber en lambeaux dans le cercueil, ô que mon unique ſoin ſoit d'en faire un ſaint uſage, tandis que je le poſſede! qu'il ſerve à ma juſtification! Faiſons-en un vaſe d'honneur & de gloire!

Que mes mains s'étendent pour ſecourir le malheureux; qu'elles ſoient toujours prêtes à donner; que mes genoux ſe courbent dans l'humiliation de la Pénitence, devant le trône de la Miſéricorde; que mes yeux s'inclinent vers la terre dans la confuſion du repentir, ou qu'ils s'élevent vers le Ciel dans la confiance de l'amour; -- que la loi de la charité habite ſur mes levres dans tous mes entretiens. — Mes oreilles, fermez-vous aux diſcours du libertin, & de l'impie; -- mes pieds, portez-moi, non dans les aſſemblées profanes des gens du monde, mais au Temple du Seigneur, aux lits plaintifs des malades, dans les triſtes cabanes des pauvres, dans les cachots douloureux des priſonniers! Et vous, qui

embaumez les cadavres, épargnez vos ſoins pour moi; donnez aux malheureux le prix des parfums que vous réſervez au mien. Qu'eſt-il beſoin de le couvrir de fleurs & d'aromates, pour le porter dans le ſéjour des vers & de la pourriture? Je ne veux d'autre baume que celui de mes bonnes œuvres; -- ce ſont-là les eſſences que j'emporterai avec moi dans le tombeau. Je m'en envelopperai, & je me coucherai doucement; & je dormirai, juſqu'à ce que le Souverain Juge vienne retirer mes os de la pouſſiere, mes *os purifiés comme l'argent qui ſort de la fournaiſe.*



XVII MÉDITATION,

Sur le Tombeau de Jesus Christ.

APRÈS avoir considéré le séjour que mes semblables habitoient après leur mort, je sentis naître en moi un saint desir de voir la place où fut déposé le Corps adorable de notre divin Rédempteur. Aussi-tôt mon ame élevée sur les ailes de la Contemplation, se transporta dans le jardin qui joignoit le mont Calvaire : je me représentai le saint empressement avec lequel les Disciples, pénétrés de la plus amère douleur, détacherent de l'Arbre de la Croix le Corps sanglant & sans vie de leur Maître adoré. Je me retraçai la profonde affliction dans laquelle étoit abymée la plus sainte & la plus tendre de toutes les Meres, en suivant la triste dépouille de son divin Fils. Je crus voir encore le glaive de douleur qui déchiroit

ſon cœur maternel. Il me ſembloit que des légions d'Anges en pleurs eſcortoient cet auguſte convoi, & que la Nature entiere étoit dans le deuil & dans l'abattement. Quel morne ſilence a ſuccédé aux outrages dont on accabloit l'Homme-Dieu reſpirant encore ſur la Croix ! Ses Bourreaux cruels, ſes Juges iniques s'en retournent conſternés en frappant leur poitrine. L'aveugle fureur a fait place au regret déſeſpérant. *Oui, il étoit vraiment Fils de Dieu !* Ce cri échappe involontairement de toutes les bouches : c'eſt un hommage que le Juif revenu de ſon erreur affreuſe, rend malgré lui à la vérité ; c'eſt ainſi qu'il fait, ſans le vouloir, l'éloge funebre de ſon Roi qu'il vient d'immoler ; & quel Monarque fut jamais ainſi loué après ſa mort ?

Mais me voilà à l'entrée de la grotte où les Diſciples dépoſerent le Sauveur du monde. Que ce ſpectacle eſt différent de ceux qui viennent de frapper ſi triſtement mes regards ! Ce n'eſt point un

tombeau que je vois ici : c'eſt un monument de gloire, c'eſt une porte triomphale, des gardes renverſés par terre, la pierre qui fermoit le tombeau, jettée de côté, un Ange revêtu d'un habit éclatant comme la neige, aſſis à l'entrée du Sépulcre entre ouvert, & qui me crie de loin : *Celui que tu cherches n'eſt point ici. Il eſt reſſuſcité*; que cette inſcription reſſemble peu à celles que je viens de lire, & qui commencent toutes par ces mots lamentables : *Ci gît, ici repoſe.*

Cependant il eſt certain que celui qui marche ſur les ailes des vents, qui s'enveloppe de la lumiere comme d'un vêtement, s'eſt revêtu de notre chair corruptible, pour ſubir le trépas : il a quitté le Trône éternel de ſa gloire, pour deſcendre dans la pouſſiere du tombeau, & l'habiter pendant trois jours.

O mort ! quel fut alors ton triomphe ! jamais, non jamais tes ſombres demeures ne renfermerent un tel priſonnier. Que dis-je, un priſonnier ! Non, il fut

plus que ton vainqueur : il s'endormit dans le ſein de la terre, comme Samſon ſur les genoux de Dalila ; mais il ſe releva avec plus de force que lui d'un ſommeil paſſager. Il s'élança des bras de la corruption, plus intact que les trois Enfants ne ſortirent de la fournaiſe ardente, ou Jonas du ventre de la Baleine. O mort ! il a démoli la forteresse de tes noires habitations. Où eſt maintenant ta Victoire ? Il t'a laiſſé ton dard, mais il en a émouſſé la pointe cruelle. Tu n'égorgeras plus déſormais tes victimes ; tu ne feras plus que les endormir. Le Rédempteur du monde a détruit ton empire en s'y ſoumettant.

Mortels, quelle doit être votre conſolation & votre aſſurance ! L'Homme-Dieu vous a frayé la route fatale : il l'a préparée & adoucie pour votre paſſage ; il vous a appris à ſouffrir avec courage & à mourir avec joie. Depuis qu'il a dormi dans la nuit du Tombeau, il en a éclairé les ténebres affreuſes. Il a laiſſé à ces lits

de poussiere un charme qui attire ses élus : il vous a munis d'un passeport pour assurer votre marche à travers les sombres Royaumes de la destruction. Croyez en lui, & sa main toute-puissante vous conduira parmi les Régions effrayantes des ombres, jusqu'aux portes de la céleste Sion. Votre nature sera changée un jour: elle jouira alors de sa premiere dignité ; elle ne sera plus sujette à aucune vicissitude. Le trépas ne vous est plus infligé comme une peine; il vous est accordé comme une récompense ; l'instant où expirent les Justes est celui où commence leur véritable vie. Ils sortent du sein de l'abjection & de la misere pour entrer dans l'état d'une gloire incorruptible ; leur dernier soupir est la crise qui les enfante au bonheur ; & l'effort qu'ils font pour quitter la terre, est un élan qui les éleve jusques dans les demeures éternelles.

Ames craintives, qui pâlissez à la vue d'un cercueil, qui ne pouvez le fixer sans frissonner, vous êtes encore, il est vrai,

dans les chaînes du Tyran ; vous tremblez, comme des Esclaves, au seul bruit de sa verge : mais que votre foi se réveille, que votre confiance se ranime ; attachez vos regards sur le sépulcre de l'Homme-Dieu, & vous marcherez hardiment vers le tombeau ; vous descendrez sans crainte dans la retraite *du Dragon*, qui doit dévorer toute la race humaine.

Siméon, serrant l'Enfant Divin dans ses bras, mourut avec paix & avec tranquillité. -- Saul, ce cruel persécuteur du Christ, n'eut pas plutôt ouvert les yeux à la clarté de la Foi, qu'il desira de les fermer à la lumiere du jour, & qu'il soupira après la dissolution de son argille mortelle (1). -- Le Disciple bien-aimé passa doucement dans les bras de la mort, après avoir reposé sur le sein de son Sauveur & de son Maître. -- Le Chantre sublime des Grandeurs du Tout-Puissant,

(1) *Quis me liberabit de corpore mortis hujus.* S. Paul.

David,

David, se plaignoit de la longueur de son exil sur la terre.

Ainsi, animés par une foi vive, comment redouterions-nous les approches du trépas? Oui, munis de ce préservatif, nous foulerons aux pieds le Roi des terreurs; nous braverons le dard de l'aspic; nous nous présenterons sans effroi à l'aspect du basilic; nous pourrons, il est vrai, sentir la vipere ardente s'attacher à ce corps mortel: elle ne nous quittera pas tant que nous dormirons dans la poussiere. Mais nous en serons délivrés à notre réveil, & sa morsure n'aura été qu'un songe.



XVIII MÉDITATION,

Sur la Résurrection des Corps, & sur le Jugement dernier.

RÉSURRECTION ! que ce mot eſt conſolant ! quelle douce joie il porte dans mon ame ! Quoi tous ces corps qui repoſent ici ne ſont pas pour toujours dans cet état abject ! La mort les a vaincus ; mais elle ne les a pas conquis ſans retour. On lui reprendra ſes conquêtes. Non, Seigneur, tu ne les a pas oubliés pour jamais. Ecoutez le mot de la révélation éternelle : » Les Juſtes ſont tous » priſonniers de l'eſpérance (1) «.

Il y aura donc une heure, une heure qui n'eſt connue que de Dieu ſeul, où l'on remettra aux pâles habitants du tombeau la dette que leurs crimes leur avoient fait contracter ; & ils ſeront ſouſtraits pour jamais à l'empire de la

(1) Ezéchiel 9 & 12.

destruction. Alors les Cieux s'ouvriront; & le Seigneur descendra aux acclamations des Archanges & au bruit des foudres du Tonnerre. Il citera les Morts à son Tribunal redoutable : la poussiere même entendra sa voix, & les cercueils obéissants rendront leurs dépôts; le son effrayant de la trompette de l'Ange retentira jusques dans les plus profonds abymes de la terre & de l'océan. En un moment, en un clin d'œil, tous les cadavres se réveilleront & s'élanceront comme des chevreuils bondissants, pour aller à la rencontre de leur Seigneur & de leur Dieu.

Avec quel transport de joie l'ame & le corps, ces compagnons autrefois si attachés l'un à l'autre, ne se réuniront-ils pas après une séparation aussi longue ! Je parle des Justes; car les corps & les ames des Méchants frémiront d'horreur de se retrouver ensemble. Mais la fatale trompette a sonné ; les signes terribles qui doivent annoncer ce jour des ven-

geances, se sont manifestés: la Nature entiere semble pressentir son anéantissement prochain par les convulsions épouvantables qu'elle éprouve ; la Terre chancelle ; l'Océan mugit & se débat dans sa vaste enceinte ; les Montagnes s'affaissent, les Soleils se détachent du Firmament, & tombent en une poussiere de feu : encore un moment, & l'Univers ne sera plus. Ecoutez ! les Tonnerres ont cessé de gronder : les Eclairs ne sillonnent plus l'immensité des Cieux ; toute la Race d'Adam est prosternée dans une attente inquiete devant le Tribunal de son Juge : les Armées Angéliques se tiennent en silence : la Croix, la Croix adorable, méprisée du Juif incrédule & de l'Impie, brille au milieu des airs ; ses bras sacrés soutiennent la balance équitable où vont être pesés les crimes & les vertus. Que son aspect est terrible pour les Méchants ! qu'il est consolant pour le Fidele ! Cet instrument sacré fait ici le double office de la colonne mystérieuse, qui d'un cô-

té répandoit le jour ſur la marche du Peuple ſaint, & de l'autre verſoit la nuit & l'horreur ſur les ennemis qui le pourſuivoient.

C'en eſt fait, l'Ange exterminateur vient d'achever la fatale ſéparation des Juſtes & des pervers. Le ſceau de la réprobation eſt imprimé ſur le front de chaque coupable ; des rayons de gloire environnent la tête des Elus en ſigne de prédeſtination. Ceux-ci n'ont rien à craindre de la pompe & de la majeſté formidable du Souverain Juge. Quelles paroles raviſſantes ils entendent ſortir de ſa bouche : » Je vous accepte pour mon » peuple, vous qui m'avez glorifié ſur » la terre. Je ne vois point de ſouillure » en vous : vous vous êtes lavés dans » mon ſang. Vous avez préféré la folie » de ma croix à la ſageſſe des Mondains. » Venez vous aſſeoir ſur les Trônes qui » vous ſont préparés dès le commence- » ment, & jugez avec moi le monde » qui vous a jugés «.

A ces mots, le Dieu de Justice laisse échapper les torrents de sa lumiere, & les Bons en sont revêtus comme des soleils.

Mais qui pourroit retracer la confusion & le désespoir qui accableront les Méchants dans ce jour de douleurs. Mon ame frémit d'y penser & recule d'effroi à cette idée. L'instant de leur dissolution fut sans doute affreux & cruel. Je les ai vus dans le moment où ils ont senti dans leur cœur le trait empoisonné de la mort: quelle pâle terreur étoit peinte sur leur visage! quels regards inquiets ils lançoient autour d'eux! Les horribles convulsions qui agitoient leurs corps, n'étoient qu'une foible image des déchirements intérieurs qu'éprouvoit leur conscience bourrelée; leur ame épouvantée sembloit s'élancer autour de sa demeure d'argille, & demander aux tristes spectateurs de ses angoisses, des secours contre l'ennemi prêt à s'emparer de son habitation terrestre. -- Toutes ces tri-

bulations ne ſont que le commencement des maux. Ce n'eſt qu'une goutte que le Dieu vengeur a laiſſé échapper de la coupe de ſa colere. Ici cette coupe terrible ſe répandra juſqu'à la lie ſur leurs têtes criminelles. Encore s'ils avoient rencontré,comme ils le diſoient, l'anéantiſſement de leur être dans le ſéjour de la pouſſiere ; mais non, ils reſſuſciteront auſſi ; ils ſont dépoſés dans le tombeau, comme dans un cachot profond, ſemblables à des malfaiteurs réſervés au ſupplice. L'Ange exécuteur des Arrêts du Tout-puiſſant les a arrachés de leurs demeures ténébreuſes, & les a traînés malgré eux devant le Trône de la Juſtice inflexible. O Ciel ! quelle honte déſeſpérante couvre leurs viſages pâles & hideux ! Toutes les abominations de leur vie ſe retracent ſur leurs fronts coupables ; le livre affreux de leur conſcience s'ouvre & leurs prévarications paroiſſent au grand jour. Le triple maſque de l'Hypocrite eſt déchiré, & les

fauſſes vertus du Philoſophe ſont preſque confondues ici avec les crimes véritables. Ils conjurent l'Océan de les engloutir dans ſes abymes ; ils diſent aux montagnes chancelantes : » Tombez ſur nous «. Mais tous les éléments ſont ſourds à leurs cris, & les Méchants ſont contraints de dévorer toute entiere l'amertume de la confuſion la plus accablante. Le Ciel & la Terre les abandonnent : encore un moment, & la ſentence redoutable ſera auſſi-tôt exécutée que prononcée. Dieu ! je l'entends ſortir de la bouche du Juge éternel ! » Allez, Maudits ; & toi Uni-
» vers rentre dans le néant «. C'eſt le dernier coup de foudre qui terminera cette grande ſcene, ce ſpectacle d'épouvante & d'horreur. A l'inſtant les Cieux ſe replieront comme un rouleau ; les Juſtes s'éleveront dans le ſéjour du bonheur, comme la vapeur douce que le Soleil attire, & la race entiere des Rebelles s'abymera pour jamais dans les profondeurs de l'En er.



A MADAME

DE * * * * * *.

A qui pourrois-je mieux offrir qu'à vous, ma chere Adélaide, un ouvrage, dont le plan & le but n'ont pour objet que de graver dans les cœurs les vérités les plus terribles de la Religion? Le ſpectacle hideux des tombeaux & des cadavres, ſur leſquels l'Auteur fixe ſans ceſſe l'imagination de ſes Lecteurs, paroît peu propre ſans doute à mériter l'attention d'une perſonne de votre âge; mais quand on ſait, comme moi, qu'une piété auſſi ſolide qu'éclairée eſt la baſe de toutes vos vertus, on ne craint point de vous préſenter des Tableaux, dont le vice ſeul détourne la vue pour n'y pas

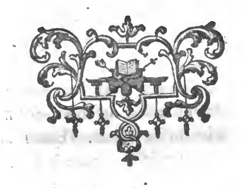
courroux, les briſe comme des vaſes d'argille. -- Où ſuis-je maintenant? La terre s'eſt dérobée ſous mes pas; les aſtres ſans nombre ſe ſont détachés du Firmament & perdus dans le néant, comme le météore léger, qui s'enflamme dans les nuits de la canicule, décrit un rapide ſillon de lumiere, & diſparoît. La maſſe entiere de l'Univers n'eſt plus à mes yeux que comme un tourbillon de fumée, qui s'éloigne & s'évanouit dans l'immenſité. Les heures épuiſées ſe ſont ralenties, le char du temps s'eſt arrêté: il eſt arrivé aux bornes de l'eſpace; il y a planté ſa faulx meurtriere, en ſigne de ſes triomphes paſſés. Mais que vois-je? le rivage lui-même s'écroule dans l'abyme ſans fond.

Ange Saint, qui préſide à mes Méditations, c'eſt toi qui m'as conduit à l'entrée terrible de l'Eternité. Je n'imaginois pas qu'il y eût rien de plus effrayant que l'abyme du tombeau; mais quel précipice plus épouvantable

encore se présente à ma vue ! soit que j'éleve mes regards en haut, soit que je les porte en bas, ou que je les promene autour de moi, je ne vois qu'un gouffre, qu'une étendue sans limites, qu'une profondeur sans fond. L'esprit le plus hardi ne peut y regarder sans effroi. Le Mathématicien a des nombres pour supputer toutes les progressions du temps ; l'Astronôme a des instruments pour calculer les distances des étoiles ; mais quels nombres, quels instruments pourroient mesurer les longueurs & les brasses de l'Eternité? Elle est plus haute que le ciel : comment pourrois-tu y atteindre ? plus profonde que l'Enfer : comment pourrois-tu y descendre ? *Sa dimension est plus longue que la terre, & plus large que la mer* (1). Toutes les images, toutes les comparaisons sont trop foibles encore pour la représenter. La pensée s'y perd & s'y confond. Quand

(1) Job. 11, & 9 18.

O Mortels! tandis que le ſceptre de la Miſéricorde brille encore dans la main de votre Juge, ſongez à le fléchir, n'attendez pas que le temps du pardon ſoit expiré.



XIX MÉDITATION,

Sur l'Eternité.

VOILA donc enfin le vice puni, & la vertu récompensée. Mais tandis que les réprouvés se précipitent dans l'abyme, comme les flocons de neige qu'on voit tomber en hiver, le monde déjà ébranlé acheve de se détruire. Vous diriez que les éléments insensibles ont participé au crime & à la révolte de l'homme ; le Créateur indigné a juré leur ruine à l'instant même où la désobéissance alla souiller le jardin de délices. Toute la nature a servi au péché ; toute la nature périra comme lui. La nuit ne lui a-t-elle pas prêté ses ombres favorables ? l'air, sa fraîcheur voluptueuse ? la terre, ses lits de gazon ? le soleil, ses rayons bienfaisants ? Son haleine fatale & empoisonnée a infecté tous les ouvrages sortis de la main de Dieu ; & Dieu dans son

MÉDITATIONS
SUR
LES TOMBEAUX,
PAR HERVEY,
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

des ſiecles, auſſi multipliés que les fleurs du Printemps, que les feuilles de l'Automne, & les gouttes de pluie qui tombent en Hiver, auront achevé leurs révolutions, l'Eternité, l'incompréhenſible Eternité ſera encore dans ſon entier : elle n'aura ſouffert aucune diminution : elle ſera ſeulement à ſon commencement ou plutôt, ſi je puis m'exprimer ainſi, *commencera ſeulement de commencer.*

L'homme, placé dans cette vaſte étendue, peut dire, comme Dieu lui-même, *je ſuis.* Son état eſt alors immuable, & tous les objets qui l'environnent ſont rendus immuables comme lui. Les ſcenes du Ciel ne changent point. La roue des viciſſitudes ne tourne plus ; la mort, avec le péché & tous les maux, eſt deſcendue dans le ſéjour de l'horreur ; & ſon javelot fatal, qui s'eſt plongé dans le cœur de tous les Enfants d'Adam, eſt ſuſpendu, comme en trophée, aux noires portes de l'Enfer, qu'aucune main n'ouvrira jamais. La Croix, ce ſigne adorable de la

Rédemption, brille à l'entrée de la Jerusalem céleste, & en ferme de même le passage pour toujours. Ce sont-là les deux seuls points de vue que l'œil effrayé rencontre dans cette solitude immense : le Ciel & l'Enfer.

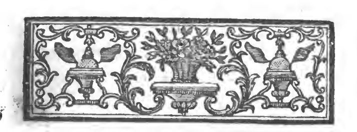
O mon Dieu ! quelle lumiere éclatante les murs dorés de la Cité sainte répandent sur toute la partie supérieure du cahos. Quels chants mélodieux en descendent jusqu'à moi ! quels torrents de délices coulent dans ces vallons chéris, où les Bienheureux marchent à la suite du Divin Rédempteur ! Mais quelle nuit quelle nuit affreuse regne au-dessous ! Il me semble entendre le sifflement affreux des flammes emprisonnées dans les cavernes infernales ; un homme assis sur une des ouvertures de l'Etna embrasé ou du brûlant Vésuve, n'entendroit pas un mugissement plus horrible. Quel océan de laves couvre ces gouffres ardents ! quels épais tourbillons de fumée en sortent sans interruption ! Leur violence les se-

roit monter jusqu'aux voûtes de l'empirée, s'ils pouvoient s'élancer au-delà de leur obscure atmosphere; mais ils retombent dans l'abyme de feu, & leur chûte en fait jaillir une pluie d'étincelles, qui répand sur l'Enfer un jour plus affreux encore que la nuit. C'est à la faveur de cette clarté horrible, que j'entrevois dans ces profondeurs les tortures épouvantables des Damnés. — Ange céleste, toi, dont la main me tient suspendu sur ces antres enflammés, soutiens moi. Mon esprit chancele, -- mes forces m'abandonnent -- l'horreur a déja glacé tous mes sens.

Un grand bruit qui se fit soudain dans le Temple, me fit revenir de la froide extase où j'étois plongé. L'effrayante Eternité se retira de devant mes yeux. Rien ne s'offrit plus à moi; que les sombres piliers de l'enceinte sacrée. Le jour baissoit; on venoit pour fermer les portes de l'Eglise. J'en sortis, comme on sort d'un spectacle tragique & sanglant,

le cœur ſerré par la douleur & la crainte ; & l'ame remplie des images terribles de la Mort & de l'Eternité.

Fin des Méditations ſur les Tombeaux.



TABLE

DES MÉDITATIONS

SUR

LES TOMBEAUX.

Fin de la Table.

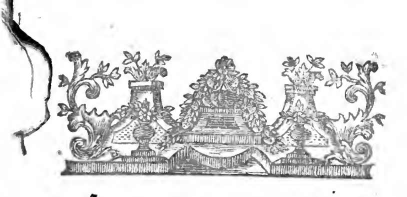
AVIS

AVIS
D'UN PERE
A SA FILLE,

PAR M. LE MARQUIS

D'HALLIFAX,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.



ÉPITRE
A MA NIECE.

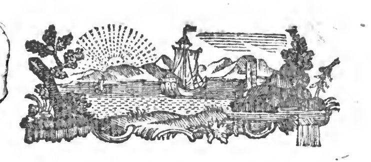
LA tendresse que j'ai pour vous, ma chere Niece, vous fait tenir

dans mon cœur la place de ma Fille. Si vos ſuccès me flattent, vos périls m'alarment encore davantage: votre jeuneſſe, vos graces, votre beauté, tout conſpire à augmenter mes craintes. Née avec le plus heureux naturel, vous n'en êtes que plus près du danger; je frémis de vous voir expoſée aux mauvais exemples, & ſur-tout aux pernicieux conſeils de ces femmes dangereuſes, qui non contentes de s'être perdues elles-mêmes, voudroient encore perdre les autres, & croient diminuer leur honte, en étendant l'empire du vice. C'eſt pour vous préſerver de la contagion, & ſur-tout de la ſéduction, ma chere Enfant, que j'ai

entrepris la traduction de ce petit ouvrage ; il m'a paru propre à vous donner les moyens de vous faire estimer dans le monde, & de vous y rendre heureuse : deux avantages qui se séparent rarement. Je vous l'offre comme un gage de mon amitié, je me flatte que vous le recevrez avec le même sentiment. La seule récompense que je desire, c'est que vous imitiez un modele que la nature bienfaisante a déjà formé en vous, & dont vous ne vous éloignerez jamais sans vous faire violence. La vertu habite au fond du cœur de tous les hommes : il est rare qu'ils naissent vicieux ; mais ils sont presque tous foibles. Les passions les corrompent

aisément: fuyez-les, ma chere Niece; la fuite seule peut vous en garantir; & retenez bien pour maxime, qu'il n'est plus temps de combattre lorsque l'on est déjà vaincu.





AVERTISSEMENT.

TRADUIRE un ouvrage d'un genre aussi rebattu que celui que je donne aujourd'hui au public, paroîtra peut-être à bien des gens une occupation aussi frivole qu'inutile. On pensera que j'ai perdu mon temps, & qu'on le perdroit encore davantage en prenant la peine de le lire : je ne sais si l'on aura raison. Cependant sans vouloir m'ériger en censeur des goûts & des façons de penser, je crois pouvoir avancer que les regles

qu'on doit ſuivre pour vivre heureux dans le monde, ſans reproche de la part des autres, ni de ſoi-même, ſont des objets ſi intéreſſants, qu'on ne ſauroit trop multiplier les moyens qui peuvent y conduire.

Je n'ignore pas que tous les livres de morale qui ont paru dans tous les ſiecles & dans toutes les langues, n'ont pas juſqu'à préſent réformé le genre humain, & que les hommes n'en ſont pas meilleurs : mais ſi ces ouvrages n'ont pas été capables de les rendre plus vertueux, ils ont du moins contribué à leur faire reſpecter la vertu. Quand les Philoſophes qui ont travaillé ſur cette importante matiere, n'en auroient point re-

tiré d'autres avantages, ne seroient-ils pas plus que récompensés d'avoir fait renaître dans le cœur de leurs concitoyens cet amour du bien que la nature y avoit mis, mais que la corruption des mœurs avoit presque étouffé dès sa naissance ? C'est beaucoup que d'estimer ce qu'on devroit faire, quoiqu'on n'aie pas encore le courage d'exécuter ce qu'on approuve. Lorsque ce sentiment est profondément gravé dans l'ame, & que l'âge a amorti le feu des passions, après n'avoir aimé la sagesse qu'en spéculation, on parvient enfin à la pratiquer.

L'éducation, ce bien si précieux qui devroit être pour les enfants une école de vertu, l'est souvent

du vice, par l'incapacité ou le mauvais exemple de ceux qui en ſont chargés. Si elle eſt défectueuſe en général, on ne ſauroit diſconvenir qu'elle ne le ſoit infiniment davantage pour les filles. Elles ſont communément élevées par des perſonnes conſacrées à Dieu, ou par des femmes du peuple, (car il eſt rare que les meres s'en donnent la peine.) Les premieres ne ſauroient leur donner d'idée juſte des vrais dangers du monde, ni des moyens de les éviter, parce qu'elles ignorent également les uns & les autres; les ſecondes ont les mœurs trop groſſieres, & l'eſprit trop rampant pour donner des leçons utiles ſur des objets qui exigent dans les inſtitutrices des ſen-

timents élevés & le tact fin. Tous les principes qu'on donne aux jeunes Demoiselles se réduisent à leur prescrire de n'avoir jamais d'attachement que pour leur mari (sentiment qui ne dépend point d'elles.) On leur répete sans cesse qu'elles ne sauroient faire un meilleur usage de leur esprit, que de l'employer à dissimuler leurs goûts, leurs desirs & leurs aversions, pour parvenir plus sûrement à gouverner ceux qui les environnent. Cette conduite basse, & qui dégrade l'humanité, fait cependant la principale occupation des femmes, graces aux soins de celles qui les élevent. Il est rare qu'elles échappent à ce poison qu'on fait couler dans leurs veines presqu'en

même temps que le lait de leurs nourrices. Cette habitude qu'elles contractent dès l'enfance, de cacher leurs véritables sentiments dans un grand nombre d'occasions, fait que la plus grande partie de leur vie n'est qu'un tissu de fausseté continuelle.

S'il y a quelque correctif qui puisse remédier à une éducation si pernicieuse, & dont les suites sont ordinairement si funestes, c'est sur-tout la lecture des bons livres, & particuliérement de ceux qui traitent de la conduite qu'une femme doit tenir dans le monde, pour se rendre vraiment estimable aux yeux des autres comme aux siens. J'ai donc cru que je

ne pouvois mieux employer mes heures de loisir, qu'à faire passer dans ma langue les préceptes sensés & respectables que Milord Hallifax donne à sa fille. Tout y respire la vertu & l'amour du bien; il a mis la prudence à la place de la dissimulation, & suppléé par le courage & la raison au goût factice qu'on veut en vain inspirer aux jeunes personnes pour ceux qui leur seront destinés.

Je ne ferai point d'autre éloge de cet ouvrage; je laisse à ceux qui le liront à en juger: d'ailleurs un Traducteur est toujours trop suspect, pour que sa décision puisse être de quelque poids auprès de ses lecteurs. Je dirai seulement que je me suis cru obligé de changer

& même de ſupprimer quelquefois certains endroits de mon original; les uns, parce qu'ils étoient tellement contraires à nos mœurs, qu'ils auroient paru choquants; & les autres, parce que les expreſſions dont ſe ſert l'Auteur, ne pouvoient paſſer dans notre langue, ſans devenir tout-à-fait ridicules. Je me flatte qu'on approuvera mes changements & mes omiſſions. Excepté les paſſages dont je viens de parler, j'ai tâché de rendre ma traduction la plus littérale qu'il m'a été poſſible.

Nous ſavons très-peu de choſe de l'hiſtoire de Milord Hallifax. Burnet, Evêque de Salisbury, eſt preſque le ſeul qui nous ait tranſmis quelques particularités de ſa vie.

On ſait en général que le Chevalier George Saville étoit d'une Maiſon illuſtre d'Angleterre ; qu'il a vécu ſous les regnes de Charles II, de Jacques II & de Guillaume III. Charles II le créa Baron d'Ealand & Vicomte d'Hallifax (1) en 1679; il le fit enſuite Comte & enfin Marquis d'Hallifax.

Burnet nous le repréſente comme un homme de beaucoup d'eſprit, vif & plein de feu, agréable dans la converſation, mais un peu porté à la ſatyre. La liberté qu'il ſe permettoit ſur toutes ſortes de matieres, même ſur les plus reſpectables, avoit donné des

(1) Hallifax eſt un Bourg d'Angleterre dans le Comté d'YORCK.

impressions peu favorables sur sa façon de penser en matiere de religion. Mais il étoit bien éloigné de tomber dans des erreurs condamnables : au contraire il protestoit souvent qu'il ne pouvoit concevoir que le Déisme eût un seul partisan dans le monde. Burnet raconte qu'ayant vu Milord Hallifax dans une maladie dangereuse, il lui trouva les plus grands sentiments de piété. Peut-être l'antipathie qu'il marqua dans tous les temps pour ce qui pouvoit tendre à la superstition, lui attira-t-il ce reproche de la part de gens intéressés à la soutenir. Les principes de Milord Hallifax sur la morale étoient des plus épurés, & ses maximes, sur l'amitié, des plus

féveres. Rigide obfervateur de l'équité, il en fuivoit les loix avec la plus fcrupuleufe exactitude.

On a reproché à Milord Hallifax beaucoup d'ambition & peu de conftance dans fes fentiments. Burnet prétend qu'il changeoit très-fouvent de parti ; tantôt Républicain, tantôt portant les principes de la Monarchie jufqu'au defpotifme, fuivant que fon intérêt particulier ou fon caprice l'y déterminoient. On le vit en effet foutenir les droits de la Royauté fous Charles II, les profcrire fous Jacques II, & finir par fe déclarer en faveur du Prince d'Orange. Ces reproches ne font pas abfolument fans fondement ; mais ne doit-on pas excufer Milord Hallifax

d'avoir paru varier ſi ſouvent ? Né dans un temps de troubles où ſon pays avoit été en proie aux plus étranges révolutions, entouré de factions compoſées de gens qui ne cherchoient qu'à ſe détruire & à renverſer tout ce qui s'opſoit à leur ambition, il étoit bien difficile qu'il pût ſe maintenir ſans s'attirer beaucoup d'ennemis. L'intérêt de ſa famille, la conſervation de ſes biens exigeoient peut-être qu'il ſe prêtât aux circonſtances, & qu'il parût même quelquefois abandonner la cauſe que quelque temps auparavant il avoit ſoutenue avec le plus de chaleur.

Mais d'ailleurs quel eſt l'homme qui nous fait un portrait ſi déſavantageux de Milord Hallifax ?

Quel fond peut-on faire ſur le jugement d'un Auteur tel que Burnet ? Guidé dans toutes ſes déciſions par l'eſprit de parti, cet Ecrivain n'eut jamais d'autre avis que celui qu'inſpire la prévention. De pareils gens éblouiſſent la multitude ; ils vont même juſqu'à la perſuader : mais les ſages, faits pour les juger, ne les croient ni ne les imitent.

Malgré tous les défauts dont Burnet accuſe Milord Hallifax ; il ne peut s'empêcher de convenir de ſon mérite & de ſes talents ; il le peint doué de ce courage & de cette éloquence victorieuſe qui étonne & ſubjugue les eſprits & les cœurs. L'uſage qu'il fit de l'une & de l'autre, lorſqu'on propoſa dans le

Parlement d'exclure du Trône le Duc d'Yorck, prouve combien il étoit attaché aux loix du Royaume & à son devoir. Ces qualités si dignes d'un homme d'Etat lui avoient attiré l'estime & la confiance de Charles II ; il eut beaucoup de part au Gouvernement sous son regne. La reconnoissance qu'il devoit à ce Prince ne l'empêcha pourtant pas de s'opposer au *Test*(1) que le Roi vouloit établir. Milord Hallifax cessa peu

(1) Le *Test* étoit une Loi qui excluoit les Catholiques Romains nommés *Papistes*, de tous les emplois, &c.... On exigeoit aussi par cette Loi une espece de serment ou de profession de foi par laquelle on renonçoit au dogme de la Transubstantiation.

de temps après d'entrer au Conseil. Sa ferme résistance dans cette occasion ne fut cependant pas la cause de sa disgrace, mais plutôt les brigues de quelques Seigneurs jaloux de la confiance que son Maître lui témoignoit. Malgré les efforts qu'ils firent pour le perdre totalement dans l'esprit de ce Monarque, ils ne purent jamais l'engager à l'éloigner pour toujours de sa personne; Charles II conserva jusqu'à sa mort de l'estime & de l'amitié pour lui.

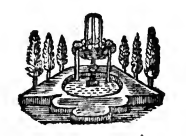
L'opposition que Milord Hallifax avoit montrée, comme on l'a déjà dit, du vivant de Charles II, au *Bill d'exclusion*, lui promettoit tout de la faveur de Jacques II. Aussi ce Prince le fit-il Pré-

ſident du Conſeil dès qu'il parvint à la Couronne. Milord Hallifax étoit trop attaché aux Loix du Royaume pour s'écarter jamais de la fidélité qu'il devoit à ſon Roi; mais Jacques II par ſa conduite, le força, pour ainſi dire, de l'abandonner; l'amour de la patrie l'emporta dans ſon cœur ſur toute autre conſidération. Il voyoit l'Angleterre livrée aux plus affreuſes diſſentions par la foibleſſe du Roi; il la voyoit prête à ſe détruire elle-même. Le tableau des malheurs qui alloient l'accabler, la tendreſſe qu'il avoit pour ſa famille, peut-être même les mauvais conſeils de ſes amis, tout contribua à le précipiter dans la révolte; il embraſſa le parti du Prince d'O-

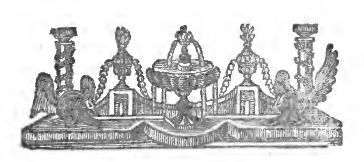
range qui fut peu de temps après proclamé Roi, ſous le nom de Guillaume III. L'Hiſtoire ne dit point que Milord Hallifax ait eu part aux affaires ſous le regne de ce Prince: on ignore même dans quel temps il mourut; mais on a lieu de croire que ce fut au commencement du regne de Guillaume III.

Les emplois importants, & les grandes occupations de Milord Hallifax, ne l'empêcherent pas de s'appliquer à l'éducation de ſes enfants. L'ouvrage dont je donne la traduction, prouve combien il s'occupoit à les former, & à perpétuer dans leur cœur les vertus qu'il poſſédoit lui-même. Les places les plus éminentes laiſſent toujours de ces moments vui-

des, perdus pour la plupart des hommes : ce n'eſt qu'en ſe livrant aux goûts les plus futiles qu'ils parviennent à les remplir. Le ſage ſeul ſait les mettre à profit ; il perfectionne ſon ame, il s'inſtruit, il inſtruit les autres.



AVIS



AVIS D'UN PERE A SA FILLE.

MA CHERE FILLE,

Nos pensées, même les plus agréables, sont inquietes & agitées; & notre ame ne peut goûter aucun repos tant qu'elle est possédée d'une passion chérie. Comme vous êtes à présent le principal objet de mes soins aussi-bien que de ma tendresse, toutes mes idées se portent vers vous. Tantôt je me flatte que vous serez heureuse dans le monde : (pensée plus conforme à mes desirs qu'à des es-

pérances raiſonnables.) D'autres fois mes craintes l'emportent ; & je frémis à la vue des dangers auxquels une jeune femme eſt néceſſairement expoſée. Plus elle a d'imagination & de vivacité, plus il eſt aiſé de la corrompre : ſemblable aux fleurs les plus délicates qui ſont les premieres flétries. Au milieu même des plaiſirs les plus innocents, l'envie vous calomniera, ſi vous ne veillez pas ſans ceſſe ſur vous. La légéreté, ma chere Fille, ne peut jamais être excuſée, puiſqu'aux yeux du monde elle a les mêmes effets que les fautes réelles. Plus les premiers efforts de l'eſprit ſont prématurés, plus ils exigent de regles pour leur ſervir de frein. On couvre de jeunes plantes pour les préſerver de la rigueur des hivers.

Les ſoins d'un pere tendre devroient ſans doute vous être agréables : cependant vous pourrez trouver quelque répugnance pour une obéiſſance aveugle. L'amour que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, empêchera,

peut-être, mes avis de faire impreſſion ſur votre ame ; vous ſentirez quelque réſiſtance intérieure, & vous ne ſubirez qu'avec peine un joug que vous ne vous ſerez pas impoſé vous-même. Mais quand ce pere ſe dépouille de ſon autorité, & ne veut perſuader que par ſa tendreſſe, vous répondriez mal aux heureux penchants que vous avez reçus de la nature, ſi elle n'avoit pas d'empire ſur vous.

La plus grande partie de cet ouvrage paſſera, ſans doute, l'étendue préſente de vos idées ; mais à meſure qu'elles ſe développeront, vous parviendrez à l'entendre, & il vous deviendra familier. Mon intention eſt de commencer à diriger votre eſprit avant qu'il ſoit tout-à-fait formé ; c'eſt alors qu'il eſt plus capable de recevoir des impreſſions durables : nous n'apprenons bien que ce qui nous eſt enſeigné dès l'enfance. Les préceptes inculqués en nous de bonne-heure, ne s'effacent preſque jamais ; & nous ne pouvons être ſûrs de les retenir que lorſqu'une

habitude continuelle en a fait l'ame de nos actions.

Je ne fais si je ferai capable de vous peindre une femme parfaite ; mais j'aurai du moins rempli les devoirs d'un pere tendre. Si cependant vous devenez une exacte copie du tableau que je vais vous tracer, je ne crois pas présumer trop de mon ouvrage en assurant que vous n'aurez point à rougir de lui ressembler. Ayez seulement assez de confiance en moi pour me prêter votre attention, & je suis persuadé que vos desirs & les miens seront remplis.



SUR LA RELIGION.

LA Religion doit être le premier & le principal objet de vos pensées. En vain votre conduite seroit irréprochable aux yeux de l'univers, si vous oubliez ce que vous devez à celui qui l'a créé. A la rigueur, c'est la seule chose nécessaire : il faut donc l'inculquer dans votre esprit, & la faire passer ensuite jusques dans votre cœur ; elle doit y être gravée si profondément, que rien au monde ne puisse jamais vous la faire abandonner. Mais il est important de distinguer la vraie Religion d'avec celle qui n'en a que l'apparence.

La Religion ne consiste pas à croire toutes ces fables merveilleuses, aussi vaines que les contes de Sorciers & de Revenants, dont nous sommes bercés par nos Nourrices. Nous saisissons ces premieres erreurs avec tant d'avidité, &

elles s'impriment si fortement en nous, qu'il est très-difficile de les déraciner dans un âge plus mûr. Ces histoires inventées par la superstition, sont si séduisantes par elles-mêmes, que non-seulement nous y ajoutons foi, mais que nous nous plaisons encore à les raconter. Delà vient que la découverte de la vérité entraîne souvent après elle quelque amertume ; elle nous fait perdre un vaste champ d'absurdités dont nous étions assez sots pour nous amuser, & ne nous laisse que la honte d'avoir eu la foiblesse de les croire. N'est-ce pas faire une espece de farce de l'univers, & l'imputer au Tout-Puissant, que d'adopter ces contes imbéciles de femmelettes, qui vous diront que l'emploi du Démon *est de jouer à Colin-Maillard avec les hommes, & de faire devant eux des tours de passe-passe?* Ces fables ridicules sont si éloignées de faire partie de la Religion, qu'elles sont mêmes contraires au bon sens ; ou si c'est-là ce que le peuple ap-

pelle dévotion, ce ne peut-être que celle dont l'ignorance est la mere. Ces erreurs de votre enfance doivent donc être abandonnées avec votre bourlet; & vous devez être aussi confuse s'il arrive jamais qu'on en reconnoisse en vous, que si l'on vous trouvoit jouant avec des poupées dans un âge où l'on doit attendre de vous des occupations plus sérieuses.

Souvenez-vous encore, ma chere Fille, que la Religion ne s'annonce pas par de pieuses exclamations, ni par de vaines convulsions à l'Eglise, ou par une maniere de prier extraordinaire. Quelques femmes paroissent au milieu de nos Temples dans une agitation si excessive, qu'elles nous persuadent que ce sont les remords de leur conscience qui les rendent si inquietes. D'autres ont une physionomie si indécise entre un regard dévot & un coup d'œil coquet, que ce mêlange mal assorti rend ridicules les plus beaux yeux du monde. Ces affectations sont toujours suspectes; fem-

blables aux parfums trop pénétrants qui donnent à penser que ceux qui s'en servent, en ont besoin. Réservez la ferveur de votre zele pour votre oratoire où vous n'aurez que Dieu seul pour témoin. Mais paroissez calme en public, sans négligence indécente, mais aussi sans tomber dans l'extrémité opposée.

Ce n'est pas la vraie dévotion qui excite en nous ce zele fanatique contre ceux dont la Religion differe de la nôtre. L'attachement que nous avons pour nos opinions, nous trompe souvent; il nous persuade que c'est un devoir d'accabler ceux que nous ne croyons pas dans la bonne voie. Poussés par un mouvement d'amour propre, nous frappons sans ménagement, croyant que les blessures que nous faisons, nous sont méritoires, & que nous combattons pour la querelle du Tout-puissant, tandis que nous ne faisons que satisfaire notre animosité. Notre dévotion n'éclate si souvent sous cette forme que parce que notre tempé-

rament l'y détermine : ce saint emportement se tourne en une sévérité farouche contre tous ceux qui contrarient nos sentiments ; nous recueillons avec ardeur tous les passages de l'Ecriture, qui peuvent favoriser notre opinion ; & parce que le courroux de Dieu s'est allumé quelquefois contre son peuple, nous concluons que la colere nous rapproche de la Divinité. Nous sommes si éloignés d'imaginer que notre zele mal entendu, demande de l'indulgence de la part des autres, que nous croyons avoir triomphé, & que nous nous estimons par le côté qui mérite le moins de l'être. D'autres, dont l'esprit est trop crédule, n'admettent ni bornes ni mesures, & sont aussi fiers d'avoir étendu leur foi, que les Princes le sont d'avoir aggrandi leurs états : il ne pensent pas que l'esprit peut être surchargé ainsi que l'estomac. Car de même qu'on détruit à la fin ce dernier en l'accablant de nourritures pesantes, notre foi court risque de s'éteindre si nous l'op-

primons ſous le poids des ſuperſtitions puériles, ſur-tout ſi nous ne nous permettons pas de méditer ſur ce qu'il nous eſt ordonné de croire. Les mélancoliques & les hypocondriaques ſont ſujets à faire conſiſter une grande partie de leur Religion dans un air de triſteſſe & de mauvaiſe humeur, accompagné d'un regard farouche qui les rend inſupportables à tout le monde; ils déclament ſans ceſſe contre les amuſements les plus innocents avec autant de véhémence qu'ils pourroient faire contre les plus grands crimes. C'eſt un maſque qui ne couvre preſque jamais que du vuide: rien dans la nature n'acquiert de la bonté en s'aigriſſant. Seroit-il vraiſemblable que la Religion, fût plus parfaite, lorſqu'elle rend ceux qui la profeſſent d'un accès plus difficile? On peut même ajouter avec vérité que cette eſpece de dévotion arrogante & intraitable a peut-être plus éloigné d'hommes de la Religion, en les effrayant, que les libertins l'ont pu faire par leurs ſcandales.

Après vous avoir montré dans ce petit nombre d'exemples, auxquels j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres, les abus qu'entraîne une fausse idée de la Religion, il est temps de vous apprendre en quoi elle consiste. Les définitions ordinaires que l'on en donne n'y ressemblent pas plus que les portraits qui sont sur les enseignes, ne ressemblent aux Princes qu'on a eu dessein d'y représenter. Les mauvais Peintres dont on s'est servi de tout temps pour ces sortes d'ouvrages, ont employé de si mauvaises couleurs, & formé des traits si durs, qu'il seroit difficile d'y trouver quelque ombre de beauté ; on a de même dépeint la Religion sous un aspect si sauvage & si révoltant, qu'au lieu de nous y faire trouver des attraits, il ne sert qu'à nous en éloigner. On nous la fait envisager comme une ennemie irréconciliable de la nature, tandis que non-seulement elle lui est unie de la maniere la plus étroite, mais qu'elle a été produite dans le même

instant qu'elle, pour être sa compagne & lui servir de flambeau : on ne peut les séparer sans leur faire violence à toutes deux. Rien n'est si doux ni si propre à nous captiver que la vraie Religion dans toute sa pureté. Loin de nous charger d'un fardeau inutile & insuportable, elle nous soustrait à l'empire de nos erreurs & de nos passions : au lieu de nous subjuguer avec rigueur, elle nous délivre de l'esclavage de nous-mêmes. Ne sommes-nous pas en effet des maîtres mille fois plus durs qu'elle, tant que nous vivons sans frein sous la tyrannie de nos desirs ?

La Religion est gaie & riante ; au lieu de contraindre l'enjouement, elle en est inséparable. Rien de tout ce qui la compose n'est rebutant ni désagréable, quoi qu'en puissent dire les Bigots ignorants qui font tout leur possible pour nous la rendre odieuse. Un sage Epicurien souhaiteroit d'être véritablement dévot par le seul desir d'être heureux.

La raiſon eſt le fondement de la piété & du bonheur ; celui qui viſe au vrai plaiſir, n'en a point d'idée ou l'a très-fauſſe, s'il eſpere le trouver ſéparé de la paix d'une bonne conſcience.

La Religion n'eſt autre choſe que la ſublime raiſon ; elle regne dans la région ſupérieure de l'ame où il ſe trouve moins de nuages ou de brouillards pour l'obſcurcir ou l'éclipſer. Elle eſt le fondement de toutes les vertus en même-temps qu'elle les couronne : c'eſt la Morale épurée & élevée au plus haut degré pour s'approcher du Ciel, ſeul ſéjour où la perfection réſide ſans mélange. Elle purifie notre eſprit, & le dégage des ſoins terreſtres qui nous environnent. Elle n'a beſoin ni des eſpérances ni des terreurs qu'on met en uſage pour nous exciter à la pratiquer. Elle n'oblige point à s'abaiſſer juſqu'à emprunter des arguments pour nous la prouver, qui lui ſoient étrangers, puiſque nous trouvons en elle-même tout ce que nous

pouvons desirer pour lui être fideles : si nous sommes assez heureux pour nous y attacher par des liens solides, elle nous procurera des plaisirs plus réels que l'univers corrompu ne peut nous en offrir. Dans toutes les choses où la raison doit être admise pour juger de leur valeur, la Religion aura l'avantage comme étant la plus belle de toutes, & la seule capable de combler nos desirs.

Ces principes une fois établis, la Religion est digne que vous l'embrassiez de bonne heure, & que vous ne la considériez pas seulement comme une ressource. La plupart des femmes, lorsque l'âge a flétri leurs appas, & qu'elles s'apperçoivent que la perte de leurs agréments les fait oublier du genre-humain, se parent d'une dévotion affectée pour jouer encore un rôle dans le monde. Nos Temples leur servent d'asyle, lorsqu'elles se voient accablées d'un dédain & d'un mépris qui s'accroissent à chaque instant, & qui loin de s'arrêter, les suivent jus-

qu'aux pieds des Autels. Une pénitence ainsi tardive n'est pour l'ordinaire qu'un masque qui sert à cacher le tourment affreux qu'elles ressentent de n'être plus belles. Cette réflexion les désespere, & leur arrache des soupirs & des larmes qui paroissent aux yeux du Public être versées pour une meilleure fin.

D'autres ont une dévotion qui ressemble fort à la fievre par ses accès & ses interruptions: tantôt vous les voyez dans la tiédeur & le relâchement, & d'autres fois ravies en extase & transportées de l'amour de Dieu. Il n'y a rien que vous ne deviez mettre en usage pour éviter ces inégalités: votre regle doit être de mener toujours une vie égale, constamment affermie dans le bien: que semblable à une source d'eau vive, vous puissiez fournir à l'exercice continuel de la vertu. Que votre dévotion soit ardente, sincere & dégagée de toute contrainte. Ainsi que vos autres obligations, elle doit faire votre bonheur: autrement elle

vous ſera inutile. Voici donc ce qui vous ſervira de regle pour juger de votre propre cœur.

Tant que vous accomplirez vos devoirs avec joie, c'eſt une preuve évidente qu'ils ſont gravés dans votre ame, & que par conſéquent l'obſervation vous en eſt facile. Mais s'ils ſont une gêne pour vous, & que vous ne vous y prétiez qu'avec peine, c'eſt une marque que votre cœur y réſiſte; & tant que cette réſiſtance durera, vous ne pouvez jamais être entiérement ſûre de vous.

S'il vous arrive ſouvent d'être inquiete & agitée; ſi les accidents & les malheurs inévitables de la vie vous touchent trop ſenſiblement, vous devez en conclure, que votre dévotion eſt chancelante & mal affermie, puiſqu'il s'y trouve encore tant d'alliage : celle qui eſt ſincere & ſans mélange, ne permet pas qu'aucun revers puiſſe nous troubler. Semblable à un baume ſalutaire, elle adoucit l'aigreur du ſang, elle calme & diſſipe

les afflictions de l'esprit. Une ame vouée toute entiere à la piété, a le privilege d'être délivrée des passions, comme quelques climats heureux sont exempts de bêtes venimeuses. Si vous avez le bonheur de posséder une dévotion si pure, elle vous élevera au-dessus de tous les chagrins auxquels le commun des hommes succombe, faute d'un tel secours. Elle vous accoutumera par degrés, non pas à une stupide indifférence, mais à une résignation si sage & si soumise, que vous pourrez vivre au milieu de l'univers comme s'il ne faisoit que vous environner, sans que les événements qui y arrivent aient le pouvoir de vous troubler; semblable à vos vêtements qui touchent votre corps sans affecter votre ame, parce que votre cœur n'y est point attaché.

Prenez garde sur-tout à ne pas tomber dans l'erreur commune, en décidant des jugements que Dieu doit porter sur les différentes actions des hom-

mes. Nos vues ſont trop courtes & notre eſprit trop limité, pour que nous puiſſions faire avec équité, le partage & la diſtribution de ſa miſéricorde & de ſa juſtice : il a jetté ſur tous ſes deſſeins un voile épais, qui ne nous permet pas de prononcer, ſans ſon ordre exprès, la ſentence du genre humain ; nous en arroger le droit, ce ne ſeroit pas ſeulement une imprudence, ce ſeroit une eſpece de ſacrilege. Pour ce qui eſt des points fondamentaux de la foi, ne vous écartez jamais de ceux de la Religion dans laquelle vous êtes née ; (1) non-ſeulement à cauſe qu'elle eſt la meilleure en elle-même, mais parce que la raiſon de s'y arrêter ſur ce fondement eſt encore plus forte pour votre ſexe que pour le nôtre. En effet, les recherches que l'on

(1) On s'apperçoit aiſément que c'eſt un Proteſtant qui parle. Un Catholique ne s'exprimeroit pas ainſi. Le caractere de la vraie Religion eſt d'être une & ſans partage : il n'appartient qu'aux Sectes de ſoutenir le ſyſtême de la tolérance.

a faites sur la vérité sont si immenses ; que nous ne pouvons en être instruits que par des lectures qu'on n'exige pas de vous. L'Ecriture-Sainte vous instruira assez pour vous affermir dans votre croyance ; & lorsque votre esprit sera suffisamment éclairé pour vous convaincre de la certitude de votre Religion, ce que vous pourrez faire de mieux, sera d'écarter avec tant de soin tous les doutes & les vains scrupules, qu'ils ne puissent jamais venir troubler le repos de votre ame.

Souffrez qu'en finissant, je vous donne encore un précepte pour apprendre parfaitement à connoître tous vos devoirs, (ce qui ne vous manquera jamais si vous le desirez de bonne foi) ; le voici en peu de mots : Perfectionnez votre jugement, & pratiquez la vertu. Si vous êtes assez heureuse pour acquérir ces deux avantages, il n'est pas plus sûr qu'il y a un Dieu, qu'il est certain que par lui toutes les vérités nécessaires à votre salut vous seront révélées.

SUR LE MARIAGE.

APRÈS la Religion, l'objet le plus important pour vous, ma chere fille, eſt la maniere dont vous devez vous comporter avec un mari. Le ſujet eſt ſi vaſte, qu'on ne peut fixer à cet égard qu'un très-petit nombre de regles invariables. Les principes de conduite ſont auſſi différents les uns des autres, que les caracteres des hommes auxquels les femmes peuvent ſe trouver unies. Cependant je ne puis m'empêcher de vous faire quelques obſervations générales, leſquelles, ſecondées des vôtres, pourront ſervir à vous guider dans la partie de vos devoirs qui intéreſſe le plus votre bonheur.

Un des plus grands malheurs attachés à votre ſexe, eſt qu'on permet rarement aux jeunes perſonnes de choiſir elles-mêmes leurs époux. On croit que l'ex-

périence & les ſoins de leurs parents ſont plus propres à les diriger dans une affaire d'une telle importance, que leur goût particulier. La timidité & la modeſtie les empêchent ordinairement de refuſer ceux que leur famille leur propoſe, quoique leur conſentement intérieur ne puiſſe pas s'accorder entiérement avec leur obéiſſance : dans ce cas, il ne leur reſte rien à faire que de tâcher d'adoucir, par un effort de raiſon, un joug qui leur déplaît. Il faut que des réflexions ſages ſur tout ce qui pourroit les éloigner de leurs maris, les ramenent par degrés à rendre au moins ſupportable un ſentiment, qui, négligé, ſe tourneroit en averſion.

Vous devez d'abord poſer pour fondement général, qu'il y a une inégalité certaine entre les deux ſexes ; & que pour la meilleure économie de l'univers, les hommes que Dieu a établis pour en être les légiſlateurs, ont eu en partage

plus de raiſon que les femmes. En conſéquence on a aſſigné la complaiſance à votre ſexe, comme étant néceſſaire pour mieux remplir les devoirs qui lui étoient impoſés. Ce rôle paroît humiliant au premier coup d'œil; mais en l'examinant, vous trouverez que la Nature, loin d'être injuſte à votre égard, vous a beaucoup mieux traitées que nous. Elle vous a récompenſées, par tant d'autres avantages, de cette premiere diſtribution qui ne ſembloit pas équitable, que le droit de ſe plaindre ne doit plus être accordé qu'à nous. Il eſt en votre pouvoir non-ſeulement de vous délivrer de l'eſclavage, mais encore d'aſſujettir vos maîtres, & de faire tomber, ſans violence, à vos pieds leur puiſſance & leur autorité. Nous ſommes formés avec différentes qualités, pour pouvoir compenſer mutuellement nos défauts. Vous avez beſoin de notre raiſon pour vous conduire, & de notre force pour vous protéger; vos graces nous ſont néceſ-

ſaires pour adoucir la dureté de notre caractere, & contribuer à rendre notre vie plus agréable.

Nos premieres années ſont uniquement confiées à vos ſoins; pendant tout le cours de notre enfance vous régnez ſur nous ſans aucune réſiſtance de notre part: par ce moyen vous avez l'avantage de nous donner les premieres impreſſions. Dans un âge plus avancé, votre empire, loin de diminuer, acquiert encore de nouvelles forces, qui bien conduites & bien ménagées, vous aſſurent ſur nous un pouvoir plus abſolu, que tous nos privileges & notre deſpotiſme n'en ont pour vous aſſujettir. Le charme de vos regards eſt ſupérieur à nos droits; & vos larmes, en nous ſubjuguant, anéantiſſent ſans peine une autorité que nous vous cédons ſans regret.

Il eſt vrai que la loi du mariage s'exprime d'une maniere un peu dure pour votre ſexe: elle n'exige de nous que de

l'amour, tandis qu'elle vous condamne à l'obéiſſance. Obéir eſt un mot déſagréable à entendre, & encore plus à exécuter : cette diſtinction ſi humiliante pour les femmes, établie en faveur de leurs maris, eſt encore d'autant plus difficile à ſupporter, qu'elle s'accorde mal avec les ſoins & la ſoumiſſion qui précedent pour l'ordinaire un pareil engagement. D'ailleurs l'univerſalité de la regle ſemble être injuſte; il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'on en exemptât celles qui par l'élevation de leur eſprit & la ſageſſe de leur conduite, ne doivent pas être comptées parmi les autres. Cette exception préviendroit le reproche ſecret qu'on ſe croit en droit de nous faire ſur cette fauſſe meſure de l'égalité générale.

Les défenſeurs de votre cauſe pourroient encore alléguer, qu'attendu qu'on peut appeller de toutes les loix à l'équité, il paroîtroit raiſonnable qu'on créât une Cour ſouveraine, où quelques femmes, favoriſées de la Nature, puſſent

être

être admises à faire valoir leurs justes prétentions. Ce seroit à elles que les autres auroient recours pour obtenir qu'au moins on mitigeât une sentence prononcée généralement & sans restriction contre tout le sexe. Les sujets de séparation sont maintenant si indécents, qu'il y a peu de femmes assez hardies pour acheter leur liberté au prix de leur modestie, toujours exposée dans ces malheureuses circonstances. D'ailleurs les oppositions qui se trouvent dans les caracteres, exigeroient un remède dont les législateurs ne se sont pas assez occupés : ils avoient trop peu de tact pour penser à prévenir de semblables inconvénients. On pourroit encore citer un grand nombre d'autres exemples pour justifier vos plaintes.

Mais pour répondre à ces reproches, peut-être justes en apparence, il suffira de dire que l'institution du mariage est trop sacrée pour permettre d'y rien changer. Ce n'est pas sans fondement qu'on a supposé votre sexe plus foi-

ble que le nôtre ; cette ſuppoſition rend donc légitime & raiſonnable votre aſſujétiſſement à notre domination. Nulle regle ne peut être ſi parfaite, qu'elle n'admette quelques exceptions ; mais la Loi a préſumé qu'elles ſeroient très-rares, & qu'il valoit mieux tolérer quelques abus dans un très-petit nombre de cas, que de rompre un établiſſement d'où dépend tout l'ordre de la ſociété.

Vous devez par conſéquent chercher à faire votre bonheur de ce qui eſt établi par l'uſage & la Coutume, & ne pas vous imaginer vainement qu'on les changera en votre faveur. Mais afin que vous ne vous découragiez pas, comme ſi ce mal étoit ſans remede, ſachez que par une conduite adroite & prudente il ſera en votre pouvoir de vous épargner pluſieurs déſagréments inſéparables de votre état. Pour votre inſtruction, je vais vous donner une idée des cauſes les plus ordinaires de la méſintelligence

qui regne fouvent dans les ménages, afin que vous puiffiez veiller continuellement fur vous-même, & que vous fachiez la maniere dont il faut vous y prendre pour corriger vos défauts & fupporter ceux de votre mari.

Vous devez confidérer d'abord que vous vivez dans un fiecle dont la perverfité a rendu certaines foibleffes fi communes, que les hommes femblent avoir acquis le droit d'exiger qu'on les leur pardonne. Sur cet objet, la balance n'eft pas égale entre eux & les femmes: les premiers y jouent le rôle de tyrans par une partialité injufte, en faifant un crime impardonnable aux femmes de ce qui, chez eux, ne paffe que pour une galanterie qui ne mérite au plus qu'une légere cenfure. Le fondement & l'excufe de cette injuftice eft qu'on veut préferver les familles d'un mélange qui les aviliroit & les troubleroit. Il eft donc inévitable à votre fexe de ne pas porter la plus grande partie de la punition,

tant que l'honneur des hommes, ſur cet article, dépendra des femmes. Mais ſi dans ce partage il ſe trouve quelque déſavantage de votre côté, n'en êtes-vous pas plus que récompenſées, puiſque vous avez ſous votre garde la légitimité des enfants ? La conſidération qu'une ſi grande confiance doit vous donner, compenſe la rigueur apparente dont vous vous plaignez ; & ce pouvoir que l'univers vous a accordé, ne peut guere manquer de mettre un frein à la dureté d'un mauvais mari, & d'augmenter l'eſtime & la tendreſſe d'un bon. Ce principe une fois poſé, reſſouvenez-vous qu'après le danger de commettre des fautes contre votre devoir, le plus grand eſt celui de voir celles de votre mari. Vous ne devez pas paroître examiner ſa conduite. Si c'eſt un homme qui ait du ſens, il condamnera lui-même ſa folie, & c'eſt aſſez pour l'en guérir : s'il n'en a point, vos plaintes l'aigriront, & ne le réformeront pas. Les reproches, dans de pareilles circonſ-

tances, reſſemblent à une déclaration de guerre où l'on ſe prépare aux repréſailles, & ce ſeroit pour un homme qui penſe, une réflexion fort à craindre. D'ailleurs une femme ne peut montrer alors beaucoup de chaleur & d'emportement, ſans s'expoſer à des interprétations très-indécentes. La modeſtie autant que la prudence doivent donc la retenir; car ſes murmures la rendroient beaucoup plus ridicule que l'injure qui les a excités. Mais ce ſeroit encore entendre plus mal vos intérêts que de publier des torts de cette eſpece à tout l'univers, dans l'eſpérance que le Public prendra les armes & ſe liguera en votre faveur : vous trouverez contre votre attente que vos clameurs n'auront d'autre effet que de vous rendre la fable de tous les cercles ; vous ſerez un objet de raillerie pour ceux qui vous connoîtront, & même pour ceux qui ne vous connoîtront pas, juſqu'à ce qu'un nouveau travers vienne occuper le Théâtre à ſon

tour. La sottise d'une telle conduite est trop évidente pour mériter la peine d'être approfondie. Soyez donc assurée que dans ce cas votre discrétion & votre silence seront les reproches les plus puissants de tous. Une ignorance affectée (qui rarement est une vertu) en devient une grande dans cette circonstance. Et quand votre mari verra les efforts que vous faites pour dissimuler aux yeux du Public le chagrin que vous devez ressentir, ce sera le plus fort argument pour lui persuader de cesser d'être injuste envers vous. D'ailleurs cette foiblesse le rendra naturellement plus facile & plus complaisant sur d'autres objets, soit pour couvrir, soit pour racheter en quelque façon son offense. Ainsi tant qu'elle durera, vous pourrez en tirer quelques avantages : & tant que vous en jouirez, vous aurez le fondement le plus raisonnable de présumer qu'une si bonne conduite le ramenera enfin entiérement à vous. Il n'est rien de si

glorieux pour une femme que d'avoir remporté une telle victoire. Un homme dont les mœurs ont été reformées par ce moyen, est pour jamais assujetti à la vertu de celle qui lui est unie ; & la patience qu'elle a eue pendant quelque temps, est plus que récompensée par un triomphe qui doit durer aussi long-temps que sa vie.

Un autre défaut que je suppose encore dans votre mari, est un trop grand goût pour le vin : quoique je convienne qu'il est des vices plus odieux que celui-là, j'avouerai cependant qu'il n'y en a point de plus honteux lorsqu'on n'y met point de frein. Mais après tout, si l'on ne sauroit trop déplorer une coutume qui rend ce mal si général, il faut avouer aussi qu'il en est moins difficile à supporter : il ne sera donc point singulier que vous trouviez ce défaut dans celui qui vous sera destiné ; les exemples n'en sont que trop fréquents, sans que les femmes en soient cependant beaucoup plus

malheureuses. Inspirés par l'amour-propre, nous chargeons les expressions de tous les sentiments qui nous affectent; nous appliquons les termes d'infortunes & de disgraces à tout ce que nous n'aimons pas; nous oublions que le partage de l'humanité est un composé de biens & de maux, & que cette vie ne sauroit être tout-à-fait exempte de troubles & d'inquiétudes: nous sommes trop heureux si nous échappons au degré de malheur qui pourroit nous accabler, & si nous jouissons de quelques avantages capables de diminuer l'ennui des choses qui nous déplaisent. Tout a deux faces; & nous devons, pour notre bonheur, diriger nos pensées vers celle qui peut nous être moins désagréable. Si vous n'envisagez que le mauvais côté d'un homme livré au vice que je viens de dépeindre, il vous présentera une idée si rebutante, qu'il ne vous sera pas possible de la soutenir. Voyons donc s'il est quelque point de vue moins défavorable où

nous puissions le considérer.

Je serois tenté d'avancer (si la singularité de cette réflexion peut être justifiée) qu'une femme doit rendre graces au Ciel que son mari ait des défauts. Je ne mets au jour ce paradoxe apparent, ma chere Fille, que pour votre instruction, n'ayant, en écrivant, aucun autre dessein. Un époux exempt d'imperfections, est un dangereux observateur; il a la vue si perçante, & le coup d'œil si juste, qu'on est sans cesse exposé à sa censure. Je ne doute pas que votre vertu ne soit à l'abri des recherches les plus scrupuleuses; cependant peu de femmes pourroient soutenir un examen exact & rigoureux de leurs paroles & de leurs actions. Rien n'adoucit plus la fierté de notre caractere, que l'alliage de nos foiblesses; c'est par elles que nous apprenons à ne pas traiter trop durement les autres, nous qui avons si souvent besoin de leur indulgence: ce sont elles enfin qui mettent un frein à notre

critique, lors même qu'elle est juste. Les égarements des maris, les ramenent ordinairement à leurs femmes, & leur font subir sans contrainte un joug auquel des hommes sans passions ne voudroient pas s'assujettir. Le genre humain est naturellement si orgueilleux, que pour se corriger il a besoin d'être humilié par la vue de ses torts. Notre corruption est telle, que nos imperfections contribuent davantage à nous concilier les uns avec les autres, que tous les préceptes des Philosophes & des Docteurs : les défauts que la nature a donnés en partage à notre sexe, ne contrebalancent que trop les désavantages du vôtre; ainsi vous devez plutôt songer à tâcher d'en tirer parti, qu'à nous en savoir mauvais gré.

Supposons, par conséquent, qu'il vous arrive d'avoir un mari sujet à l'ivrognerie; si vous êtes sage & patiente, ce vice en lui ne servira qu'à jetter un voile sur vos fautes, & à faire paroître plus aimables le qualités qui lui plairont déjà en

vous : d'ailleurs il eſt certain qu'il en ſera moins recherché des autres, & par cette raiſon il vous en aimera peut-être mieux.

Conſidérez encore que lorſqu'un époux par ſes débauches ſe met ſouvent hors d'état de faire uſage de ſa raiſon, ſa femme inſenſiblement acquiert le droit de gouverner dans les intervalles ; ſon crédit & ſon pouvoir augmentent dès-lors dans ſa famille ; avec un mari plus ſobre & plus tempérant, qui jamais ne ſe mettroit dans l'incapacité de conduire ſes affaires lui-même, elle ne fût peut-être jamais parvenue au même degré d'autorité. Si ces obſervations ne ſont pas capables de conſoler entiérement, au moins ſont-elles une eſpece de reſſource ; elles ne peuvent pas faire une vertu de l'ivrognerie, ni une félicité d'avoir à vivre avec un homme enclin à ce vice ; mais vous travaillerez pour vous-même en tâchant par ce moyen de rendre vos jours les moins malheureux qu'il

sera possible : si c'est votre destinée, il faut, par de sages réflexions, alléger au moins un fardeau qui sans elles vous accableroit.

Ce que vous pouvez craindre encore, & que je veux mettre sous vos yeux, c'est d'avoir un époux emporté ou sujet à l'humeur; mais songez qu'en général tous les hommes violents rachetent ce défaut dans d'autres occasions par une complaisance excessive. Tel qui sans raison se met en colere aujourd'hui, sera demain doux & facile sans en avoir plus de motifs; de maniere qu'en examinant avec soin comment les différents ressorts de sa tête ont coutume de se mouvoir, vous pourrez aisément parvenir à les faire agir à votre gré. Au lieu d'être effrayée de ses mouvements impétueux, vous les dirigerez & en ferez retomber l'effet où vous voudrez : c'est ainsi que les poisons les plus dangereux deviennent les remedes les plus efficaces, lorsqu'une main habile sait les préparer avec art; autrement la

moindre méprise les rend mortels. Il faut un soin des plus attentifs & des plus suivis pour vivre en paix avec un mari de ce caractere. La colere naît de l'orgueil, qui prévient tellement un homme en sa faveur, qu'il se roidit contre la contradiction, s'imaginant qu'on l'humilie toutes les fois qu'on ose être d'un avis contraire au sien. Vous devez prendre garde dans ce cas d'augmenter l'orage par un mot inconsidéré, ou d'allumer le feu, tandis que le moindre petit vent peut en diriger la flamme contre vous. Il faut donc habilement céder jusqu'à ce que cet esprit irrité soit calmé; & pour lors, par des degrés presque insensibles, vous pourrez le ramener & remporter encore la victoire. La modération appliquée à propos est une espece de charme qui appaise la fureur : un doux sourire désarmera votre mari, tandis qu'une réponse dure & piquante n'auroit servi qu'à l'aigrir davantage. Plutôt que de n'en pas faire assez dans ces occasions, si

les autres remedes ſont trop foibles, on peut employer un peu de flatterie ; dès qu'elle eſt néceſſaire, elle ceſſe d'être criminelle. Si votre époux eſt d'un caractere ſombre & bourru, on peut encore trouver des reſſources pour ſupporter ce défaut. Pour cet effet, il faut d'abord que vous ſachiez que ceux qui ont plus de bon ſens & de jugement que les autres, ont naturellement un peu de miſanthropie, & que toutes les folies du genre-humain, dont la plupart ont preſque acquis le droit d'être reſpectées, peuvent exciter fréquemment de l'aigreur dans l'eſprit des hommes qui penſent. Ainſi ce qui généralement peut être appellé mauvaiſe humeur, n'eſt pas toujours répréhenſible : elle ne l'eſt que lorſqu'on l'applique mal, ou qu'elle dure trop long-temps pour des ſujets qui n'en valent pas la peine. Vous ne devez donc pas vous hâter de donner une mauvaiſe interprétation à des plaintes que vous croyez n'avoir pas méritées ; & quand

il feroit vrai que votre mari reffentiroit trop vivement les ridicules dont il feroit choqué ; il pourroit fort bien arriver que votre erreur fût plus digne de blâme que fa caufticité. Si un époux fe conduit quelquefois avec tant d'indifférence pour fa femme, qu'elle s'en trouve offenfée, elle eft injufte de lui fuppofer une intention qui la bleffe, fi elle peut lui en prêter une bonne.

Quelques femmes croient que leurs maris font bourrus & inconftants lorfqu'ils en agiffent avec elle autrement qu'ils ne faifoient quand ils étoient leurs amants. D'autres ne permettent pas d'intervalles ou de diminution dans les expreffions de tendreffe dont ils fe fervent envers elles, & ne veulent point admettre de différence dans les temps ; elles paroiffent oublier qu'il eft impoffible à aucun homme de refter toute fa vie dans cet état d'effervefcence que la paffion fait naître. Un époux peut être quelquefois moins empreffé dans fes careffes fans au-

cun refroidissement qui soit désobligeant; comme une femme aussi peut être moins attentive dans des occasions peu importantes, sans qu'on en puisse conclure qu'elle en est moins tendre. Si votre mari étoit réellement d'un caractere intraitable, & que ses accès de misanthropie fussent si fréquents, qu'ils ne pussent avoir d'excuse, il seroit de votre devoir d'observer attentivement les premieres apparences de nuages, & de veiller pour saisir le moment où ils seront dissipés : ils dureront peu, si on ne leur donne point d'aliment; mais quand on a l'esprit chagrin, les plus légeres contradictions fâchent; & il est nécessaire de laisser à l'humeur noire le temps de se consumer elle-même, avant que d'oser entreprendre de la calmer.

Le mariage est une loterie où les bons lots sont en petit nombre. S'il vous arrive d'avoir en partage un époux avare, j'avoue que vous aurez sujet de vous plaindre : cependant ce mal peut encore être

ſupporté, quoiqu'il y ait peu de paſſions plus intolérables que l'avarice. Vous devez d'abord examiner avec ſoin ſi vous ne vous trompez pas dans la définition que vous faites de ce vice; enſuite réflechir ſur l'état de la fortune de votre mari, & peſer les raiſons de chaque dépenſe que vous exigez de lui, avant que d'avoir droit de le taxer d'être trop économe. Les plaintes des femmes ſur cet article ſont maintenant ſi générales, qu'on doit les croire ſouvent mal fondées: il eſt impoſſible que tous les hommes méritent ce reproche, & par conſéquent il eſt certain qu'il eſt quelquefois mal appliqué. Celui qui épargne ſur tout, & celui qui n'épargne ſur rien, ſont également inexcuſables. Le juſte milieu eſt d'économiſer dans ce qui eſt le moins néceſſaire, & de dépenſer plus libéralement dans les différentes circonſtances où notre ſituation peut l'exiger. Mais cette regle, toute ſage qu'elle eſt, ne ſatisfait pas toujours. Il y a des femmes qui ne ſe plient à aucun retranchement,

& qui sont portées à révoquer en doute la tendresse de leurs époux, si on met à leurs profusions d'autres bornes que leurs fantaisies. Evitez donc cette partialité; c'est un des défauts les plus dangereux, toujours offensants pour un homme qui pense. Il trouvera fort mauvais que sa femme veuille effacer par son luxe les personnes de son état & de sa famille. Admettez même, si voulez, le comble du malheur: c'est que votre mari porte l'avarice au point de vous refuser jusqu'aux choses les plus nécessaires; vous devez encore dans cette circonstance, comme dans les autres, tâcher de diminuer, autant qu'il vous sera possible, ce que vous y trouverez d'affligeant pour vous. Pour cet effet, il faut observer les moments les plus favorables pour lui parler. Lorsque vous aurez quelque demande à lui faire qui ne s'accorde pas avec son gout pour l'épargne, employez un ami sage, même un étranger; il obtiendra souvent plus qu'on

ne vous accorderoit. Quelquefois vous pourrez avec adresse paroître penser comme lui sur les dépenses qui coûtent le plus à son avarice ; par ce moyen vous le persuaderez plus aisément sur celles qui le révolteront moins. Nos passions ne marchent jamais d'un pas égal, & sont sujettes à s'enflammer ou à se rallentir selon les différents objets qui nous occupent. C'est en vain qu'on voudroit les contredire ou les restraindre sur les points qui nous affectent le plus. Sur les autres elles sont plus traitables, & laissent quelquefois assez de raison pour écouter tranquillement, & pour permettre même qu'on les contrarie. Il y a plus ; c'est que peu d'hommes sont assez avares pour ne pas oublier dans de certaines occasions leur penchant naturel pour tomber dans l'extrémité opposée ; de maniere que celui qui se reproche le nécessaire, deviendra prodigue pour quelques instants, si l'orgueil s'empare de lui : dans d'autres circonstances sa colere aura les mêmes ef-

fets. Quelquefois un accès de vanité, d'ambition, même de tendresse, pourra étendre la sphere de ses idées; une légere pointe de vin agira sur cette humeur intraitable; & la suspendra pour un temps. Votre soin doit être dans ce cas de saisir ces heureux caprices, & de n'en laisser échapper aucun sans en tirer quelque avantage: on peut dire même, avec fondement, qu'une femme manque d'adresse, si elle n'est pas capable de profiter de ces occasions favorables. Les inconvénients que l'avarice de son mari peuvent lui faire craindre, seront sans effet, du moins en grande partie, si elle sait prendre dans ces moments les mesures nécessaires pour s'en garantir. Soyez donc sûre, ma chere Fille, qu'avec de la patience & de la douceur vous parviendrez à pallier les mauvaises qualités de votre époux, si ce n'est même à les corriger; à moins que ce ne soit un monstre contre qui toutes les ressources de l'art & la prudence devien-

droient inutiles; mais j'espere que vous ne serez pas assez malheureuse pour être unie à un homme de cette espece La derniere supposition qu'on peut faire, est que votre mari ait l'esprit foible, & soit incapable par conséquent de gouverner ses affaires par lui-même. Je conviens que ce cas entraîne après lui des inconvénients sans nombre; mais la Providence envoie rarement des maux sans remede, ou elle les mitige de maniere que l'infortune en est moins pesante. Vous devez d'abord observer qu'une femme joue très-souvent un plus beau rôle dans le monde, lorsque son époux n'en joue pas un grand; & le même motif qui la détermine à choisir de préférence une femme de chambre laide, doit la faire vivre sans répugnance, si ce n'est pas avec plaisir, avec un mari qui manque d'esprit: l'une & l'autre comparaison lui devient également avantageuse. Si vous rougissez quelquefois d'avoir un tel époux, vous serez aussi moins esclave que vous ne

le ſeriez peut-être s'il étoit moins borné: ſon peu d'aptitude aux affaires vous affligera dans pluſieurs circonſtances ; mais ſongez que vous acquérerez par ce moyen le droit de gouverner, ſi vous en faites un bon uſage ; car votre état ſera preſque celui d'une veuve, & c'eſt à vous qu'appartiendra l'adminiſtration de la fortune & le gouvernement de la maiſon. Soyez donc certaine que ſi vous avez un imbécille pour mari vous ſeule profiterez de ſon ineptie, ſi vous voulez vous en donner la peine. Mais comme un ſot eſt toujours dangereux lorſqu'on le laiſſe conduire par d'autres, vous devez employer toute votre adreſſe à le ſubjuguer. Pour en venir à bout ; il faut mettre en uſage toute l'habileté & la fineſſe poſſible ; & ſur toutes choſes prendre garde de laiſſer appercevoir au Public ſon incapacité. Le peu de cas que vous en ferez intérieurement ne doit pas empêcher que vous n'ayez pour lui à l'extérieur toute la conſidération que vous lui devez

comme ſa femme: le mépris que vous témoigneriez pour lui dans le monde, donneroit à des ſpectateurs judicieux des motifs pour en faire la premiere application ſur vous-même; & d'ailleurs c'eſt une voie ſi indécente, qu'elle peut à la fois irriter la patience d'un ſot, & lui faire rompre ſes fers, pour reprendre un empire qu'il vous avoit cédé ſans regret, dans l'eſpérance de vivre plus tranquillement. En un mot, la méthode la plus ſûre & la plus approuvée eſt de ſe conduire comme un Miniſtre prudent envers un Monarque imbécille, en lui donnant en particulier les ordres que vous devez recevoir de lui publiquement.

Malgré tous ces avantages; ce que vous devez le plus deſirer c'eſt un époux qui connoiſſe l'étendue de ſa puiſſance, & ſache en uſer avec ſageſſe; dont l'empire ſoit ſi fort adouci par ſa tendreſſe, que vous vous apperceviez à peine de votre ſubordination; qui vous rende tant d'attachement & de confiance pour la

juste estime qu'il vous inspirera, que vous ne manquiez jamais d'autorité, quoique vous en fassiez rarement usage. Un tel mari est autant au-dessus des autres que la soumission raisonnable pour un Prince, grand par lui-même, est préférable à une indépendance sans bornes, toujours accompagnée de trouble & de confusion.

Avant que de quitter ce sujet, il est à propos de vous instruire sur la conduiduite que vous devez tenir avec les parents & les amis de votre époux. Ce point exige de vous beaucoup d'attention; étudiez la maniere dont vous devez vivre avec eux, plus soigneusement encore, que les autres devoirs de la société: cet objet est d'autant plus important pour vous, que les fautes que vous feriez dans ce genre pourroient être irréparables. La famille où vous entrerez aura lieu de vous regarder comme une étrangere qui sort de son pays pour passer dans un autre. Vous devez vous conformer à ses usages, & ne

pas

pas vouloir lui donner des loix ; car les amis, dans ce cas, s'éleveroient peut-être contre vous, & regarderoient votre projet comme une usurpation illégitime & comme un attentat contre le bon ordre. Vous ne sauriez donc prendre trop de précaution pour éviter les moindres apparences d'aucun dessein de cette espece. Pour pouvoir même agir selon vos principes avec moins de difficulté, commencez par adopter ceux des amis de votre mari. Gagnez de bonne heure leur affection en vous attachant à eux : cette préférence les séduira ; & comme rien n'est si reconnoissant que l'orgueil, dès qu'on le flatte, ils chercheront à l'envi à vous donner des louanges ; & lorsqu'ils vous auront aidée à graver profondément dans le cœur de votre époux, la bonne opinion qu'il aura déjà conçue de vous, vous dépendrez beaucoup moins d'eux, quoique vous ne deviez rien négliger pour vous les conserver. Considérez d'ailleurs qu'un homme gouverné par ses

amis, eſt très-aiſément irrité par eux; & que celui même qui n'a pas cette foibleſ-ſe exige cependant par amour-propre que ſa femme ait des égards pour eux, & paroiſſe du moins en faire cas. Il peut être encore bleſſé par le point d'honneur, lorſqu'il voit qu'on mépriſe ſes parents. Rien n'eſt plus dangereux que de combattre un ſentiment fondé ſur la vanité; c'eſt la paſſion la plus obſtinée & la plus durable de toutes; auſſi eſt-il bien difficile d'établir une paix certaine où doit toujours habiter cette premiere cauſe de diſſention. Votre attention ſur cet article eſt par conſéquent de la plus grande importance

Pour mieux réuſſir, il ne faut paſſer aucune impertinence à vos Domeſtiques, prendre garde que leur fantaiſie ne vous communique aucune impreſſion, & ne pas ſouffrir qu'ils s'arrogent le droit de décider, même dans les affaires de la plus petite conſéquence; il en peut réſulter de fâcheux effets pour vous. Afin

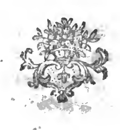
de vous en convaincre, ressouvenez-vous que lorqu'une Princesse arrive dans un pays pour en épouser le Souverain, tous ceux qu'elle amene avec elle, sont si fort soupçonnés d'y apporter des intérêts étrangers, que dans la plupart des Cours on les réduit insensiblement à un très-petit nombre; on a même pour eux si peu de considération, qu'ils ne donnent de jaloûsie à personne. Une jeune femme nouvellement mariée peut se considérer de même, proportion gardée, & par conséquent il sera plus sage de gagner l'affection des Domestiques que vous trouverez dans la maison de votre époux, que de vous attacher trop fortement à ceux que vous y amenerez.

Vous regarderez peut-être avec mépris ces réflexions comme trop basses & trop peu importantes pour mériter votre attention; mais sachez, que semblables aux courants les plus rapides qui ne sont formés que de quelques filets d'eau de différentes sources, les plus grands événe-

ments de votre vie seront presque tous déterminés par des objets que vous regardez comme des bagatelles; mais l'avantage qu'ils auront eu d'etre le principe de vos premieres actions, en rendra les effets plus intéressants qu'on ne pourroit le croire, à n'en considérer que la valeur.

Je finirai cet article, ma chere Fille en vous conjurant de tâcher d'oublier, autant que la tendresse & la reconnoissance pourront vous le permettre, l'indulgence que vous aurez trouvée en moi. Après une éducation aussi douce que celle que vous recevez, les moindres contrariétés vous chagrineront, & les plus légeres réprimandes vous paroîtront trop dures. Mais l'affection que j'ai pour vous, ma chere Enfant, est d'une autre nature; elle est particuliere aux bons peres, & différera toujours de celle que vous pourrez rencontrer ailleurs, dans quelque maison que vous soyez transplantée. Cependant on vous aimera peut-être dans cet-

te famille étrangere, & on ne vous y donnera aucun ſujet de plainte. Il ne faut pas vous effrayer non plus au premier coup d'œil d'une ſcene toute différente de celle que vous aurez vue juſqu'à ce moment ; car lorſque vous y ſerez accoutumée, vous vous plairez peut-être plus dans la maiſon où vous ſerez entrée que dans celle que vous aurez quittée. La tendreſſe de votre mari aura tant d'avantage ſur la mienne, que j'abandonnerai avec plaiſir toute concurrence ; & comme je vous aime pour vous, je me trouverai encore trop heureux de vous céder à un tel rival.



SUR LA CONDUITE DANS SON DOMESTIQUE, AVEC SA FAMILLE ET SES ENFANTS.

Vous avez une obſervation à faire, ma chere Fille, ſur laquelle vous devez réfléchir ſouvent; c'eſt qu'il eſt des degrés d'attentions & de ſoins qui vous rendront plus ou moins eſtimable aux yeux du monde, dans les différentes circonſtances de votre vie. On peut, ſans crainte d'aucun reproche, omettre pluſieurs choſes, qui contribueroient à nous faire aimer & reſpecter; mais il n'en eſt pas de même de celles où votre devoir eſt indiſpenſablement attaché. La négligence en pareil cas eſt un tort que l'on ne pardonne point, & qui vous expoſeroit immanquablement à une critique beaucoup plus ſenſible & plus difficile à ſupporter que la légere contrainte que vous voudriez éviter. De cette eſpece eſt le gou-

vernement de votre maiſon, de votre famille & de vos enfants. Comme il eſt le partage de votre ſexe, on a lieu d'attendre que vous vous y appliquerez avec autant de zele que d'exactitude; mais ſi votre pareſſe s'y refuſe, ou ſi vous vous en acquittez mal, faute d'expérience ou de capacité, loin d'être un ſecours, vous ne ſerez qu'un ſurcroît d'embarras pour la famille où la Providence vous aura placée.

Je dois d'abord vous avertir que l'eſtime & le reſpect qu'on nous témoigne, ne ſont pas durables, s'ils ne prennent leur ſource dans l'utilité dont nous pouvons être à ceux qui dépendent de nous. Les hommages & la vénération ſuivent l'intérêt qui les détermine: on s'empreſſe autour de ceux dont on attend quelque récompenſe en échange de ſes aſſiduités. Sur ce principe, la ſoumiſſion, même de la part des enfants & des domeſtiques s'anéantira par dégrés envers celle qui ne daignera pas leur donnner ſes ſoins. Une

ancienne Gouvernante aura plus de pouvoir dans la maison que la Maîtresse elle-même avec tout son vain appareil de grandeur, si elle abandonne par choix le droit & l'avantage de gouverner. Prenez donc garde de devenir inutile, ou par un excès de bonté naturelle, ou par une sotte vanité. Quelques femmes croient qu'il est du bon air de ne pas s'abaisser jusqu'à se mêler du détail de leur maison & de leur famille; d'autres n'osent s'y appliquer dans la crainte que ce travail ne flêtrisse leurs appas. L'orgueil & l'amour-propre mal entendu leur font penser qu'elles s'aviliroient en s'occupant de devoirs qui ne leur paroissent pas assez élevés pour des personnes de qualité; elles oublient que les plus grands Princes ont beaucoup de peine à se conserver le respect de leurs sujets, lorsqu'ils négligent l'administration de leurs Etats. Jamais on n'éleva d'autels à des Dieux inutiles: ils avoient tous quelques qualités prétendues qui leur attiroient

l'hommage du genre humain. Il n'eſt donc rien de plus inſenſé à une femme que d'attendre de l'eſtime & de la conſidération, tandis qu'elle eſt fermement réſolue de ne mériter ni l'une ni l'autre. La beauté ſeule ne ſuffit pas: elle ne dure pas aſſez long-temps pour pouvoir donner droit de compter ſur elle; & quand par haſard elle ne s'envole pas auſſi promptement qu'elle à coutume de faire, ce ne ſeroit pas encore un ſûr garant. Car lorſque le temps a épuiſé la violence des premiers tranſports, & que la fraîcheur de la jeuneſſe eſt paſſée, quoiqu'il puiſſe encore reſter quelques attraits, les hommes recouvrent leur vue que la paſſion avoit éblouie, & l'objet de leur admiration devient celui de leur cenſure. L'humeur d'un mari n'eſt-elle pas excuſable, quand ſa femme d'un air oiſif & ennuïé monte & deſcend ſans ſujet dans ſa maiſon, paſſe ſans aucun motif d'un appartement dans un autre, & ne ſe conſidere chez elle que comme y faiſant une

visite ? Enfin après que sa légéreté s'est occupée sérieusement d'un nombre infini de minuties, l'heure du dîner arrive, elle se met à table, où toute son application est d'étourdir la compagnie par des propos précieux & étudiés. Le diné fini, elle sort aussi tôt pour aller encore fatiguer les personnes de sa connoissance qui ne sont déjà que trop excédées d'elle. Sa conversation du jour est arrangée dès le matin, & elle commence à déployer sa prétendue éloquence dès la porte de l'antichambre; elle est partie de chez elle l'esprit rempli de bagatelles, & n'y rapporte que les frivolités dont on l'a entretenue: à son retour elle fait à sa fidelle confidente le détail des conquêtes qu'elle ne doit qu'à ses ridicules. Alors enivrée de flatterie & dans le négligé le plus galant, elle va se coucher si contente d'elle-même, que son imagination remplie de sa félicité lui procure les rêves les plus agréables. Une telle femme n'est jamais affectée sérieusement, que du

ſoin de ſa parure. Sa famille & ſes enfants pourront par haſard occuper quelqu'une de ſes penſées; mais ſur cette matiere même elle s'arrêtera toujours de préférence aux objets les plus frivoles. On a donc raiſon de plaindre un mari que ſes affaires obligent d'être ſouvent hors de chez lui, & pour qui la conduite de la maiſon ſeroit même en quelque façon indécente, lorſqu'il ne trouve dans ſa famille ni ordre ni tranquillité, & qu'il n'entend que des plaintes de toute eſpece, qui proviennent toutes cependant de la même cauſe. Les femmes aſſurément ſe trompent fort ſi elles croient compenſer tous leurs défauts par des ornements ſuperflus. Mais on les convainc enfin de leurs erreurs, & il ne leur reſte que le chagrin de ſentir le peu de cas qu'on fait d'elles. N'eſt-il pas juſte en effet que celles qui ont réſolu de paſſer leur vie dans une inutilité continuelle, ſubiſſent la peine qui leur eſt due? Lorſqu'elles s'en apperçoivent, cette découverte com-

mence d'abord par les irriter ; ensuite lorſque leur colere eſt paſſée, elles deſireroient peut-être ſe corriger : mais elles ne font pas réflexion que l'amour de l'ordre & de l'occupation, non plus que les attraits ne reviennent pas à nous dès que nous jugeons à propos de les rappeller ; que s'il eſt des temps & des termes fixés pour les graces, il en eſt auſſi au-delà deſquels le goût de l'application de peut plus s'acquérir. Lorſqu'on l'a négligé trop long-temps, notre punition eſt d'en être privés pour jamais : & il ne nous reſte que le regret ſtérile de ne l'avoir pas cultivé de bonne heure. Enviſagez donc, je vous prie, ma chere Fille, pour vous garantir de ces travers, le rôle humiliant qu'une femme joue dans le monde, quand elle s'eſt ainſi avilie par ſa propre faute ; tandis qu'il n'y a rien dans les devoirs qu'on a lieu d'attendre d'elle qui puiſſe la dégrader, à moins qu'une conduite mal entendue ne produiſe cet effet. Vous pouvez aimer vo-

enfants sans passer votre vie avec des gouvernantes, & prendre d'eux un soin prudent & convenable sans qu'il en paroisse rien dans le monde. Vous n'en devez pas moins éviter de faire de ces objets peu intéressants pour les Etrangers, le sujet continuel de vos conversations. Il seroit très-difficile que ceux que vous en entretiendriez fussent d'un caractere assez doux & assez complaisant pour n'en pas paroître excédés. La tendresse d'une mere pour ses enfants est une des vertus qui se manifestent de la maniere la plus évidente, & la moins équivoque. Cependant elle doit être soumise à des regles dont une personne sensée ne s'écarte point. Quoique les femmes de qualité ne doivent pas être moins attachées à leurs enfants que celles du peuple, néanmoins elles peuvent se distinguer d'elles en évitant la conduite ordinaire à des gens de bas étage, Vous devez commencer de bonne heure à vous faire aimer de vos enfants, afin d'en être mieux obéie ;

ce mélange d'amour & de crainte n'est nulle part aussi nécessaire que dans les enfants. Je vous avertis aussi que vous ne devez pas vous attendre à aucun retour de tendresse de leur part, si la vôtre n'est pas jointe à un peu d'indulgence. Ce ne sera même pas en eux une preuve d'ingratitude ; & ce défaut ne proviendra pas tant du vice de leur cœur, que de la foiblesse de leurs idées qui ne s'étendent pas encore assez loin. Leur premiere insuffisance les met dans une dépendance absolue de leur parents pour ce qui regarde le nécessaire ; cette habitude leur fait espérer ensuite que les soins qu'on prend d'eux s'étendront demême sur les objets les plus déraisonnables. En conséquence ils se croient offensés toutes les fois qu'on ne leur cede pas ; & dans un âge où leurs desirs sont très-violents, & leur raison encore très-foible, la colere ne leur permet pas de discerner les motifs des refus qu'on leur fait. En général, c'est une vérité très-difficile à leur

faire comprendre, & qui s'imprime avec peine dans leur esprit, qu'on ne les mortifie ou qu'on ne les contrarie que pour leur bien. Vous devez en conclure que les premieres volontés de vos enfants seront accompagnées d'humeur & d'obstination : ces mouvements qui leur sont naturels, ne doivent pas vous irriter, vous ne feriez que les aigrir encore davantage. Il faut aussi que vous ayez attention de ne les refuser que le moins qu'il vous sera possible, & lorsque vous ne pourrez pas vous en dispenser. Dans ce cas même il est à propos que ce soit avec douceur, pour diminuer leur mécontentement : vous saisirez ensuite l'occasion la plus prochaine de les prévenir sur quelque autre chose avant qu'ils l'aient demandée, ou paru même la desirer. Cette conduite donnera une nouvelle force à votre autorité, lorsque vous l'adoucirez envers eux, & les affermira dans l'obéissance qu'ils vous doivent par l'avantage qu'ils en retireront.

Vous devez être auſſi circonſpecte dans vos paroles quand vous ſerez avec eux, que ſi vous étiez au milieu de vos ennemis; car ils ſont ſujets à tirer de mauvaiſes conſéquences, & à s'encourager enſuite par des demi-mots mal appliqués qu'ils vous auront entendu dire, ſoit pour diminuer l'étendue de leur devoir, ſoit pour étendre leur liberté au-delà des bornes preſcrites par la raiſon. Que votre tendreſſe ſoit pour eux un plus grand objet de reſpect que votre pouvoir : ſongez ſur-tout à ne pas ſoutenir un enfant favori dans les ſottiſes qu'il feroit. Cette prédilection donneroit droit aux autres de réclamer le même privilege. Si vous en avez des deux ſexes; laiſſez le ſoin des garçons à leur pere, comme devant être particuliérement ſon partage, afin que vous puiſſiez prétendre avec juſtice à une autorité plus immédiate ſur vos filles. Il faut que vous viviez avec elles de maniere qu'elles ne deſirent jamais de vous éviter, à moins qu'elles ne vous aient of-

fenſée ; pour lors il eſt peut-être avantageux qu'elles redoutent votre vue, afin qu'elles ſentent la différence de cette ſituation à leur état ordinaire. Mais il eſt important que leur punition ne dure pas aſſez long-temps pour les aigrir ; car elle pourroit endurcir leur caractere au lieu de les corriger. L'indulgence & la ſévérité doivent ſe ſuccéder chacune à leur tour, pourvu qu'elles ſoient appliquées avec diſcernement ; mais la premiere doit toujours être préférée, afin que l'amour plutôt que la crainte ſoit la baſe de leur obéiſſance.

Paſſons à préſent à l'article de vos domeſtiques. Reſſouvenez-vous, ma chere Fille, de ne pas tomber dans l'erreur commune de croire, que parce qu'ils ſont à vos gages, ils vous ſont ſi fort inférieurs, qu'il eſt au-deſſous de vous de prendre garde à la conduite que vous devez tenir avec eux. Car ne ſeroit-ce pas une folie, je vous prie, ſi un ouvrier mépriſoit les roues de ſes machi-

nes parce qu'elles ne ſont que de bois ? Or vos valets ſont comme les rames du vaiſſeau qui vous eſt confié ; & ſuppoſé même que votre adminiſtration ſoit irrépréhenſible, ſi ces reſſorts viennent à s'arrêter ou à ſe mouvoir à contre ſens, tout demeure ſuſpendu dans votre maiſon, ou y tombe dans le déſordre. D'ailleurs, l'inégalité qui ſe trouve entre vous & vos gens ne doit pas vous faire oublier que la nature n'a point établi de pareilles diſtinctions. Nos domeſtiques deviennent pour nous des amis d'un ordre inférieur, lorſque leur fidélité & leur exactitude le méritent ; ils ont les mêmes droits à notre bonté que nous en avons à leur ſervice. Une hauteur ſotte & ridicule dans la maniere de leur parler ou de leur commander, eſt en elle-même très-déplacée : de plus elle fait naître en eux de l'averſion pour nous ; & le moindre inconvénient qui doit en réſulter, eſt de les rendre plus lents ou moins attentifs dans ce que nous leur

prescrivons. Vous sentirez cette vérité par votre propre expérience, & vous éprouverez qu'on est d'autant mieux obéi qu'on est moins impérieux. Ne donnez point vos ordres avec trop de vivacité, & ne vous mettez point en colere lorsqu'ils ne seront pas exécutés sur le champ ; encore moins devez-vous vous emporter & vous troubler pour si peu de chose : une attention uniforme & constante à leur faire remarquer quand ils se sont bien ou mal acquittés de leur devoir, est ce qui mettra le plus d'harmonie & de calme dans votre maison. C'est le moyen le plus sûr de la bien gouverner sans querelles & sans bruit. D'ailleurs cette régularité tranquille établie par vos soins, fera mieux connoître la douceur & l'habileté de votre conduite, comme une savante discipline, qui mettroit des troupes en état de prévenir tous les ordres qu'elles pourroient recevoir, feroit le plus bel éloge du Général. Faites-vous de plus une loi de ne

jamais négliger les devoirs du moment présent pour des occupations d'un autre genre, qui par elles-mêmes peut-être mériteroient la préférence, mais qui ne doivent pas l'obtenir dès qu'elles sont déplacées. Ayez soin d'avoir pour régler votre maison, des heures fixes & tellement distinguées du reste de votre journée, que les différentes parties de cette administration puissent avoir chacune leur temps, sans nuire à votre gaieté naturelle ou à votre application à d'autres objets. Par cette méthode vous acquerrez l'estime & le respect de vos domestiques, & leur obéissance sera pour-lors une suite nécessaire de ces sentiments.

Je ne veux pas oublier un des principaux articles concernant l'intérieur de votre maison, c'est celui de votre dépense : elle ne doit jamais être excessive ni porter sur des frivolités ; car la superfluité nous attire plutôt la censure que les applaudisse-

ments. Si même cette matiere étoit mûrement, examinée on verroit qu'on emploie plus d'argent à se rendre digne de blame, qu'à se faire estimer. L'égalité d'une conduite sage en tout genre peut être comparée à celle des jours, sous l'équateur. Mais l'équateur n'est qu'une ligne, audelà de laquelle les saisons redeviennent sujettes à la vicissitude : il en est de même du premier pas que nous faisons pour nous écarter de la regle que nous nous étions prescrite. Cette démarche change la nature des choses, & fait souvent un vice ou au moins un ridicule de ce qui étoit une vertu. L'art de faire un louable usage de sa fortune ne s'acquiert point sans beaucoup de réflexions; & il est encore plus difficile pour une femme, parce qu'elle est comptable envers son mari des fautes qu'elle fait dans ce genre; car non-seulement le bien de ce dernier court des risques, mais son honneur même en dépend, si elle se livre à une avarice sordide ou à une prodiga-

lité condamnable. Vous devez donc tâcher de conserver un juste milieu entre ces deux extrêmités. Mais comme il est fort difficile de tenir la balance parfaitement égale, il vaut mieux la laisser incliner du côté de la libéralité, comme plus convenable à votre état, & moins sujette aux reproches, parce que dans ces deux cas quelques dépenses faites mal-à-propos, sont plutôt réparées que ne le seroit la perte de la réputation; perte à laquelle on s'expose infailliblement, en voulant épargner dans des circonstances qui exigeoient de la générosité. Un mari sensé aura plus de peine à pardonner à sa femme une lésine honteuse pour lui dans certaines occasions, qu'une profusion inutile, pourvu qu'elle ne soit pas répétée trop souvent. Au reste, son esprit & son caractere doivent principalement vous guider sur cet article comme sur tout le reste; & lorsqu'une fois vous les connoîtrez bien, l'influence qu'ils auront l'un & l'autre sur votre conduite

dans l'administration de votre fortune, la justifiera du moins en grande partie.

Evitez dans vos habits toute espece d'affectation, & ne croyez pas que vous en valiez mieux pour avoir une robe richement brodée. Ressouvenez-vous, ma chere Fille, qu'un mot agréable ou un regard obligeant, vous attireront plus de considération que les plus belles parures.

Ce n'est pas à dire qu'il faille vous assujettir par principe à ne vous pas mettre comme les personnes de votre état: observez seulement de prendre pour modele les femmes les plus sensées & non les plus folles. Vous pouvez donc vous permettre quelque distinction, pourvu qu'elle soit convenable à votre naissance & à votre richesse; mais dans la distribution de votre dépense, il me semble qu'un grand nombre de domestiques & une maison ornée avec goût, vous feront plus d'honnenr que les ajustements les plus brillants: c'est un luxe qui peut aisément

être imité par ceux qui ſont au-deſſous de vous. Cependant cette réflexion ne doit pas vous engager à être avare ſurs certains articles, dans la vue de vous procurer des ameublements plus ſomptueux; & que ce ne ſoit point un prétexte pour donner aux moindres de vos gens le juſte ſujet de ſe plaindre qu'ils manquent du néceſſaire. Gravez ſurtout profondément dans votre eſprit comme une vérité conſtante, que rien n'eſt vraiment beau que ce qui eſt convenable à chacun ſelon ſon état & ſon âge, & que ce qui ſera bien, eu égard aux différentes circonſtances où vous pouvez vous trouver, vaudra mieux que tout ce que votre art pourroit y ajouter. Si vous paſſez une fois les bornes que la raiſon preſcrit, vous vous plongerez dans une mer d'extravagance & de folie: chaque objet de luxe que vous imagine pourrez lors, vous paroîtra indiſpenſable, non parce qu'il ſera analogue à votre rang, mais parce que vous aurez vu faire

re la même dépenſe à quelqu'autre. Cette maniere de raiſonner des femmes les fait abuſer de la raiſon même, en les accoutumant à prendre pour regle ce qui devroit être pour elles un ſujet de cenſure, plutôt qu'un exemple à imiter. Le mot de *néceſſaire*, s'applique ſouvent auſſi très-mal-à-propos : on s'en ſert pour juſtifier le déſordre qu'on met dans toutes les familles, & pour renverſer les fortunes les mieux établies. Reſſouvenez-vous qu'il en eſt des fous comme des enfants qui croient avoir beſoin de tout, parce qu'ils n'ont pas aſſez de diſcernement pour diſtinguer l'utilité réelle de l'utilité imaginaire. Auſſi n'y-a-t-il point de preuve plus évidente de la foibleſſe de notre eſprit que de faire une trop longue énumération des choſes dont nous croyons ne pouvoir nous paſſer, tandis que, dans le vrai, il y en a un ſi petit nombre qui ſoient dans ce cas. Peſez d'abord l'importance de l'objet, avant de vous permettre de le deſirer ; autre-

ment votre mari penſera qu'il eſt auſſi autoriſé à ne pas ſe prêter à vos fantaiſies, que vous croirez l'être à avoir tout ce qui vous paſſera par la tête, quelque déraiſonnable qu'il ſoit. Si vous lui donnez trop ſouvent cet avantage ſur vous, l'habitude qu'il aura contractée de refuſer pourra fort bien s'étendre à la fin juſques ſur vos véritables beſoins.

Il y a des femmes inſenſées qui ne conſiderent pas aſſez combien leur figure s'accorde mal avec l'extrême parure dont elles ſont ſi vaines. D'autres ne veulent recevoir perſonne qu'aux lumieres, dans la crainte que le grand jour ne découvre des défauts qu'elles voudroient cacher. Elles affectent un air myſtérieux dans toutes leurs actions. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on pénétre juſques à elles, & qu'on parvient enfin à les voir. Un homme qui jugeroit des qualités d'une pareille femme par les obſtacles qu'il faut ſurmonter pour avoir le bonheur d'entrer chez elle, ne dou-

teroit pas que ce ne fût l'assemblage de toutes les perfections ; mais il est fort surpris de trouver, contre son attente, que l'idée qu'il s'en étoit formée, n'est qu'un prestige que la seule vue détruit, & que cette divinité prétendue a tous les ridicules de son sexe, souvent même sans en avoir les agréments.

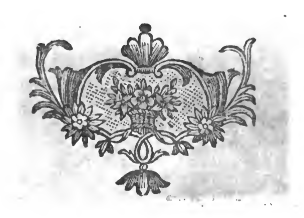
Il est des gens, à la vérité, qui estiment plutôt les choses par la difficulté qu'ils ont à les obtenir que par leur mérite réel. Les femmes du caractere que je viens de dépeindre, paroissent par leur conduite avoir intérêt d'établir cette maxime, parce qu'en effet la plus grande partie de leur valeur en dépend. Rarement ose-t-on dans ces circonstances leur dire ce qu'on pense d'elles. Il y auroit trop à perdre pour leur amour propre : il faut donc qu'elles restent dans l'erreur toute leur vie. Leur haute naissance fait qu'elles se regardent comme des créatures d'une nature différente des personnes d'un rang inférieur;

& elles croiroient l'avilir ſi elles ſe rendoient d'un accès auſſi facile que celles dont elles ſont ſi peu de cas.

Dans tout le reſte votre état doit également vous ſervir de regle. Ainſi il eſt d'une femme ſenſée de mettre des bornes à ces libéralités ; celles qui s'étendent trop loin (à moins qu'on ne vous les commande) appartiennent à votre mari : comme il a l'adminiſtration de tout le bien , il eſt plus en état de le diſpenſer ; la généroſité mal placée , loin de mériter des éloges eſt blâmable , dès qu'elle entraîne après elle quelques inconvénients. Les vertus ont des limites , au-delà deſquelles elles deviennent des vices. Les goûts d'un Prince ruineroient la fortune d'un Particulier : par conſéquent chaque dépenſe doit être motivée ; autrement elle ne ſera point approuvée , quelque raiſonnable qu'elle paroiſſe en elle-même. Nous ne ſaurions donc mieux répondre à ce que le public attend de nous , qu'en nous acquit-

tant de toute maniere de ce qui nous eſt preſcrit par notre état, ſans prétendre ſortir de notre ſphere.

Je terminerai cet article par une réflexion. Ne vous mettez pas vous-même dans les fers par une contrainte qui puiſſe vous faire remarquer de perſonne ; mais reſſouvenez-vous que la vertu eſt le plus grand ornement, & le bon ſens le meilleur meuble que vous puiſſiez avoir.



SUR LA CONDUITE DANS LE MONDE ET DANS LA CONVERSATION.

Il est temps désormais, ma chere Fille, de vous faire sortir de l'intérieur de votre maison, pour vous conduire dans le monde; c'est un pas dangereux où votre vertu seule ne vous garantira pas des périls qui l'accompagnent, si elle n'est jointe à beaucoup de prudence. Leur secours vous est donc également nécessaire : il faut qu'elles vous servent toutes deux de compagnes fidelles ; & vous ne devez jamais rien faire sans les avoir consultées. Votre ennemi veille sur vous, & il est presque sûr que vous serez vaincue, si vous vous écartez de l'une ou de l'autre : par conséquent votre conduite doit être extrêmement réservée ; & toutes vos actions, ainsi que vos discours, avoir pour fonde-

ment ce principe immuable, ſans néanmoins vous condamner à une gêne exceſſive. Les extravagances du ſiecle où nous vivons ont rendu ces précautions plus néceſſaires que jamais; & par la même raiſon que la trop grande licence des hommes vicieux a reſtreint la liberté légitime de ceux qui étoient incapables d'en abuſer, de même l'indécence de quelques femmes oblige toutes les autres à une contrainte pouſſée plus loin qu'elle ne devroit être naturellement. En effet, quoique le relâchement des mœurs de quelques-unes ne puiſſe pas changer la nature des choſes, de maniere à rendre criminelles des actions indifférentes en elles-mêmes; cependant il ſuffit qu'elles puiſſent devenir dangereuſes pour juſtifier l'extrême retenue des femmes ſenſées. Une attention continuelle ſur toutes ſes démarches rend plus digne de poſſéder la vertu & de la conſerver, parce que c'eſt le ſeul moyen de la mettre en ſûreté. Une ſage retenue

eſt ſemblable aux dehors d'une place, qui ne peut manquer de tomber au pouvoir de l'ennemi, lorſqu'on les abandonne. En les défendant, on lui ôte toutes les poſſibilités, non-ſeulement de la prendre, mais encore de l'attaquer. Lorſqu'une femme apperçoit le danger, quelqu'éloigné qu'il ſoit, elle doit auſſi-tôt reſſerrer les limites de ſa liberté. Celle qui dans les choſes même les plus légitimes & les plus innocentes, ne connoît aucunes bornes, eſt bien près de paſſer le but; & de ce moment, ceux qui ont ſans ceſſe les yeux ſur elle pour obſerver ſes moindres démarches, & trouver les moyens de la corrompre, commencent à la regarder comme leur conquête.

Le commun des hommes par le double intérêt de la vanité & des deſirs, eſt ſujet à tourner à ſon avantage les moindres actions d'une femme; mais il y en a peu qui oſent leur donner une interprétation indécente, juſqu'à ce qu'ils

aient obſervé quelques indices aſſez frappants pour avoir lieu d'eſpérer que leurs ſentiments ne ſeront pas rejettés. Par conſéquent, il eſt plus ſûr de prévenir leurs empreſſements, que d'y mettre obſtacle : car en ne s'y refuſant pas dès le commencement, on leur laiſſe acquérir de la force par degré. La complaiſance d'une femme en pareille circonſtance eſt regardée comme l'aveu facile d'un goût naiſſant : delà, ſans qu'elle s'en apperçoive, un homme prend le droit de réclamer enſuite les avantages qu'elle paroît lui avoir donnés, en ſouffrant ſes aſſiduités ſans s'en offenſer. Vous ne devez donc rien éviter avec plus de ſoin que ces politeſſes trop marquées qu'on peut prendre pour des agaceries. Il ne ſuffit pas pour vous d'être exempte de toute eſpece d'engagement criminel : car ſi la moindre de vos démarches peut faire naître quelque eſpérance ou occaſionner quelques diſcours peu meſurés, c'eſt une tache pour votre réputation,

d'autant plus difficile à effacer, qu'elle sera l'ouvrage de la fatuité des hommes & de la méchanceté des femmes.

La plupart des petits-Maîtres sont, en un sens, des amants platoniques, quoiqu'ils ne veuillent pas l'avouer; ils poussent même ce genre de philosophie si loin, qu'ils prétendent que la plus grande partie du plaisir est dans l'imagination. En conséquence de ce principe, il y en a très-peu qui ne fassent plutôt consister leur félicité dans l'idée que les autres peuvent avoir de leurs bonnes fortunes, que dans le bonheur même d'aimer & d'être aimés, quoiqu'ils paroissent en faire beaucoup de cas. Vous devez donc être très-attentive à ne pas flatter des gens de ce caractere, au point de leur donner sujet de ternir votre réputation, qui pourroit être mortellement blessée, quoique vous fussiez sans reproche. Il n'y a pas jusqu'aux femmes mêmes qui ne manqueroient pas de fortifier les moindres soupçons que vous pourriez

faire naître d'une conduite équivoque. La plus parfaite d'entr'elles ne feroit pas fâchée d'augmenter fa valeur propre, en jettant quelque ridicule fur vous, fi vos actions y prêtoient. Elle fe croiroit par ce moyen plus remarquée, fon mérite plus exalté, femblable à un tableau que les ombres embelliffent, elle en brilleroit davantage par la comparaifon flatteufe qu'on pourroit faire d'elle avec une autre femme moins fage ou moins retenue, du moins en apparence. Si des femmes fans reproche fe livrent ainfi à la calomnie, en interprétant malignement les démarches de quelques autres femmes affez imprudentes pour y avoir donné lieu, vous avez encore plus à craindre de la part de celles qui, outre la méchanceté naturelle qu'on reproche à votre fexe ou le defir de vous être préférée, auront encore un intérêt particulier pour ternir, s'il eft poffible, l'honneur d'une femme vertueufe. Il leur femble qu'elles diminuent le poids de leur

infamie, en la partageant avec une autre; en conséquence non-seulement elles chargent tous ses défauts, quand elles en trouvent l'occasion, mais elles épient avec soin les moindres fautes qu'elle peut commettre pour se venger de l'injure qu'elle leur fait, en menant une vie irrépréhensible. En effet, c'est pour elles un reproche continuel Vous devez donc être extrêmement prudente avec ces sortes de femmes, prendre garde d'exciter en elles le moindre sujet de plaintes, & sur-tout ne point chercher à vous lier avec elles trop intimement.

A l'égard des hommes, il faut vous conduire avec eux de maniere que vous puissiez être en sûreté, sans cependant les offenser. Evitez sur-tout cette retenue affectée qui sent la mauvaise éducation, & cette dureté qui ne convient point à votre sexe, & dont la vraie vertu n'a pas besoin. Que vos paroles & vos actions soient exemptes de toute espece de railleries ou d'une liberté grossiere; que

vos regards ſoient ſéveres ſans rudeſſe, & obligeants ſans attirer ou donner à la ſotte vanité des hommes le moindre ſujet d'eſpérer. Cet article eſt très-délicat, & doit vous engager à veiller perpétuellement ſur vos yeux, & à vous reſſouvenir qu'un coup d'œil échappé donne plus d'avantage ſur vous que des propos tenus au haſard & ſans attention ; car le langage des yeux eſt de tous le plus expreſſif, & celui qu'on entend le mieux.

La politeſſe dont il ne faut jamais vous écarter, ne doit pas être portée juſqu'à une condeſcendance qui vous faſſe commettre des fautes irréparables. Cette eſpece de vertu ambiguë, que les François appellent *complaiſance*, a conduit votre ſexe dans un plus grand nombre d'erreurs que toutes ſes autres imprudences : elle vous engageroit inſenſiblement à devenir ce qu'on appelle une femme commode, qui ne ſauroit d'elle-même ſe déterminer ſur rien, & qui laiſſe aux autres le ſoin de choiſir

pour elle; en un mot, une femme qui fait le bien & le mal sans savoir pourquoi. Le temps qui par degré ajoute à la signification des mots, a fait de ces sortes de personnes des êtres très-méprisables. La facilité, plutôt que la bonté prétendue de leur caractere, les engageroit à regarder comme une dureté de ne pas se prêter à ceux ou celles qui auroient besoin d'une confidente, ou qui cherchent une maison pour s'y voir en liberté; elles sont toujours prêtes à servir de compagnes obligeantes & commodes. L'extrême compassion que leur inspirent les amants malheureux, est cause qu'elles ne censurent rien que la rigueur, & ne manquent jamais de trouver des tournures pour pallier les plus grandes fautes. C'est même principalement en ce genre qu'elles excellent: elles ont rarement un galant à elles en propre; mais elles prennent à tour de rôle ceux que leurs amies veulent bien leur laisser.

Il y a encore un autre caractere qui, pour n'être pas si criminel, n'en est pas moins ridicule ; c'est celui des femmes qu'on appelle de *bonne humeur*. Celles-ci pensent qu'elles doivent indispensablement rire sans cesse, ou au moins avoir toujours un abord souriant, parce qu'elles ont entendu dire que la gaieté est une qualité aimable. Elles imaginent aussi qu'il vaut mieux courir le risque de dire des platitudes que de ne rien dire du tout. Lorsqu'une telle femme entre dans un cercle, on la voit bientôt chercher à y donner le ton. S'il arrive par hasard qu'un fat de même espece s'y trouve en même temps qu'elle, leur babil n'a plus de fin ; il vaudroit mieux entendre le bruit importun d'une troupe de singes, que d'écouter leur conversation vuide de sens. Si malheureusement il se rencontre dans la compagnie quelqu'un d'assez mauvais goût pour applaudir à un enjouement si ridicule, ces approbations les animent encore davan-

tage ; & semblables aux chanteurs de vaudevilles qui s'enrouent à force de crier quand on les loue, ils lâchent la bride à leurs propos bruyants, jusqu'à ce que tout le monde en soit à la fin excédé & qu'on leur cede la place. Comme les femmes de ce caractere se persuadent que la gaieté ne doit point avoir d'interruption, elles voudroient même pouvoir rire décemment aux cérémonies funebres. Qu'un homme leur fasse une proposition un peu trop libre, elles n'osent presque s'en fâcher, dans la crainte de perdre la réputation dont elles paroissent faire tant de cas, quoiqu'elle se réduise cependant au titre de *Rieuse*. Cette prétendue loi qu'on se fait d'affecter de la joie en toute occasion, est une erreur grossiere; car pour une jolie femme, cette maniere d'attirer les regards n'est pas nécessaire, & pour celles qui ne le sont pas, elle est ridicule. Il ne s'ensuit pas de mes réflexions que vous deviez faire serment de ne jamais

ſortir de votre gravité; mais reſſouvenez-vous qu'attendu qu'on dépeint toujours les ſots dans cet état, les gens ſenſés doivent craindre de s'y trouver trop fréquemment, & de donner lieu par conſéquent à ce qu'on faſſe d'eux-mêmes un portrait ſi peu flatteur. Il eſt encore plus mal de rire à éclats, ſur-tout pour les femmes dont le ſon de voix doit être plus doux que celui des hommes. Le défaut de parler haut paroît tellement appartenir à ces derniers, qu'il y en a peu de plus choquants pour votre ſexe que celui de leur reſſembler en ce point. Cette gaieté bruyante eſt auſſi contraire à l'eſprit & à la politeſſe, qu'à la modeſtie & à la vertu qui doivent être votre apanage. D'ailleurs, c'eſt un genre d'agrément groſſier qui rabaiſſe une femme de condition juſqu'au plus bas étage, & la dégrade du rang de celles qui ont un meilleur ton. Quelques femmes s'énoncent avec tant de véhémence, dans le deſſein d'être remarquées, qu'il ſemble

qu'elles veuillent raſſembler tout le monde autour d'elles. Si par malheur perſonne n'y fait attention, elles reſtent très-embarraſſées & font un fort ſot rôle.

Il y a cependant un autre défaut qu'on doit encore éviter avec plus de ſoin, c'eſt de ſuivre l'exemple des femmes qui ne deſirent que la réputation de faire des conquêtes, & qui s'imaginent que leur honneur n'en eſt point altéré. D'autres ſont portées à croire que leur vertu eſt trop obſcure, & qu'on n'en fait point aſſez de cas, à moins qu'elle ne ſoit expoſée au grand jour, & qu'elle ne paroiſſe dans tout ſon avantage par quelque ſcene d'éclat. Ces expériences ſont toujours très-dangereuſes, & réuſſiſſent rarement, n'ayant pour baſe qu'un fondement auſſi foible que la trop grande confiance dans nos propres forces. C'eſt jouer avec des charbons allumés que de badiner avec la galanterie. L'amour eſt une paſſion dont les reſſorts ſecrets ſont toujours en action : par conſéquent une

femme ſage ne ſauroit l'écarter avec trop de ſoin, pour n'être pas même en danger de commettre les fautes les moins importantes en apparence, au milieu d'une foule de gens qui conſpirent tous à ſa défaite; ſans quoi l'amant ſoumis, qui ne paroît admis que pour ſervir de trophée à la victoire d'une femme, devient très-ſouvent ſon vainqueur. Il prend pour lors le ton de Conquérant; & d'admirateur qu'il étoit il parvient inſenſiblement à être le maître : car on peut l'appeller ainſi du moment qu'il eſt en poſſeſſion du bien qu'il a deſiré. Les premieres réſolutions de s'en tenir à l'eſtime & à l'amitié, s'affoibliſſent par degrés, & les charmes d'une union plus tendre employés avec art ſubjuguent à la fin. Une femme eſt tellement portée à penſer qu'un homme ne fait que lui rendre juſtice quand il la loue, qu'elle en a beaucoup plus de peine à lui faire un crime d'être amoureux d'elle; à cette perſuaſion ſe joint le penchant naturel

de votre ſexe à la compaſſion. Lorſqu'une femme eſt une fois ſéduite par des diſcours flatteurs, elle eſt en grand danger d'être ſurpriſe, comme un oiſeau qui s'amuſe à écouter l'appeau de celui qui lui tend un piege. Le plaiſir de faire une conquête eſt en lui-même ſi agréable, que les femmes ſont ſouvent trompées par les feintes ſoumiſſions des hommes. Malgré l'étalage de leurs beaux ſentiments, ils ont en général beaucoup moins de reſpect que d'art. Vous devez donc vous reſſouvenir ſans ceſſe que ceux qui peignent leur paſſion avec tant de graces, cherchent plus ſouvent à ſatisfaire leur amour-propre qu'à plaire en effet à l'objet à qui leur éloquence voudroit perſuader que c'eſt leur unique deſſein. Un petit maître eſt auſſi fier des charmes qu'il croit répandre dans ſes diſcours, qu'il pourroit l'être de l'aveu le plus tendre de la bouche même de ſa maîtreſſe. Défiez-vous de lui plus que d'un homme dont la converſation ne

ſera pas ſi brillante, & dont les propos ne paroîtront pas ſuivis. Car de même qu'on ne voit les parfums trop forts employés que pour couvrir quelque odeur déſagréable; de même des expreſſions ſi bien tournées donnent lieu de croire qu'on ne s'en ſert que pour éblouir & déguiſer des ſentiments qu'on a intérêt de cacher. Vous devez par conſéquent redoubler de circonſpection avec ces derniers, & conſidérer que le reſpect eſt plus à craindre que la colere, parce qu'il ſubjugue nos volontés, & affoiblit les réſolutions les plus fermes, du moins pour le moment, juſqu'à ce que la réflexion nous ait rendu notre premiere force : il nous déſarme, ſans que nous nous en appercevions; pour lors on eſt hors d'état de réſiſter, ou du moins il eſt trop tard, lorſqu'on a une fois laiſſé prendre cet avantage ſur ſoi. L'emportement au contraire ſe manifeſte hautement, nous irrite, & nous avertit de prendre des précautions contre ceux qui nous en

veulent. Le respect est un poison lent; mais il est sûr : semblable aux sucs envenimés qui enflent ordinairement la partie du corps où ils agissent davantage, il produit une espece d'engourdissement léthargique dans l'esprit, qui le prive de toutes ses facultés ; dès qu'il a une fois triomphé du jugement, il devient mortel pour lui. En conséquence le moyen le plus efficace est de traiter l'amant soumis comme un ennemi adroit, & d'être perpétuellement en garde contre lui. J'ajouterai un avis pour terminer cet article, c'est de vous livrer moins à votre gaieté à mesure que vous avancerez en âge, & de ne pas avoir la sotte prétention de passer toute votre vie pour une femme de quinze ans. Le temps qui détruit tout, & la beauté, plus qu'aucune autre chose, n'a jamais pu déterminer certaines femmes à changer de ton. Ce qui est déplacé porte avec soi une difformité qu'on ne sauroit jamais pallier. La vivacité de la jeunesse choque autant

dans un homme fait qu'une parure neuve ſur une vieille robe ; une femme ſurannée, & un vieillard extravagant, dont les prétentions ſont de porter par-tout un enjouement exceſſif, ſont de tous les êtres les plus révoltants & les plus monſtrueux.

Il y a des eſpeces de prudes, déjà ſur le retour, qui, gravement occupées de frivolités, voudroient perſuader au Public qu'elles ſont revenues de tous les plaiſirs ; que les ſpectacles & les fêtes ne les amuſent plus ; qu'elles n'y vont même que malgré elles, & ſeulement pour accompagner les jeunes perſonnes dont elles veulent bien ſe charger. Elles croient par ce moyen pouvoir ſe montrer partout avec bienſéance, & s'imaginent qu'on ne pénetre pas leurs véritables goûts à travers les prétextes qu'elles mettent en uſage pour les cacher : rien n'eſt plus, ridicule ni plus aiſé à démaſquer que les femmes de ce caractere. Il eſt donc à propos de vous précautionner de

bonne-heure pour éviter les moindres actions qui pourroient vous donner quelque ressemblance avec des modeles si méprisables. N'imitez pas sur-tout celles qui ne se retirent du grand monde qu'après avoir servi long-temps de risée au Public. Les circonstances semblent en vain vouloir les y obliger; elles aiment mieux être l'objet des plaisanteries de tous les cercles, que de se priver des amusements qui leur attirent ces sarcasmes. Si elles parviennent enfin à se corriger, c'est si tard, que l'habitude où l'on est de se moquer d'elles, fait qu'on continue à les railler, quoiqu'elles ne méritent plus de blâme.

Les avantages d'une conduite réservée sont en trop grand nombre pour que je m'arrête à les détailler. J'ajouterai seulement que c'est un préservatif pour une femme sage, & au moins un masque utile pour celle qui ne l'est pas. La décence est si nécessaire pour l'une & pour l'autre, qu'elles doivent au moins

moins s'en couvrir comme d'un voile, si elles ne veulent pas s'en parer comme d'une vertu.



DE L'AMITIÉ.

Un des articles les plus intéreſſants de votre vie, & que je dois vous recommander d'une maniere particuliere, c'eſt l'attention la plus exacte ſur le choix de vos amis. Peut-être les meilleurs ne ſont-ils pas ſans reproches; mais au moins vous devez les prendre tels qu'ils ne s'écartent pas des regles ordinaires que les gens ſages ont établies pour ce lien, le plus agréable & en même temps le plus dangereux de tous. Les ligues offenſives & défenſives ſont rarement ſûres en fait de politique, & beaucoup moins encore dans l'amitié. Les liaiſons les plus intimes, lorſqu'elles ſont une fois rompues, (ce qui ne manque preſque jamais d'arriver, ſur tout parmi les femmes) font un tel bruit, qu'on ſe croit obligé en quelque façon d'en dire le ſujet: pour

lors le *sac des secrets* se délie; ceux-ci s'envolent comme des oiseaux dont on a laissé la cage ouverte, & deviennent dès ce moment l'objet de l'entretien & des plaisanteries de toute une ville. D'ailleurs une tendresse trop marquée pour une seule personne devient par degrés une espece d'injure pour nos autres connoissances, & les éloigne à la fin de nous. Lorsque notre ami arrive, nous lui marquons des attentions si offensantes pour les autres, que nous semblons vouloir congédier le reste de la compagnie, qui ne nous le pardonne pas ordinairement. Ne soyez pas d'abord trop prodigue de votre amitié; car ce sentiment, comme tous les autres goûts, en seroit beaucoup plutôt épuisé. N'en prenez pas trop promptement non plus; car de même que les plantes qui poussent trop vîte durent moins que celles qui croissent plus lentement, des progrès trop rapides dans l'amitié sont des signes presque certains qu'elle ne sera pas de

longue durée. Il eſt bon de vous avertir auſſi que vous ſerez reſponſable aux yeux du monde de toutes les actions de vos amies. Si elles ſe rendent coupables de quelques fautes conſidérables, vous partagerez avec elles le blâme & la cenſure qu'elles ſe ſeront attirés. Le choix ſuppoſe communément de l'approbation ; ſi vous formez par conſéquent une liaiſon étroite avec une femme ſur laquelle le Public aura porté un jugement déſavantageux, il ne ſera pas aſſez indulgent pour penſer que votre conduite eſt totalement contraire à la ſienne, puiſque cette différence ne vous empêche pas de vivre avec elle dans la plus grande intimité. Le rapport des goûts & des inclinations eſt regardé, avec quelque fondement, comme le plus grand lien de l'amitié ; ainſi on penſera au moins que vous l'approuvez, ſi l'on veut bien vous faire la grace de ne pas croire que vous l'imitez. En effet, qui excuſe ou qui pardonne de certains torts dans les

autres, doit faire préſumer qu'elle ne ſera pas plus ſévere pour elle-même. Vous devez donc vous attendre à être regardée comme ſon émule, & condamnée par conſéquent à partager avec elle le mépris qu'une femme mérite lorſque ſa réputation eſt flétrie.

Si cependant après que vous vous ſerez attachée à une femme dont la conduite aura été irrépréhenſible juſqu'alors, il arrivoit qu'elle vînt à perdre ſon innocence, vous ne devez pas croire facilement les premiers rapports qu'on vous fera de ſes égarements. Mais auſſi-tôt que vous en ſerez convaincue par des preuves inconteſtables, il faut, ſans rompre trop bruſquement, vous en éloigner le plus promptement que la décence pourra le permettre. Si au contraire vous ne vous ſéparez que lentement de la ſociété d'une perſonne atteinte de quelque vice, la contagion pourra vous gagner à la longue, & en attendant, vous partagerez le ſcandale, quoique vous

n'ayez pas encore commis la faute. Cette matiere est si délicate, que, quoique vous ne deviez pas trop vous hâter de vous joindre à ceux qui censureroient votre amie, d'un autre côté il ne faut pas non plus la défendre avec trop de chaleur. Car s'il arrive qu'elle soit coupable en effet, outre la raillerie à laquelle on est exposé pour s'être ainsi laissé tromper, on se fait soupçonner soi-même, & l'on donne à penser qu'on ne plaide pas une pareille cause sans un intérêt particulier. La colere où l'on se laisse entraîner pour venger la réputation de la femme avec laquelle nous sommes liées, porte le Public à penser qu'on n'est si zélée pour elle que parce qu'on est peut-être dans le même cas. C'est pour cette raison que vous ne devez pas pousser la tendresse assez loin, pour ne pas voir clair sur les démarches des personnes qui composent votre société. Si la méchanceté a la vue trop perçante, il ne s'ensuit pas que l'amitié doive être

aveugle. Il faut donc éviter avec soin ces deux extrêmités ; autrement la bonté excessive de votre cœur pourroit vous abuser au point de vous faire jouer un rôle fort ridicule ; car on viendroit insensiblement à vous supposer un personnage dont vous n'auriez pas sujet d'être flattée. Votre ignorance sur ce point pourroit diminuer vos fautes aux yeux du Public ; mais elle serviroit à fortifier la raillerie dont on vous accableroit. Bientôt chacun se disputeroit le plaisir de vous procurer des occasions favorables pour servir de complaisante à celles qui en auroient besoin, & de vous faire contribuer innocemment par ce moyen au mal que vous voudriez éviter. Il n'y auroit pas jusqu'aux amants auxquels vous auriez rendu des services sans le savoir, pour qui vous ne fussiez un objet de plaisanterie, quand ils seroient seuls ensemble ; & peut-être même (s'il est permis de le dire sans offenser l'amour) ne seroit-ce pas le moindre de leurs plai-

ſirs, de ſe moquer de l'amie crédule qu'ils auroient ſi aiſément trompée.

Il faut donc que le bons ſens & la vertu ſoient les principales qualités qui déterminent vos attachements; ſans quoi votre réputation ne ſera jamais aſſez parfaitement établie dans l'eſprit du Public, pour n'être pas altérée par les ſottiſes de ceux avec leſquels vous vivrez. Il en ſeroit de même, que ſi vous laiſſiez votre maiſon au pouvoir d'un ivrogne ou d'un voiſin négligent, d'autant plus que ſur cet article il n'y a point d'aſſurance qui puiſſe vous indemniſer comme dans le cas d'incendie (*a*).

Je conclûrai ce Chapitre par cet avis: Si la prudence & la retenue ſont néceſſaires dans toutes les circonſtances, vous

---

(*a*) Il y a à Londres un Bureau qu'on nomme le Bureau d'Aſſurance, où pour une certaine ſomme que donne le Propriétaire d'une maiſon, l'on ſe charge de le dédommager, au cas qu'elle ſoit brûlée.

devez les employer particuliérement à résister, autant qu'il vous sera possible, aux avances des femmes dont la conduite n'est pas intacte, & qui pourroient s'empresser à rechercher votre amitié; car si vous les y admettez une fois, leur liaison deviendra pour vous un écueil, ou tout au moins un grand embarras.



DE LA CRITIQUE.

CE Chapitre, ma chere Fille, eſt deſtiné à vous inſtruire des regles que vous devez obſerver dans la critique. C'eſt un article qui demande de vous beaucoup d'art & de prudence. La diſtinction entre ce qui eſt bien & ce qui ne l'eſt pas, eſt non-ſeulement naturelle, mais même néceſſaire. Nous ne ſaurions nous empêcher de porter un jugement ſur les actions d'autrui, ſoit pour les condamner, ſoit pour les juſtifier, ſelon que les différents cas l'exigent. Toute la difficulté conſiſte donc à ſavoir dans quelles circonſtances & de quelle maniere il eſt permis de cenſurer. L'averſion pour ce qui eſt criminel, & le mépris pour ce qui eſt ridicule, ſont inſéparables de l'eſprit & de la vertu: mais il eſt dangereux de faire part à ſa ſo-

ciété de ses réflexions sur cette matiere. Quoiqu'il ne soit convenable, ni possible de les renfermer entiérement, cependant il est nécessaire de ne les laisser échapper qu'avec beaucoup de réserve. Se donner dans ce genre une liberté sans bornes, c'est déclarer la guerre à tout le genre-humain. Le Public est un animal furieux lorsqu'on l'attaque. Le combat seroit toujours inégal, quand même vous auriez la raison de votre côté. Si vous êtes l'agresseur contre un tel ennemi, il vous déchirera impitoyablement, en disant pour sa justification, que c'est sa propre défense qui l'arme contre vous. Prenez donc bien garde de tourner personne en ridicule, à moins que ce ne soit devant des personnes dont vous soyez sûre; autrement ce seroit jetter des pelottes de neige contre des boulets. Le malheur d'une femme est que la malignité du monde ne manquera pas de seconder la méchanceté de ceux qui voudroient la calomnier. Tâchez donc de

calmer votre impatience contre les sots; car, outre qu'ils sont en trop grand nombre pour qu'on les provoque sans nécessité, ils sont de tous les hommes les plus dangereux en pareille circonstance. Un sot dans sa rage lancera un trait de raillerie contre vous, froid & stupide à la vérité, mais qui vous accablera peut-être, quoiqu'il ne soit assaisonné d'aucun sel: les gens d'esprit y mettent plus d'art, & vous ne devez pas vous croire à l'abri de leurs coups, parce que votre réputation est hors d'atteinte. Car si l'on découvre en vous quelque côté foible, on ne manquera pas de l'attaquer, comme plus exposé que les autres. C'est toujours sur la partie la moins forte de notre corps que les humeurs corrompues se jettent particuliérement: c'est aussi les défauts de votre caractere qu'on appercevra d'abord; & soyez sûre qu'on ne manquera pas de s'en servir pour donner des tournures odieuses à vos actions & vos paroles. On chargera les moindre

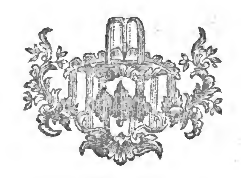
ridicules qui pourront vous dépriser, & l'on donnera un mauvais tour aux bonnes qualités qui pourroient vous faire estimer. La vengeance publie des torts que l'amitié ne voit souvent pas, & que la bonté pardonneroit volontiers; la méchanceté n'a même pas besoin d'être excitée pour prendre ses armes. Rien n'est plus superflu que les peines qu'on se donne souvent pour faire mal parler de soi; mais si l'envie qui ne meurt jamais, & qui dort rarement, peut néanmoins s'assoupir quelquefois, celui qui l'éveille, donne des preuves d'une grande imprudence. D'ailleurs, ce seroit faire un mauvais usage de son esprit que de l'occuper uniquement à observer les défauts des autres, tandis qu'on a si souvent besoin de l'employer à corriger les siens, ou à s'en garantir. Quand au lieu de fixer ses pensées & ses réflexions sur soi-même on les en détourne pour les porter sur les actions des autres, il en résulte les mêmes inconvénients que si un pere de fa-

mille ne reſtoit jamais chez lui pour veiller à ſes affaires domeſtiques ; la négligence & le déſordre s'enſuivroient néceſſairement. Il en eſt de même notre ame, ſi nous ne tournons pas ſouvent les yeux ſur notre intérieur pour obſerver ce qu'il peut y avoir de défectueux en nous. C'eſt un ſigne certain que nos intentions ne ſont pas exemptes de reproches, quand, loin de nous examiner ſcrupuleuſement, nous cherchons à nous conſoler de nos défauts par la vue de ceux des perſonnes avec leſquelles nous vivons. Evitez ſur-tout avec ſoin d'être la premiere à juger déſavantageuſement de qui que ce ſoit : attendez que votre cenſure ſoit autoriſée par celle du public ; & dans ce cas même, n'allez pas prononcer la ſentence comme un Magiſtrat, ou comme ſi les bonnes ou mauvaiſes réputations dépendoient de vos arrêts. N'appuyez pas trop ſur le côté foible ; que ce ne ſoit qu'une touche légere, après quoi paſſez promptement à

un autre ſujet : mais prenez plaiſir à vous arrêter plus long-temps ſur ce que vous pourrez louer ; ſemblable aux abeilles qui ne ſe fixent que ſur les fleurs dont elles peuvent extraire le ſuc précieux qui compoſe leur miel. Une vertu hériſſée d'épines eſt trop auſtere pour notre ſiecle ; ſi l'on veut qu'elle plaiſe, il faut la rendre moins ſévere. Dans les circonſtances mêmes où il pourroit être à propos de cenſurer, que ce ſoit avec la douceur dont une femme ne doit jamais s'écarter. Soyez ſûre de plus, que toutes les fois que vous prendrez ce ſoin, vous bleſſerez moins les autres ; & que vous vous vous nuirez moins à vous-même en blâmant avec ménagement, que par des paroles dures & trop d'emportement. Le triomphe de l'eſprit eſt de nous faire ſacrifier à la bonté de notre cœur le penchant que nous avons à médire, d'être prompt à voir les défauts d'autrui mais très-lent à les divulguer. Pour vous convaincre de cette vérité, conſidérez, ma

chere Fille, que ce bien ſi précieux; qu'on appelle *bonne réputation*, n'eſt formé que par la voix de la multitude de ceux qui parlent bien de nous. Si par un mot déſobligeant vous en forcez quelques-uns à ſe taire, le nombre de ceux qui vous faiſoient valoir diminuera; & quoique rien ne ſoit ſi frivole que la pourſuite obſtinée des vains applaudiſſements, cependant c'eſt un avantage très-réel que d'être ſûr que le Public a de nous une opinion favorable. Ce ſont comme autant de rayons de gloire qui environnent la tête d'une femme; ce ſont des parfums qu'elle porte par-tout avec elle & dont elle laiſſe l'odeur dans tous les lieux où elle va. C'eſt un préſervatif contre les méchants. La malignité épuiſe en vain ſa rage, elle ne ſauroit nous bleſſer; ſon dard ne nous atteint pas, & les railleries n'ont point d'effet. La calomnie elle-même ne ſauroit nous faire de tort ſans le conſentement de la ſociété; ce n'eſt qu'un trait léger pour

celle qu'on offenſe, qui retourne frap-
per avec encore plus de force celui qui
l'a lancé.



DE LA VANITÉ ET DE L'AFFECTATION.

APRÈS vos devoirs essentiels, il n'est rien, ma chere Fille, que je vous recommande plus expressément que de vous précautionner contre la vanité; d'autant plus que c'est un des défauts auquel votre sexe paroît le plus enclin. Comme l'affectation l'accompagne presque toujours, je ne les séparerai point: cependant on peut regarder proprement la vanité comme la mere, & l'affectation comme sa fille chérie; la vanité est la faute, & l'affectation en est le châtiment. La premiere peut être regardée comme le germe de l'amour-propre dont l'affectation est le fruit. La vanité n'est jamais à son plus haut point que lorsqu'elle fait naître l'affectation; pour lors elle est au comble. Je n'en dirai pas davantage sur la définition de l'une & de l'autre, pour passer promptement

aux moyens de vous en préſerver, & aux motifs qui doivent vous y engager. Dans cette vue il faut d'abord que vous conſidériez que le Public prétend avoir ſeul le droit de diſpenſer l'eſtime & les applaudiſſements : ainſi toute perſonne qui s'arroge, de ſa ſeule autorité, celui de juger de ſon propre mérite, excite ſa colere, & jamais il ne manque de chercher à s'en venger. Si l'on pouvoit meſurer la grandeur des défauts par la rigueur de la punition qui y eſt attachée, peut-être trouveroit-on qu'il y en a peu de plus inſupportables que la vanité ; car il n'y a guere de peine plus cruelle que celle d'être le ſujet de la raillerie des autres.

La vanité corrompt une femme à un tel point, qu'elle répand même la contagion dans toutes les ſociétés où elle ſe trouve. Comme ſon eſprit eſt uniquement occupé à la contemplation d'elle-même, elle fait tous ſes efforts pour engager les autres dans la même erreur qu'elle, & pour reſſerrer les idées de

ſes amis & de ceux qui compoſent ſa ſociété dans le cercle étroit de ce qui la concerne : elle oublie dans ces moments qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle ſoit un perſonnage auſſi important au reſte du genre-humain, qu'elle l'eſt à ſes propres yeux. On ſe trompe preſque toujours ſur ſa valeur réelle en s'appréciant ſoi-même. Les femmes de ce caractere donnent la torture à leur eſprit, pour faire tomber la converſation ſur elles-mêmes, parce que l'amour-propre eſt leur paſſion chérie. Elles craignent ſi fort de perdre de vue une matiere ſi intéreſſante pour elles, que l'élégance de leur ajuſtement devient preſque toujours le ſujet de leur entretien : affectation mépriſable qui donne lieu à des ſcenes ridicules. Ces ſortes de femmes deſirent tellement de s'attirer l'attention & le reſpect de ceux qui les environnent, qu'elles croyent toujours qu'on leur manque. Elles en ſont ſi jalouſes, que dès qu'elles remarquent qu'on n'eſt plus entiérement

occupé d'elles, elles prennent de l'humeur : elles ne confiderent pas fans doute qu'il eft impoffible de ravir la bienveillance de perfonne ; qu'on ne l'obtient au contraire qu'à force de foins & de douceur ; que l'aigreur n'attire qui que ce foit, & que dans ce cas les droits fur les fentiments que noûs méritons (fi l'on peut fe fervir de cette expreffion) ne fe levent jamais dans toute leur étendue que par l'affabilité & par les graces. Si le Public par hafard ou par jufteffe d'efprit, au lieu d'admirer des perfections imaginaires, ofe prendre la liberté d'en plaifanter, les femmes de l'efpece dont je viens de parler, en appellent auffitôt à elles-mêmes, prononcent l'arrêt & le publient dans tous les cercles. D'un autre côté, fi on leur applaudit par un mot agréable, elles en font fi reconnoiffantes, qu'elles remercient même ceux qui les raillent intérieurement, pourvu qu'ils paroiffent les admirer ; elles ne manquent jamais de prendre un compliment

pour une vérité, & le regardent comme une preuve évidente de leurs charmes, même contre l'aveu de leur miroir. Ces sortes de femmes qui, sur cet article, comme surtout autre, sont dans la plus profonde ignorance d'elles mêmes, ne s'apperçoivent pas que les hommes ne les écoutent & ne leur laissent débiter tant de mots vuides de sens, que dans l'intention de s'en mocquer pour les punir, & se récompenser en quelque façon de l'ennui que leur a causé leur platitude & leur impertinence. Si l'on vient à dire en leur présence du bien de quelque autre femme, on leur fait la plus sanglante injure; la douleur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elle ne leur permet pas de rester plus long-temps dans un lieu où on les a outragées si cruellement: elles s'en retournent aussi-tôt chez elles outrées de honte & de dépit, & prêtes à s'en trouver mal. Si par un grand hasard il arrive de parler avec jugement, elles en attendent un tribut de louanges

ſi exceſſif, qu'elles imaginent que jamais ceux qui ont le bonheur de les entendre, ne pourront s'acquitter envers elles de ce qui leur eſt dû. Elles enviſagent les regles établies dans le commerce de la vie comme faites pour le commun du peuple, & non pas pour des perſonnes de leur rang & de leur mérite. Cette opinion leur fait tenter quelquefois d'étendre leur prérogative juſqu'à ſe croire diſpenſées des devoirs les plus eſſentiels. Si cependant, en dépit de leur vanité, elles ſont quelquefois polies & affables, le manque d'habitude leur donne un air ſi gauche & ſi embarraſſé, qu'il rend mauſſade juſqu'à leur politeſſe. L'oſtentation qu'elles affectent de leur vertu, les porte à vouloir perſuader aux autres qu'il leur en coûte beaucoup pour être ſages; elles s'embarraſſent fort peu des inductions qu'on en pourra tirer, quelque déſavantageuſes qu'elles ſoient pour elles, pourvu qu'elles ſatisfaſſent leur vanité: leur plaiſanteries ordinaires

n'ont pour objet que de tourner en ridicule la raiſon & le bon ſens. Rien n'eſt ſi comique que de les voir mépriſer du fond de leur ame les choſes les plus eſtimables. Toute leur habileté eſt employée à choiſir leurs ajuſtements, & leur prudence à ne les pas payer. Elles ſont fidelles à la mode. C'eſt leur unique étude, leur eſprit eſt totalement confiné dans les bagatelles, elles y ſont ſi tendrement attachées, qu'elles ſeroient prêtes à ſe réconcilier, même avec la vertu, malgré l'éloignement qu'elles ont pour elle, ſi on leur aſſuroit qu'elle eſt devenue l'arbitre ſouveraine de la Cour, & que les graces & la beauté n'y ſont d'aucun prix ſans elle.

Quand l'affectation vient enfin mettre la derniere main à une femme de ce caractere, le ridicule eſt complet. La ſingularité lui paroît la perfection la plus deſirable, parce qu'elle nous diſtingue, ſoit dans le bien, ſoit dans le mal; & cela lui ſuffit: en conſéquence elle voudroit pouvoir

pouvoir se persuader & faire croire qu'elle a été formée d'une argile plus parfaite & plus épurée que le reste des créatures. Pour y parvenir, elle ne fait ni ne dit rien comme une autre, de crainte de ressembler trop au vulgaire. Il résulte nécessairement de ce principe, qu'il faut qu'elle ait un langage particulier qui n'appartienne qu'à elle : les expressions usitées sont trop communes, & ne sont pas d'ailleurs assez délicates. Son miroir lui dicte le matin tous ses mouvements du jour ; ils la trompent d'autant plus dans son attente, qu'ils sont plus étudiés : elle marche comme si ses membres n'étoient unis ensemble que par des ressorts mal faits ; on craint toujours, quand on la voit entrer dans une chambre, que le plus léger faux-pas ne dérange l'économie de ce corps artificiel. Le Créateur, en la formant, ne l'a pas douée sans doute de toutes les graces qu'elle desiroit avoir ; elle s'en est donné d'étrangeres; mais ces additions sont si

loin de la mettre au-dessus des autres femmes, qu'elles la rabaissent presqu'au-dessous du singe. Elle s'écarte, autant qu'elle peut, de la Nature ; elle est avec elle dans une guerre continuelle sans lui accorder la moindre treve, si ce n'est dans les moments où son amant les réconcilie. Lorsqu'elle veut avoir un air doux & languissant, on remarque tant de contrainte dans cette espece de négligence affectée, qu'un air bourru & maussade plairoit cent fois davantage. Veut-elle paroître humble ? on découvre au travers de sa modestie factice un orgueil si excessif, qu'il n'est pas possible de le supporter. Feint-elle ne pas croire mériter quelque louange fade qu'un homme se trouve forcé de lui accorder ? on remarque un sourire si suffisant & un air si satisfait d'elle-même, que la joie qui se peint malgré elle sur son visage prouve mieux sa reconnoissance, que les remerciments les plus expressifs & les plus éloquents. Qu'une femme célebre

par les agréments de sa figure s'arroge le droit de s'habiller autrement que les autres : celle que je viens de dépeindre, la copie sur le champ ; elle ne fait pas attention à la différence du modele : ces ajustements la rendent cent fois plus laide ; & elle paroît, par une imitation si déplacée, oublier les privileges de la beauté, ou du moins présumer trop de la sienne. Sa conversation n'est qu'un bruit confus de mots vuides de sens, un assemblage de compliments distribués sans choix à toutes sortes de personnes indifféremment ; aussi n'en fait-on aucun cas. Sa langue est toujours en mouvement, ainsi que ses yeux : cependant on s'apperçoit aisément que ses regards en général annoncent une ame tendre ; & que malgré ses prétentions à la vertu, elle est fort indulgente pour les amants passionnés & pour les femmes compatissantes. Elle répete les endroits touchants d'une Tragédie, d'une maniere si affectueuse, que ceux qui l'écoutent, peuvent aisé-

ment décider ſans injuſtice, qu'elle ne l'a pas vue avec indifférence. Elle penſe que pour cacher le fard & le vice il ſuffit de les condamner ; & ſur le ſecond article, elle eſt moins difficile encore que ſur le premier. Partagée entre les deux vanités oppoſées de ſa beauté & de ſa ſageſſe, elle eſt ſouvent tentée de donner à entendre qu'il y a des hommes qui meurent d'amour pour elle ; & s'il falloit choiſir entre ces deux prétentions, elle préféreroit plutôt de laiſſer croire au public qu'on lui rend quelquefois un culte profane, que de laiſſer ſoupçonner qu'on ne l'adore jamais.

Les charmes de la beauté peuvent quelquefois éblouir pour un temps, au point d'empêcher les hommes d'obſerver clairement la difformité de ces affectations. Mais lorſque leur éclat eſt paſſé, & que les yeux de l'amant ne ſont plus faſcinés, il recouvre ſa raiſon, & ſe détrompe de l'erreur où les graces factices de ſa maîtreſſe l'avoient d'abord engagé. Une fois

détrompé, il cesse d'honorer comme une Déesse, celle qu'il n'envisage plus que comme une marionnette mue par des ressorts faits avec art pour entretenir son illusion. De semblables femmes ne plaisent que comme une décoration d'Opéra qu'on voit pour la premiere fois, & qui n'a d'autre mérite que celui de la nouveauté. On peut les comparer à ces mouches qui ont les ailes assez brillantes pendant les deux ou trois mois de chaleur, mais que le premier froid de l'hiver fait périr; il en est de même de ces précieuses ridicules; leur derniere saison est affreuse. Il ne leur reste de la part de leurs meilleurs amis qu'un sentiment très-foible, & de celle du Public le plus haut degré de mépris.

Je me flatte, ma chere Fille, que ce tableau suppléera à plusieurs autres préceptes que je pourrois vous donner ici, pour vous mettre en garde contre de semblables défauts. La difformité en est si frappante, que je suis persuadé que la

peinture que je viens de vous en faire, sera pour vous une assez grande instruction, comme la seule vue d'un ivrogne est un sermon plus efficace contre l'ivrognerie, que les discours des Prédicateurs les plus éloquents.



DE L'ORGUEIL.

APRÈS tout ce que je viens de vous dire contre la vanité, ma chere Fille, je ne prétends pas appliquer la même censure à l'orgueil bien entendu. C'est un mot dont la vraie signification n'est pas bien décidée ; car il y a deux especes d'orgueil, dont l'un doit être regardé comme une vertu, avec autant de raison que l'autre doit être considéré comme un vice. Mais malheureusement nous avons une telle pente à faire un mauvais choix dans ce genre comme en beaucoup d'autres, qu'il est devenu dangereux de louer l'orgueil même le mieux placé.

Vous ne devez pas être fiere d'avoir une robe plus belle que celle d'une autre, ni croire que la finesse de vos dentelles vous tienne lieu d'esprit. Il y a des femmes qui font tant de cas des ajustements, que si l'on pouvoit lire dans leur cœur,

on y verroit que la penſée même de la mort devient moins affreuſe pour elles, par l'idée qu'elles auront un beau lit de parade, & qu'elles ſeront enterrées avec une très-grande pompe. On peut être fort éloigné d'un orgueil ſi outré, & cependant être encore très-ridicule, en donnant trop de valeur à des objets qui par eux-mêmes doivent nous paroître aſſez indifférents. Une perſonne ſenſée ne doit pas témoigner trop d'empreſſement à s'attirer l'attention & les reſpects de tout le monde. Mais ſe contenter qu'on lui rende ce qui lui eſt dû, & avoir des égards pour les autres, ſi elle veut qu'ils en aient pour elle. Il ne faut pas qu'elle ſoit d'une exactitude incommode, ni qu'elle ſe diſtingue par une trop grande délicateſſe, comme ſi les choſes communes étoient trop groſſieres pour elle: car c'eſt une impoliteſſe, & une preuve de hauteur offenſante pour les autres, que nous mettons en droit de nous le faire ſentir par quelque mortification

marquée. Auſſi ne manque-t-on guere de ſaiſir les occaſions d'humilier celle qui y donne lieu, en ſe rendant trop difficile ſur des bagatelles. Vous ne devez pas vous enorgueillir de votre élévation, moins encore mépriſer ceux qui ſont dans un rang au-deſſous du vôtre. Il y a des femmes aſſez imbécilles pour ſe faire une idole de leur nom, & pour penſer que leur raiſon même doit s'abaiſſer devant lui pour l'adorer. Elles voudroient que tout l'univers penſât que rien ne peut compenſer de grands titres, ni d'anciennes armoiries. Elles s'imaginent que ces frivoles avantages leur donnent de la ſupériorité ſur les autres, & elles les conſiderent du faîte de leur grandeur. Le mérite & la vertu même ne leur paroiſſent que des qualités très-ſubalternes. Cette erreur eſt non-ſeulement déraiſonnable, mais criminelle, en nous faiſant mettre plus de valeur aux choſes qui ne dépendent que du haſard, qu'à celles qui ſont véritablement eſti-

mables par elles-mêmes. Le ridicule attaché à une ſemblable folie n'eſt pas ſuffiſant pour la punir ; le plus profond mépris doit en être le châtiment. Il arrive ſouvent à la vérité que des gens ſans naiſſance, que la fortune a élevés à quelque place éminente, nous indiſpoſent contre eux, malgré nous, par une hauteur auſſi impertinente que déplacée ; ils parlent de leur nobleſſe avec une aſſurance qui doit néceſſairement exciter la colere des perſonnes de qualité, devant leſquelles ils ſe vantent, & les rendre peut-être fieres à leur tour. Mais il faut tâcher de réſiſter au deſir qu'elles font naître de les humilier. Le ſeul cas où la cenſure puiſſe être permiſe, eſt celui où des gens ſortis de la lie du peuple oublient ce qu'ils ſont au point de tirer vanité de ce qui devroit les rendre plus humbles, ou de prétendre cacher la baſſeſſe de leur extraction par leur inſolence. C'eſt alors qu'on peut les corriger par une petite raillerie mê-

me un peu piquante, s'il eſt néceſſaire, pourvu qu'elle ſoit employée à propos, en obſervant néanmoins de ne pas inſiſter trop long-temps ſur cet article.

Cette eſpece d'orgueil, & pluſieurs autres dont je ne parle point, doivent être évitées avec le plus grand ſoin.

Ce qui eſt à deſirer dans ce genre, & que je vous recommande, eſt une émulation qui tende à élever votre ame, à vous diſtinguer des autres : une ardeur extrême de les ſurpaſſer en mérite & dans tout ce qui pourra vous acquérir une meilleure réputation aux yeux du Public. L'eſtime eſt à la vertu ce que le zéphyr eſt aux plantes & aux fleurs qu'il fait croître & épanouir : auſſi peut-on la regarder, en quelque façon, comme en étant le principe & la récompenſe. L'orgueil dont le but eſt louable, ne ſauroit jamais être un vice, puiſque c'eſt le germe d'une vertu. Loin que le plaiſir que nous reſſentons des juſtes applaudiſſements qu'on nous don-

ne, ſoit condamnable, ce ſeroit au contraire un mauvais augure dans une femme, de n'y pas trouver la plus grande partie de ſa ſatisfaction. L'humilité eſt ſans doute une grande vertu; mais elle ceſſe de l'être, quand elle n'oſe pas mépriſer ce qui eſt mépriſable en lui-même, telle que la hauteur déplacée qui eſt devenue le vice & la folie de votre ſexe. Il faut ſe garder néanmoins de porter le mépris juſqu'à la perſonne: on ne doit même l'employer qu'avec des diſtinctions convenables; autrement il pourroit s'y rencontrer des inconvénients, en ne ſachant pas le marquer à propos. L'orgueil qui excite quelquefois un peu de dépit dans le cœur d'une femme, lorſqu'on la ſurpaſſe dans quelque choſe d'eſtimable, produit ſouvent de ſi bons effets, qu'il ſeroit injuſte de le regarder comme un défaut.

Je conviens qu'il n'eſt point aiſé de tenir un juſte milieu entre les deux eſpeces d'orgueil dont je viens de parler.

Mais ressouvenez-vous toujours, ma chere Fille, qu'il vaut encore mieux pour une femme qu'on l'accuse de fierté, que de la croire trop familiere.



DES DIVERTISSEMENTS.

CE qui me reſte à vous recommander, ma chere Fille, c'eſt une méthode ſage & ſûre pour uſer des divertiſſements avec prudence. Dans la jeuneſſe, il eſt très-dangereux de ſe montrer trop ardente à la pourſuite des plaiſirs; & dans un âge plus mûr, c'eſt vouloir embraſſer une ombre qui nous échappe ſans ceſſe. D'ailleurs ces ſortes d'amuſements, n'étant plus alors de ſaiſon, deviennent par-là preſqu'indécents. Les plaiſirs ne ſont faits proprement que pour repoſer & récréer ceux qui travaillent beaucoup: par conſéquent les gens oiſifs n'en ont pas beſoin; & cependant ce ſont preſque toujours ceux qui s'y livrent avec le plus d'empreſſement. Lorſque notre eſprit a été trop long-temps appliqué au ſoin de nos affaires ou de nos emplois,

il eſt auſſi naturel que néceſſaire de ſe délaſſer pour quelques inſtants par des amuſements honnêtes ; mais il eſt également déplacé & ridicule, de paſſer toute ſa vie dans les plaiſirs. D'ailleurs on court même riſque de les détruire , en n'y mettant point d'interruption. Leſprit ainſi que le corps ſe fatigue, lorſqu'il reſte toujours dans la même ſituation ; la trop grande application l'énerve à la fin, & le trop de diſſipation le rend lâche & pareſſeux. C'eſt la variété qui fait le charme de tous nos amuſements ; ceux qui ſont trop ſouvent répétés, commencent d'abord par nous devenir indifférents, & finiſſent enfin par nous ennuyer. Tant qu'on ſait les bien choiſir & les prendre à propos , ils ne peuvent jamais nous attirer de blâme : mais dès que nous en uſons avec excès, quoique très-innocents par eux-mêmes, ils deviennent ſouvent criminels, & ne manquent jamais de nous rendre ridicules.

Il y a des femmes qui ſont de toutes les

fêtes, comme *Bessus* (1) étoit autrefois de tous les duels. Leur société n'est composée que de gens aussi frivoles qu'elles. C'est une espece de cercle où elles sont enfermées & d'où il semble qu'elles ne peuvent sortir : elles ne sauroient même prendre sur elles d'interrompre une vie aussi oisive par une seule heure de réflexion. Elles savent le nom de tous les Acteurs, & connoissent toutes les loges de la Foire (2). Il n'y a point de soldat aussi exact à se rendre à son poste au son des tambours de sa compagnie, qu'elles sont empressées d'aller voir quelques nouvelles marionnettes, ou quelque monstre arrivé depuis peu.

---

(1) Il y a une Comédie Angloise, où l'Auteur introduit une espece de Capitan nommé *Bessus*, qui est retenu pour servir de second dans plusieurs duels à la fois.

(2) Il se tient une Foire à Londres après la Saint Barthelemi, qui ressemble assez à la Foire Saint Germain de Paris.

Le printemps, qui fait prendre l'essor aux mouches & aux sots, leur fait déserter leurs maisons pour aller étaler leur luxe & leurs ridicules dans les promenades publiques : l'hiver, elles remplissent toutes les salles de spectacle & tous les cercles, tant à la Ville qu'à la Cour. On est si las de les rencontrer courant sans cesse d'un lieu à un autre, sans dessein & sans objet, que les hommes même en sont excédés, quelque jolies qu'elles puissent être. La vue se rassasie de considérer les objets les plus agréables, de même que l'estomac des aliments les plus délicats ; & quand une femme, quoique belle, se montre trop en public, on s'en ennuie bientôt, & elle vient au point de fatiguer les yeux au lieu de les charmer. Les jolies femmes de l'espece dont je parle, sont si ardentes à la recherche continuelle des plaisirs, qu'insensiblement elles deviennent l'objet de la risée de tout le monde. Elles ne veulent pas se persuader que si on les voyoit plus rare-

ment, on ne s'en mocqueroit pas au moins si souvent. D'ailleurs on les trouve par-tout, & elles s'avilissent, pour ainsi dire, à force de se prodiguer.

Je ne saurois désapprouver qu'on joue quelquefois pour se délasser. Mais vous ne devez pas vous livrer à cette espece d'amusement, au point qu'on puisse vous taxer d'être une joueuse de profession ; c'est un défaut qu'il faut éviter avec presque autant de soin que ceux qui paroissent plus criminels en eux-mêmes. Le goût du jeu, lorsqu'il est vif, a des suites si dangereuses, qu'il n'est pas possible de le tolérer. Il fait insensiblement contracter l'habitude de l'oisiveté, & par conséquent d'une perte de temps considérable. Il oblige souvent à vivre avec assez mauvaise compagnie ; il fait négliger les devoirs de la société & ses propres affaires : en un mot, il lie indispensablement avec des personnes qui ne peuvent que nuire à la réputation d'une femme.

Si je voulois approfondir cette matie-

re, j'aurois encore bien d'autres chofes à dire contre le jeu ; car il donne occafion au Public de faire fouvent à une joueufe des queftions très-offenfantes: *Comment ofez-vous vous rifquer à faire de fi grandes pertes ? De quels moyens vous fervirez-vous pour payer de fi groffes fommes ?* & plufieurs autres femblables. Si vous vous acquittez exactement de vos dettes, on mettra tout en ufage pour découvrir d'où peut vous venir tant d'argent. Si vous devez à un homme, il faudra que vous l'accabliez fans ceffe de foins & d'égards, pour lui témoigner votre reconnoiffance de la bonté qu'il a d'attendre fon paiement. Si cet homme eft d'un caractere à laiffer foupçonner qu'il ne fait pas aifément crédit, on penfera auffi-tôt que puifqu'il eft devenu fi facile, il faut qu'il y foit engagé par de fortes raifons, & qu'il ait fans doute acquis des droits fur vous qui le dédommagent de ce que vous pouvez lui devoir. D'ailleurs, fi une joueufe pou-

voit se voir lorsqu'elle a vilain jeu, & que la mise est considérable, elle abjureroit certainement pour toujours un plaisir qui la défigure à un si haut point.

On ne regardera jamais comme une faute, que vous dansiez quelquefois ; mais ressouvenez-vous que votre habileté sur ce point doit se réduire à savoir mieux qu'une autre vous présenter agréablement. C'est sans doute un avantage que de bien danser ; mais dès qu'on le pousse trop loin, on peut dire qu'on excelle dans l'art des Baladins ; ce qui n'est assurément pas une louange. Il vaudroit donc mieux qu'une femme ne dansât jamais, parce qu'elle n'a pas de talent pour cet art, que de l'exercer trop souvent, parce qu'elle s'en acquitte trop bien. La méthode la plus sûre & la plus aisée à suivre, est de ne se livrer à ce goût que dans des compagnies privées, avec des amis particuliers ; & même alors, il faut que ce soit sans soin & sans

étude, comme on doit prendre un simple amusement; & non pas avec appareil, comme si c'étoit une véritable affaire qui eût mérité un mois, au moins, de préparation, par de sérieuses conférences avec un Maître à danser.

On pourroit s'étendre encore beaucoup sur les plaisirs en général, & faire des réflexions sans nombre sur les dangers qui les accompagnent; mais je crois devoir me renfermer dans des bornes plus étroites pour ne pas vous ennuyer. Si je me laissois aller au penchant qui m'entraîne, je ferois un gros volume, & je ne remplirois plus le dessein que j'ai de vous amuser en vous instruisant. Je conclurai donc ces Avis, ma chere Fille, par des souhaits ardents pour tout ce qui pourra faire votre bonheur, afin que vous viviez de maniere à illustrer votre famille, & à servir de modele à votre sexe; que vous puissiez être heureuse avec un mari qui vous

eſtime autant que je me flatte que vous mériterez de l'être, & avec des enfants qui héritent de vos vertus : que vous brilliez dans le monde ; mais que ce ne ſoit pas d'un faux éclat, & que vous puiſſiez réduire l'Envie même au ſilence par une conduite irréprochable en tout genre : que l'eſprit & la vertu conſpirent à l'envi à vous faire admirer ; car lorſqu'on n'a que l'une de ces deux qualités ; la premiere eſt ſi vuide, & la ſeconde ſi foible, qu'à peine méritent-elles des louanges chacune en particulier. Faſſe le Ciel que vous les poſſédiez toutes deux, & que vous ne les abandonniez jamais ; qu'elles ſoient vos Anges tutélaires ; & prenez garde de les perdre de vue dans quelque circonſtance que ce ſoit. Puiſſiez-vous élever votre ame au point de forcer, pour ainſi dire, le ſiecle qui vous ſuivra, à vous placer dans ſes faſtes au-deſſus de toutes les autres femmes, & que la poſtérité vous ſoit redevable pour les grands avantages qu'elle

retirera des bons exemples que vous aurez donnés pendant tout le cours de votre vie !

Je terminerai cet ouvrage, ma cher Fille, en vous conjurant d'accomplir ſcrupuleuſement tous les préceptes que je viens de vous donner. L'ambition que j'ai de vous voir parfaite, eſt tellement unie à la tendreſſe que j'ai pour vous, que je regarderai toujours votre bonheur comme faiſant la plus grande partie du mien.

FIN.

TABLE.

Fin de la Table.

PENSÉES

ET

RÉFLEXIONS

MORALES,

SUR DIVERS SUJETS.

Quidverum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum.
HORAT.

Tome I.



ÉPITRE
DÉDICATOIRE
A MA SŒUR.

Le Sentiment ne connoît point de loi ; les liens du ſang n'ont été que l'occaſion de l'union de nos cœurs. Cette heureuſe ſympathie où l'inſtinct nous entraîne, devint un choix quand l'âge eut permis à la raiſon de l'éclairer : nos deux ames alors ſe confondirent, & nos penſées n'eurent plus qu'une même origine. Ce n'eſt donc que votre bien que je vous rends, en vous offrant cet Ouvrage qui nous eſt commun à tous deux. Il eſt le fruit de ces entretiens que nous avons eus tant de fois enſemble. La confiance déchiroit le voile, l'amitié fouilloit dans le cœur, & nous trouvions dans l'aveu réciproque de nos foibleſſes, de quoi découvrir celles des autres. Preſque tous les hommes ont les mé-

mes germes de vices & de vertus. Ce n'est qu'à force de réflexions & de combats qu'on parvient à déraciner les premiers, & à faire éclorre & fructifier les seconds. Pour vous qui n'avez plus d'assauts à livrer, & qui jouissez paisiblement de votre victoire dans le sein de la sagesse, daignez jetter un coup d'œil sur les miseres humaines dont votre courage vous a délivrée; & si le tableau vous en paroît foible, excusez le pinceau en faveur du Peintre.





PENSÉES ET RÉFLEXIONS MORALES, SUR DIVERS SUJETS.

SUR LA RELIGION.

Les deux objets dont il eſt le plus important aux hommes d'être inſtruits, *leur Religion*, & *l'art de conſerver leur ſanté*, ſont cependant ceux qu'ils étudient & dont ils s'occupent le moins.

Qu'eſt-ce qu'un vrai dévot ? Eſt-ce un homme qui paſſe ſa vie aux pieds des Autels, couvert d'un cilice & couché ſur la cendre ? Non, ſans doute. C'eſt un homme qui remplit tous ſes devoirs envers le prochain & envers lui-même.

Un vrai dévot eſt ſupérieur aux autres hommes. En effet, il approche plus qu'eux de la Divinité, puiſqu'il a ſu vaincre, en grande partie, les foibleſſes, & j'oſe même dire les vices preſque inſéparables de l'humanité.

L'humilité & la bonne-foi ſont les principaux appanages de la vraie piété. Un homme faux ou orgueilleux n'eſt point dévot, c'eſt un hypocrite.

Il y a des gens qui ſe croient dévots, parce que la crainte de l'enfer les détourne quelquefois du vice. La récompenſe ne les touche pas : ce ne ſont que des poltrons, qui, comme dit Charron, *ne font point le mal de peur d'être battus* ; mais s'ils peuvent perdre de vue un inſtant l'idée de la punition, ils ſe livrent au crime avec autant d'ardeur que ceux qui ne croient rien.

Pour que la dévotion faſſe notre bonheur, il faut qu'elle nous gouverne uniquement, & qu'elle ſoit, pour ainſi dire, notre paſſion dominante. Ceux

qui prétendent allier les plaisirs du monde avec les maximes de la Religion, sont presque sans cesse dans les remords, & par conséquent les plus malheureux des hommes.

Je ne suis point étonné que depuis l'établissement de la Religion Chrétienne, l'Eglise se soit élevée avec tant de force contre les spectacles; c'est un péril certain pour les ames déjà corrompues, & un danger au moins pour celles qui sont encore innocentes.

La Philosophie n'a jamais su que pallier les passions; c'est à la Religion seule qu'il appartient de les dompter.

La Religion est la consolation des malheureux: pour ceux qui n'en ont point, j'ignore quelle peut être leur ressource.

S'il y a un Dieu, l'immortalité de l'ame, pour être crue, n'a pas besoin du secours de la foi; l'inégalité des conditions, le malheur souvent attaché à persécuter la vertu, & le bonheur à récom-

penſer le vice, doivent nous la prouver. Il faut être Athée pour ne pas croire un Paradis & un Enfer.

Si les hommes étoient réellement convaincus de leur prétendue croyance, hors les foux, ils ſeroient tous des Saints.

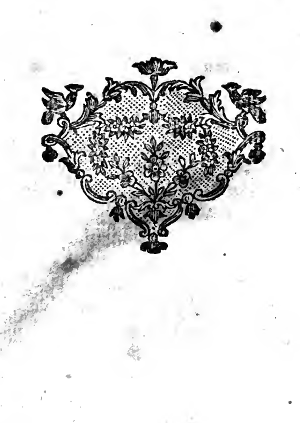
La plus grande partie des hommes ſeroient dévots, s'ils n'avoient point de paſſions. Mais ces paſſions leur ſont cheres, & la Religion veut qu'on les combatte. On ne commence ordinairement à douter, que lorſqu'on a intérêt d'être incrédule.

Quel eſt le projet de nos prétendus eſprits-forts ? Nous rendre heureux, répondent-ils, porter le flambeau de la vérité au milieu du chaos de nos erreurs, diſſiper les ténebres où le préjugé & l'ignorance nous ont plongés depuis tant de ſiecles, & remplacer par un doute raiſonné la ſtupide crédulité du vulgaire. Ce projet eſt beau ſans doute, & mérite, de notre part, la plus vive reconnoiſſance. Mais ſi pour nous faire paſ-

ſer enſuite de ce doute à la certitude en nous prêchant le Déiſme & même le Matérialiſme, il faut renverſer les loix & tous les liens de la ſociété; que devons-nous penſer de ces nouveaux Apôtres, qui en voulant nous délivrer de la crainte d'une autre vie, nous livrent en attendant à tous les dangers de celle-ci? En effet, que n'avons-nous pas à redouter des paſſions, dès qu'elles n'auront point de frein? C'eſt cependant en nous l'ôtant que nos Philoſophes modernes croient travailler à notre bonheur. Ils ne daignent même pas nous donner aucune preuve pour nous convaincre. Les bons mots & les épigrammes leur ſervent de démonſtration : le ridicule & le mépris doivent être leur récompenſe.

J'avoue que je n'ai pas aſſez bonne opinion des hommes en général, pour ne pas craindre d'être en concurrence ſur des objets importants avec ceux qui n'eſperent point de Paradis, & qui

ſur-tout ne craignent pas d'Enfer, quand leurs paſſions ſeront contraires à mon intérêt ou à mon bonheur.



SUR L'AMOUR-PROPRE.

L'AMOUR-PROPRE est la premiere & la derniere de nos passions, ou pour mieux dire, il les renferme toutes. C'est notre principal mobile, & nous n'agissons que par lui & pour lui.

L'amour-propre se déguise sous tant de formes différentes, qu'on le prend souvent même pour de la modestie.

Notre amour-propre est la source de la plupart de nos plaisirs ; il l'est aussi de nos chagrins ; après ceux du cœur, (dont tous les hommes même ne sont pas susceptibles) les plus cuisants, sans contredit, sont ceux qu'il nous cause : nul n'en est exempt, & on s'en console difficilement.

La plupart des hommes desirent plus d'être admirés que d'être aimés. L'admiration satisfait l'amour-propre, & tous les hommes en ont. L'amitié appartient

au ſentiment, & il y a bien des gens qui n'en ont point.

Si l'on ôtoit l'amour-propre de nos plaiſirs & de nos chagrins, on les diminueroit de plus de moitié.

On rougit plus ſouvent par amour-propre que par modeſtie.

Il eſt des torts dont la griéveté ôte la force de les avouer, & d'en ſolliciter le pardon, parce qu'on les croit impardonnables. C'eſt donc à l'offenſé, dans ce cas, à faire les premieres démarches, s'il eſt ſûr d'ailleurs du repentir de celui qui l'a outragé, & qu'il veuille le conſerver pour ami, ſans quoi il le perdra.

Le ſentiment trop vif de notre faute, & notre amour-propre, nous portent inſenſiblement à nous éloigner d'un homme que nous ſavons en droit de nous faire des reproches: nous le fuyons, parce que nous le craignons, & l'on eſt bien près de haïr ce que l'on craint.

L'envie de ſatisfaire notre amour-pro-

pre nous fait quelquefois oublier les ressentiments les mieux fondés.

C'est souvent par un excès d'amour-propre, qu'on ne se pardonne point; car où cette passion ne se glisse-t-elle pas? On est quelquefois indulgent envers les autres, tandis qu'on est plein de rigueur pour soi-même sur les mêmes objets. D'où cela vient-il, si ce n'est de la supériorité qu'on croit avoir sur eux? On trouve tout simple qu'ils fassent des fautes qu'on ne se croyoit pas capable de commettre. On se regardoit comme invulnérable : on est vaincu : cette défaite est bien humiliante. On ne doit jamais en effet se pardonner de s'être mis au niveau de ses semblables.

La crainte de paroître ignorant, est le plus grand obstacle pour cesser de l'être.

Il y a certaines gens auxquels il est arrivé de sacrifier leur réputation pour sauver un ridicule.

Ceux qu'on n'admire jamais, admirent rarement les autres.

On peut cenſurer impunément devant la plupart des hommes, les défauts & même les vices auxquels ils ſont le plus enclins ; car il eſt fort rare qu'ils s'appliquent la critique qu'on en fait. Un avaricieux ira même juſqu'à condamner l'avarice, un ambitieux l'ambition, & ainſi des autres, parce qu'on ne ſe voit jamais tel qu'on eſt. C'eſt par cette raiſon que les Prédicateurs & le Moraliſtes n'ont encore corrigé perſonne.

On connoît mieux ceux avec qui l'on vit qu'on ne ſe connoît ſoi-même. L'intérêt qu'on a de ſe voir plus parfait qu'eux, du moins exempt de ces défauts qu'on n'oſe s'avouer, nous aveugle. Il n'en eſt pas de même pour ceux des autres ; ils ont beau les cacher, nous déchirons ſans ſcrupule le voile, dont ils cherchent vainement à les couvrir.

En fait de morale, on ſe perſuade aiſément qu'on eſt ce qu'on devroit être.

Il n'y a que ceux qui n'ont aucune

bonne qualité pour balancer leurs défauts, qui n'ont pas la force de les avouer (*a*).

C'eſt le deſir d'acquérir des ſuffrages, fondé ſur le double intérêt de la vanité & de l'amour-propre, qui fait que la plupart des hommes ſont plus, ou du moins ſont prêts à faire davantage, pour des gens qu'à peine ils ont vus, que pour des connoiſſances de vingt ans, & quelquefois même pour leurs amis.

Les hommes en général ne méritent d'être ni aimés, ni eſtimés. Chacun en convient en particulier; cependant il n'y a preſque perſonne qui ne mette tout en uſage pour mériter l'eſtime & l'amitié de la multitude. Quelle inconſéquence!

(*a*) Henri IV demandant un jour à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, ſi ſon Maître n'avoit point de Maîtreſſes: l'Ambaſſadeur lui répondit que Philippe étoit un Prince religieux qui n'aimoit que la Reine; Henri IV lui répartit auſſi-tôt avec vivacité: *Eſt-ce que votre Roi n'a pas aſſez de vertus pour couvrir un vice?*

Comme l'amour-propre se porte sur tous les objets, il y a des gens qui ayant considéré avec raison la sensibilité comme un mérite, pensent qu'en l'outrant ils acquerront la réputation d'ames sensibles. En conséquence ils forcent leur caractere, & paroissent plus affectés des peines de leurs amis, que ceux qui les ressentent, ne peuvent l'être eux-mêmes. On n'est occupé qu'à essuyer leurs larmes; mais ce rôle est de peu de durée. Le public s'ennuie bientôt de celui de consolateur, & le Héros du sentiment reste abandonné au triste plaisir de s'affliger pour donner bonne opinion de son cœur.

Le trop grand desir de plaire produit souvent l'effet opposé. Nous nous échaffaudons pour briller; il n'y a pas un petit coin de notre esprit où nous n'allions fouiller. Rien n'est oublié, excepté le naturel qui seul a des droits sur nous. Ce vain étalage de pieces rapportées, qui souvent même ne quadrent point

ensemble, forment un composé bizarre : en voulant embellir la nature, nous la chargeons d'ornements superflus qui la boursoufflent ; au lieu d'un tableau séduisant, nous ne présentons plus qu'une *carricature*. Faut-il donc s'étonner si ces personnages annoncés perdent si souvent à être vus, & si ces prétendus géans ne paroissent, pour l'ordinaire, que des pigmées montés sur des échasses ?

Rien n'humilie tant l'amour-propre que d'avoir eu un violent desir de plaire, & de n'avoir pas réussi.

Si nous n'avions point de prétentions, celles des autres ne nous choqueroient pas tant.

Je ne sais pourquoi on est si flatté d'avoir de l'esprit ; car ordinairement il ne sert qu'à nous rendre malheureux. En effet, on ne sauroit disconvenir qu'il n'y ait beaucoup moins de plaisir à goûter, que de chagrins à essuyer : & plus nos perceptions sont vives, plus nous sentons les biens & les maux ; mais le desir de se

faire admirer eſt encore plus vif dans le cœur des hommes, que celui d'être heureux.

Nous pardonnons des injures & même de mauvais traitements; mais il eſt bien rare qu'on pardonne à celui qui eſt plus eſtimé & plus recherché que nous. Plus nous ſentons même ſa ſupériorité, plus elle nous rend irréconciliables.

On divulgue plus de ſecrets par vanité & par amour-propre, que par indiſcrétion & même par méchanceté.

On ne demande guere d'avis que pour faire approuver le ſien.

Entre deux perſonnes qui diſputent enſemble, l'on peut preſque décider, ſans connoître même le fond de la queſtion, que celui qui ſe fâche eſt celui qui a tort.

Sans l'amour-propre nous ſerions peut-être rebutés par la diſtance immenſe qu'il y a ſans doute entre ce que nous ſavons, & ce qu'on ſaura dans les ſiecles futurs. Mais le voile épais répandu ſur

l'avenir, ne permet pas à nos yeux d'y pénétrer ; & cette obſcurité eſt favorable aux progrés des connoiſſances humaines ; parce que ce ſentiment inné dans tous les hommes, perſuade à chaque individu, dans le genre qu'il a choiſi, qu'il a atteint, ou que du moins il atteindra, à force de travail, le dernier degré de perfection.

Rarement on écrit pour inſtruire les autres des connoiſſances qu'on a acquiſes, mais pour leur apprendre qu'on les a.

Rien n'eſt plus reconnoiſſant que la haine quand on la ſert, ſur-tout lorſque l'amour-propre en eſt le principe, parce qu'il eſt la baſe de toutes nos paſſions.

Ceux qui ont beaucoup d'amour-propre ſont plus occupés du deſir de faire plaiſir aux autres que de leur épargner des chagrins ; parce que le premier fait naître de la reconnoiſſance, & qu'il eſt rare qu'on ſache gré du ſecond.

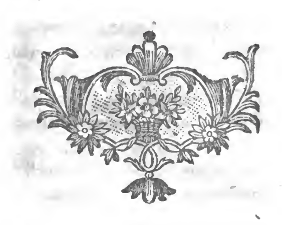
Si l'amour-propre fait quelquefois naître l'amour, il en guérit auſſi quelquefois.

L'amour-propre prend ſouvent le maſque de l'amitié, même à notre inſu. Nous croyons donner une marque de confiance à notre ami, en lui dévoilant un ſecret qui nous flatte, & nous ne faiſons qu'un acte de vanité.

L'amour-propre produit ſouvent des effets oppoſés ; il donne de l'aigreur à certaines gens, parce qu'ils regardent comme une injure tous les hommages dont ils ne ſont pas l'objet. D'autres, au contraire, croient voir des admirateurs dans tous ceux qu'ils rencontrent. A les entendre, il ſemble qu'on les comble ſans ceſſe des éloges les plus flatteurs. L'envie rend les premiers malheureux, & la fatuité rend les derniers ridicules.

L'admiration ajoute beaucoup au ſentiment, parce qu'elle flatte notre amour-propre. Nous croyons participer aux éloges que les talents & les vertus de nos amis leur ont mérités ; & ſi nous venons à les perdre, le regret en eſt d'autant plus vif & plus durable, qu'ou-

tre la douleur d'être privés de ce que nous aimions, nous nous persuadons que nous avons perdu en même-temps partie de notre valeur; les pleurs de la vanité humiliée, se mêlent à ceux de la tendresse, & les rendent encore plus amers.



SUR L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ eſt le commerce des ames: celles qui y mettent le plus, en retirent auſſi le plus de plaiſir. Mais ſi nous faiſons ſeuls les frais, & que nous n'y trouvions aucun avantage, il faut le quitter; ou du moins changer l'objet de notre attachement. C'eſt la malheureuſe néceſſité où ſont ſouvent expoſées les ames trop ſenſibles: mais il ne faut pas ſe rebuter, & les ingrats ne doivent pas nous rendre aſſez cruels à nous-mêmes pour nous faire prendre le parti de végéter, tandis que nous ſommes faits pour ſentir.

Une amitié ſans confiance, eſt un être de raiſon qui n'exiſta jamais; c'eſt une montagne ſans vallée: en un mot, c'eſt un paradoxe qui ne ſauroit être conçu que par ceux qui n'ont pas l'idée de ce

lien des ames, le plus respectable de tous.

Le caractere de nos amis, & en général de ceux qui nous environnent, influe toujours un peu sur le nôtre, selon qu'il est plus ou moins susceptible d'empreinte. Il est donc nécessaire, quand on veut se faire connoître parfaitement, de peindre non-seulement son ame, mais de donner aussi une idée exacte de ceux avec qui l'on vit habituellement, par choix, ou par nécessité, sans quoi on ne montre de soi que quelques facettes.

Quand on a ouvert son ame à son ami, & qu'on lui a découvert ses secrets les plus importants, il reste encore quelque chose à lui confier, ce sont ses *miseres*; & de toutes les confidences, c'est peut-être celle qui coûte le plus à faire.

On ne sent jamais mieux le besoin de l'amitié que dans le malheur. Un ami est pour lors comme un corps flottant qu'un homme prêt à se noyer saisit avec empressement, & dont rien ne peut le sé-

parer. Dans le bonheur, au contraire, tout nous eſt bon. Les images riantes qui ſe peignent dans notre imagination, ſe réfléchiſſent ſur tous les objets qui nous environnent, nous quittons nos amis avec moins de regret, & le plaiſir de les revoir eſt beaucoup moins vif. Ils ne nous ſont pas d'une utilité abſolue; & nos ſentiments, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont toujours en proportion de nos beſoins.

La reconnoiſſance ajoute ſans doute au ſentiment; mais il eſt rare qu'elle le faſſe naître.

Le ſentiment ne s'exige, point; il ſe mérite.

On ne doit point demander excuſe des fautes de ſentiment.

La plupart des hommes nous aiment plus ſouvent par habitude & par convenance, que par choix & par goût. Leur conduite nous prouve tous les jours cette vérité; cependant preſque perſonne ne la croit ou du moins ne ſe l'applique

l'applique. L'amour-propre nous dit le contraire, ne prouve rien, & nous persuade.

L'amitié qui n'exige rien & qui ne se plaint jamais, est presque toujours foible.

Les ames tendres & délicates se refusent souvent la consolation de se plaindre, dans la crainte qu'on ne regarde comme une foiblesse l'excès de leur sensibilité.

Il est rare de trouver un homme assez parfait pour ne pas donner quelquefois sujet à son ami de se repentir d'avoir eu pour lui de l'amitié & de la confiance.

On ne répare ses torts que vis-à-vis de ceux qu'on aime.

Il n'en est pas des brouilleries comme des racommodements ; une brouillerie est souvent le germe d'une autre, & plus on se brouille, plus il y a lieu de croire qu'on se brouillera encore : au lieu que plus on se racommode, moins il y a d'espérance de se racommoder à l'avenir.

On ne ſauroit être envers ſes amis, même les plus intimes, trop avare de reproches, ſur-tout de ceux que nous ſentons qu'ils ne nous feroient pas en pareilles circonſtances; parce que n'étant point affectés du motif de nos plaintes, ils nous croient plus difficiles que ſenſibles.

Quand on manque à l'amitié, les procédés & les égards ſont de nouveaux torts & quelquefois même une inſulte.

On eſt plus gêné avec ceux qu'on n'aime plus, qu'avec ceux qu'on n'a jamais vus.

Il arrive quelquefois que des gens qui nous plaiſent fort, ne nous conviennent point du tout.

Il ne ſuffit pas d'aimer pour plaire; il faut convenir à l'objet qu'on aime, & ſur-tout l'aimer *à ſa mode*, ſans quoi toutes les preuves d'attachement qu'on lui donne ſont nulles, ou n'excitent en lui qu'une reconnoiſſance ſtérile, qui loin de faire naître le goût, y forme quelquefois un obſtacle invincible.

dans l'adminiſtration de votre fortune, la juſtifiera du moins en grande partie

Evitez dans vos habits toute eſpece d'affectation, & ne croyez pas que vous en valiez mieux pour avoir une robe richement brodée. Reſſouvenez-vous, ma chere Fille, qu'un mot agréable ou un regard obligeant, vons attireront plus de conſidération que les plus belles parures.

Ce n'eſt pas à dire qu'il faille vous aſſujettir par principe à ne vous pas mettre comme les perſonnes de votre état: obſervez ſeulement de prendre pour modele les femmes les plus ſenſées & non les plus folles. Vous pouvez donc vous permettre quelque diſtinction, pourvu qu'elle ſoit convenable à votre naiſſance & à votre richeſſe; mais dans la diſtribution de votre dépenſe, il me ſemble qu'un grand nombre de domeſtiques & une maiſon ornée avec goût, vous feront plus d'honneur que les ajuſtements les plus brillants: c'eſt un luxe qui peut aiſément

çon plus agréable du ſentiment dont on eſt affecté, que de celui qu'on inſpire.

Les reproches ne ſont pas faits pour les perſonnes dont on a des ſujets de ſe plaindre aſſez graves pour rompre avec elles ; ils doivent être réſervés pour ceux dont on fait cas encore : & dès qu'on nous a manqué par le cœur, on ne mérite ni eſtime ni amitié ; ce ſeroit avilir l'une & l'autre que d'entrer en explication.

L'amour fait ſouvent tort à l'amitié : un ami qui devient amant eſt plus tendre, ſans doute, mais il n'eſt jamais auſſi ſûr que celui dont le cœur eſt libre de paſſion : un inſtant de jalouſie, un refus, un moment d'humeur peuvent détruire en un jour le fruit de dix ans de ſoin & de confiance réciproque. L'amant piqué entraîne l'ami dans ſa querelle, quoiqu'il n'y ait point de part, & l'effervefcence momentanée des ſens, nous fait perdre pour jamais les avantages d'un ſentiment dont la mort ſeule eût été le terme, ſi l'amour ne l'eût point troublé.

Quoique l'amitié n'exige pas autant que l'amour, non-seulement elle n'exclut pas, mais elle suppose même cette jalousie délicate, & cette tendre inquiétude qui accompagne toujours le sentiment. Les reproches ne sont donc pas interdits dans l'amitié, pourvu qu'ils soient dictés par le cœur. Celui qui n'est jamais mécontent de son ami, ne fait pas toujours son éloge, ni celui de l'objet de son attachement.

Les petites brouilleries sont quelquefois utiles entre amis comme entre amants. Ils ont besoin les uns & les autres d'être réveillés de la léthargie & de la langueur qu'accompagne une longue uniformité. Une discussion vive, une petite querelle même les réchauffe, & leur redonne une nouvelle vie; mais la répétition en est dangereuse. Il en est de ces légers nuages dans le sentiment, comme des rubans & des autres ajustements des femmes. Le changement de forme & les nouveaux plis leur rendent toute la fraî-

cheur, & même toutes les graces de la nouveauté; mais ils s'en usent beaucoup plus vîte.

L'amitié d'un Sujet pour son Roi ne peut se témoigner que par une conduite toute opposée à celle des personnes de même ét at. Cette joie douce qu'on voit répandue sur le visage de celui qui apperçoit son ami, les soins, la confiance, les attentions en tout genre, toutes ces preuves extérieures de sentiment, si naturelles & si vraies entre deux homme qui n'attendent rien l'un de l'autre que le bonheur d'être aimé, ne sont pour l'ordinaire que des pieges que l'intérêt & l'ambition tendent au Prince dont on captive la faveur pour en obtenir des bienfaits. La flatterie se couvre du masque de l'amitié, & le Souverain qui s'y laisse surprendre, s'avilit autant que le Sujet qui veut le séduire. S'il cherche un ami, ce n'est point parmi ces ames basses & mercenaires qu'il doit espérer de le trouver. C'est dans ces caracteres

fermes, & qui tiendroient plutôt de la dureté que de la foiblesse; qui ne craignent point de montrer la vérité toute nue, parce qu'ils estiment assez leur maître pour le croire digne de soutenir son aspect sans rougir. Les amis de ce genre sont moins aimables, sans doute, mais ils sont sûrs. Entre les égaux, l'amitié peut être tendre & affectueuse, sans pouvoir être soupçonnée de fausseté; mais vis-à-vis des Grands, c'est à sa fermeté, & même à sa sévérité qu'on doit la reconnoître. Il faut savoir déchirer aux yeux même de son Roi une promesse déshonorante pour lui, extorquée par l'ambition, & signée par la foiblesse. Mais où trouver des hommes capables d'un tel effort, & d'un attachement aussi vrai? S'il en existe encore, ils doivent avoir un temple dans tous les cœurs.



SUR LES PASSIONS.

Les passions occupent la plus grande partie de notre vie, & les regrets s'emparent de l'autre.

Les passions sont à l'ame ce que la fievre est au corps.

Les passions produisent quelquefois les mêmes effets que la vertu. L'amour de la gloire, & le desir effréné qu'avoit Alexandre de remplir l'Univers du bruit de son nom, & de s'en faire admirer, eut probablement beaucoup plus de part à la bonté généreuse qu'il témoigna à la veuve de Darius, & à la sage retenue dans laquelle il vécut avec les filles de ce Roi infortuné, que ce sentiment honnête qu'inspire la vertu malheureuse & qui la fait respecter. Quand on a quelque idée du caractere de ce Conquérant, on peut presque gager à coup sûr, qu'il n'eût point mis de bornes à ses desirs,

s'il n'eût pas craint d'en mettre à sa gloire.

Quoiqu'en amour le moral & le physique soient tellement confondus qu'on ait peine à distinguer leurs différents effets, on peut assurer cependant que les grandes passions n'ont pas ordinairement le physique pour objet ; ce sont bien à la vérité les *sens* qui desirent la jouissance, mais c'est *l'ame* qui aime; & lorsqu'elle est vivement affectée, l'âge, & la perte même des agréments n'affoiblissent pas ses sentiments, parce que les attraits qui l'attachent sont supérieurs aux graces de la Beauté : il arrive même quelquefois que les seules qualités du cœur font naitre l'amour le plus violent & le plus indomptable. Dans ce cas, c'est le *moral* qui excite les sens ; & l'on peut dire qu'on ne desire l'union physique que parce qu'elle est le symbole de celle des ames.

Ceux qui sont nés avec les passions vives, goûtent sans doute plus les plaisirs que les ames froides. Mais ils ressen-

tent auſſi les chagrins avec la même vivacité, & la diſtribution des uns & des autres n'étant pas égale à beaucoup près, ils ne peuvent jamais être heureux.

Il eſt certaines ames pour leſquelles la ratraite eſt un danger ; leurs paſſions n'étant détournées par aucun objet extérieur, y prennent de nouvelles forces ; leur imagination s'échauffe, même par les efforts qu'elles font pour s'en guérir, & leur mal devient incurable ; elles auroient beſoin du tumulte du monde pour s'en délivrer ou du moins pour les affoiblir.

Les paſſions ſont, ſans contredit, la ſource de preſque tous les plaiſirs : mais elles n'ont jamais fait d'heureux.

Il n'eſt pas pardonnable de languir ſous le joug d'une paſſion médiocre ; il faut la vaincre.

Les grandes paſſions ont fait de grands hommes dans tous les genres, mais il leur manquoit encore d'avoir ſu vaincre ces mêmes paſſions.

Il en eſt des paſſions comme des plaies: il faut ſavoir ſacrifier un bras quand il eſt néceſſaire, pour n'être pas contraint de ſe le faire couper enſuite à différentes repriſes.

Il ne faut pas croire que les paſſions ſoient les mêmes dans tous les hommes: elles prennent le caractere de ceux qui les reſſentent. Les ſentiments que l'amour excitoit dans Néron étoient différents de ceux qu'il inſpiroit à Titus.

La haine eſt une paſſion plus violente que l'amour, & l'éteint ſouvent lorſqu'il ſe trouve contraire au deſir que nous avons de nous venger.

La haine peut être portée au point de nous faire deſirer auſſi vivement le malheur de celui que nous haïſſons, que notre propre bonheur.

La haine qui vient de notre amour-propre offenſé, ne peut finir qu'avec notre vie.

Il n'exiſte que deux paſſions dont les grandes ames puiſſent être ſuſceptibles,

l'amour dans la jeunesse, & l'ambition dans un âge plus avancé (car il est rare qu'elles se trouvent ensemble;) pour les autres, elles ne naissent jamais que dans des ames basses.

Il est plus rare de rencontrer un vieillard sans avarice, qu'un jeune homme qui ne soit ni amoureux ni libertin.

L'amour est de toutes les passions celle qui nous subjugue le plus ; toutes les autres n'affectent que l'esprit, mais l'amour s'empare du physique & du moral ; tout notre être y est employé.

C'est l'estime, la confiance, la sympathie d'humeurs, la réciprocité de sentiments qui font naître l'amitié ; l'amour au contraire doit le plus souvent sa naissance au caprice, lequel le fait aussi cesser quelquefois.

On fait plus de cas de l'amour, qu'il ne le mérite ; on le déifie, & l'on croit par-là excuser les foiblesses dans lesquelles il nous entraîne. Mais en l'analysant sans intérêt & sans prévention, on se con-

vaincra aisément que ce n'est qu'un simple desir de satisfaire les besoins des sens : ôtez-en ce desir, ce n'est plus que de l'amitié. Le plaisir que ce desir contenté peut nous procurer, quelque vif qu'il soit, mérite-t-il donc qu'on lui sacrifie la paix & le bonheur de la plus grande partie de sa vie ?

A juger de l'amour par un grand nombre de ses effets, on le prendroit bien plutôt pour de la haine que pour un sentiment tendre.

Si l'on ôtoit à l'amour tout ce qui lui est étranger, & qu'on le dépouillât de tous les ornements dont notre imagination l'a revêtu, en le réduisant à son état primitif, il ne seroit plus qu'une sensation agréable dont on auroit peu à redouter ; mais on a voulu le déifier. L'Auteur de notre être n'en avoit fait qu'un besoin., nous en avons fait une passion terrible, & pour la rendre indomptable, nous avons mis en usage tout ce que l'art peut inventer pour aug-

menter ſon pouvoir. Nous avons porté l'incendie dans tous les cœurs par la chaleur de nos images, & les feux dont nous brûlons ne doivent leur exiſtence qu'à la volupté factice dont nous nous ſommes enivrés La nature bienfaiſante nous avoit accordé des plaiſirs ſans alliage; en voulant embellir ſes dons, nous avons defiguré ſes traits, & ce qui n'étoit fait que pour le bonheur de l'eſpece humaine, eſt devenu par nos ſoins ſon poiſon le plus dangereux.

Le trouble & l'agitation qui accompagnent toujours les commencements d'une paſſion, en font le charme. Il diminue & s'anéantit même quelquefois, dès que ce trouble eſt paſſé. Telle eſt la cauſe la plus ordinaire du refroidiſſement des maris & des femmes qui ſe ſont épouſés par goût, & ce qui fait que l'amour le plus violent, lorſqu'on ne ſe brouille pas, dégénere avec le temps en indifférence.

Il eſt toujours dangereux de donner à l'ame des ſecouſſes trop violentes, mê-

me avec les motifs les plus louables. Elles font germer ou renaître des Passions, que le défaut d'aliment avoit empêché d'éclorre, ou que le temps avoit amorties. Les personnes vives sur-tout ont besoin du plus grand ménagement. Il ne faut les ramener que par des degrés insensibles, quand elles ont fait quelques écarts. Si l'on veut les arrêter sur le champ ou les faire retourner trop subitement sur leurs pas, elles se *cabrent*, ou elles passent le but que la raison prescrit; en voulant réparer leurs fautes, elles donnent dans des travers d'un autre genre.

Rien n'est plus dangereux pour les jeunes-gens, que la lecture des romans. En leur amollissant le cœur, ils leur donnent une fausse idée du courage, & leur persuadent que semblables à ceux qu'on leur dépeint, ils en auront assez pour sacrifier leurs passions dans les circonstances où leur devoir l'exigera. Cette persuasion les empêche de voir les périls auxquels ils s'exposent. Ils se livrent sans

examen à tout ce que leur inſpire une jeuneſſe bouillante ; ſans réflechir aux maux qu'ils s'apprêtent.

Les plus grands plaiſirs, ſans contredit, ſont ceux de l'amour. Auſſi ceux qui les ont éprouvés, n'en peuvent-ils plus goûter d'autres.

Quand on a donné ſon cœur, tout ce qu'on poſſede eſt à ce qu'on aime.

Les paſſions ſont d'autant plus violentes, que ceux qui les reſſentent ont plus d'eſprit & d'imagination. Auſſi a-t-on vu ſouvent les plus grands génies s'y livrer avec le plus de frénéſie, & leur ſacrifier juſqu'à leur honneur. Les gens médiocres ſont à l'abri de ces écarts.

La galanterie n'eſt point le *ſimulacre* de l'amour, mais ſa ſatyre. Rien ne reſſemble moins à ce ſentiment, que ces propos fades & doucereux qui tiennent bien plus à la fauſſeté, & ſouvent même à la platitude, qu'à la tendreſſe. Celles qui s'y laiſſent prendre, ne ſont pas di-

gnes d'être aimées, elles ne veulent être que flattées. Que leur importe qu'on les trompe, pourvu qu'on les encenſe. Auſſi la plupart des femmes incapables de ſentiments, n'exigent-elles de ceux qui veulent leur plaire que ces petits ſoins minutieux, & ces louanges ſemées avec art qui aviliſſent également celui qui les donne, & celle qui les reçoit. Quand l'amour eſt galant, il eſt rarement tendre, & l'on perd preſque toujours du côté du ſentiment ce qu'on gagne du côté des graces. Celles de l'amour ſont l'amour lui-même : tout autre ornement lui eſt étranger & le dégrade. Cette paſſion n'eſt éloquente que lorſquelle ne cherche point à l'être ; dès que le bel eſprit ou la flatterie s'en mêle, ce n'eſt plus qu'un commerce d'amour-propre, où le cœur n'a point de part, & l'on perd à la fois le plaiſir d'aimer, & ſon excuſe.

Si les paſſions ne cauſoient jamais d'autres malheurs que ceux qui leur ſont

unis indiſpenſablement, comme les craintes, les jalouſies, les défiances, ce ne ſeroit rien ; on pourroit même, en s'y livrant, ſe trouver encore aſſez bien récompenſé de ſes peines par les plaiſirs qu'elles procurent ; mais le plus grand des maux, eſt l'ennui & le dégoût qu'on ſent pour tout, après qu'une paſſion eſt finie ; parce que rien ne peut la remplacer, & que le calme & la paix dont la jouiſſance devroit nous dédommager, ne nous offre qu'un vuide affreux, cent fois plus difficile à ſupporter que les chagrins même de l'amour.

La fureur & le déſeſpoir accompagnent preſque toujours l'ambition, & très-ſouvent l'amour.

Quand on veut être aimé long-temps, il faut ſavoir ſe faire deſirer & regretter ; car la ſatiété eſt le tombeau de l'amour. Il n'en eſt pas de même de l'ambition. Les progrès ne font que l'accroître, parce qu'on ne jouit jamais qu'un inſtant ; celui qui le précede & celui qui le ſuit

ſont toujours remplis par des deſirs ; ces deſirs même ſont d'autant plus vifs, qu'on croit approcher plus près d'un terme qui s'éloigne toujours à chaque jouiſſance.

En amour on n'eſt point aimé parce qu'on aime, quoi qu'en diſe M. de Buſſy dans ſes maximes d'amour, mais par ce qu'on plaît, & la raiſon pour laquelle on plaît eſt un *je ne ſais quoi* ſi difficile à définir, qu'il vaut mieux convenir de bonne-foi qu'on aime, & qu'on eſt aimé, ſans trop ſavoir pourquoi.

Rien n'eſt ſi difficile à contenter que ceux qui nous aiment trop, & ceux que nous n'aimons plus.

Tout ſe vend parmi les hommes juſques aux plaiſirs de l'amour, mais le ſentiment ſeul les donne ; & ceux qui les achetent, loin de les goûter, n'en ſentent que mieux la privation.

Il eſt un terme dans les paſſions, où les motifs de jalouſie, qui ne ſervent ordinairement qu'à irriter l'amour, l'anéantiſſent totalement.

Il est peut-être plus difficile de se détacher d'une femme à qui l'on n'a jamais plu, que de celle dont on a été aimé. Quelque chose qu'on puisse dire en faveur de la jouissance, elle diminue toujours de la vivacité des desirs, & la curiosité, jointe à la résistance, sert à les augmenter. Aussi voit-on souvent que les amants les plus mal-traités sont les plus constants.

Si l'on analysoit la plupart de ce qu'on appelle *passions* dans le monde, on verroit qu'elles ne sont fondées de part & d'autre que sur l'amour-propre & la vanité ; que ce n'est, pour l'ordinaire, du côté des hommes, que le desir de vaincre une difficulté qui puisse leur faire une réputation dans ce genre, & de celui des femmes, l'envie de rendre leur beauté plus célebre par l'éclat de leurs conquêtes. Mais elles font ensuite acheter la victoire par l'esclavage de leur amant, dès qu'il est vainqueur.

L'habitude d'aimer en fait à la longue

un beſoin réel. On ceſſe quelquefois, à la vérité, d'avoir une paſſion, mais on ne ceſſe pas d'aimer l'amour, & ce ſentiment eſt le plus dangereux de tous, parce qu'il peut faire commettre des fautes irréparables. Elles n'ont pas même pour excuſe ce penchant preſque invincible qu'on ne ſent guere qu'une ou deux fois tout au plus dans ſa vie pour un objet en particulier, à l'excluſion de tout autre.

On n'aime & on ne regrette ſouvent qu'un être de raiſon, en croyant aimer & regretter réellement un objet qui nous a plu, ſoit parce que nous ne le voyions pas tel qu'il étoit, ſoit qu'il ait changé en effet. Ce n'eſt point alors par l'abſence qu'on peut parvenir à ſe guérir, c'eſt au contraire par la préſence, parce que c'eſt elle ſeule qui peut faire ceſſer le preſtige.

Il eſt plus difficile d'obtenir de ſoi d'aimer un objet qui nous déplaît, que de nous détacher de celui qui nous plaît.

Le temps & l'absence produisent ordinairement ce dernier effet. Mais il est bien rare que le temps ni aucune ciconstance puissent nous faire naître du goût pour un objet qui n'a point d'attrait pour nous : si nous le haïssions, cela seroit peut-être moins difficile.

Celui qui n'a jamais aïmé ne sauroit être un confident utile ni agréable ; comme il ignore les plaisirs de l'amour & qu'il ne connoît point ses peines, il ne peut partager les premiers, ni consoler des dernieres.

Un des plus grands maux sans doute, est d'avoir à regretter un bien qui existe encore, mais qui n'existe plus pour nous. C'est par cette raison qu'on se console plus aisément de la mort, de sa maîtresse, que de son infidélité.

Un amant trouve toujours des raisons pour excuser celle qu'il aime, même dans les fautes qui le regardent. Il voit des motifs dans ses actions que les gens indifférents n'y remarquent pas.

On pardonne tant qu'on aime. Les torts ne nous paroiſſent inexcuſables, que lorſque nous n'aimons plus.

Aimer eſt déjà un plaiſir; être aimé de l'objet qu'on aime, eſt du bonheur.

On peut avoir du goût & même de l'amour pour celui qu'on mépriſe, pourvu cependant que le mépris ne les ait pas précédés; mais jamais on ne peut avoir pour lui ni amitié ni confiance.

En amour il ne ſuffit pas qu'on ſoit content de nous, il faut encore que nous rendions l'objet à qui nous voulons plaire, content de lui; que ſon amourpropre n'ait point à rougir de ce que nous lui diſons, & encore moins de ce qu'il dit; que nous augmentions même en lui, s'il eſt poſſible, la bonne opinion qu'on a naturellement de ſoi-même. Celui qui nous fait appercevoir d'une qualité que nous ne croyions pas poſſéder, a plus de pouvoir ſur notre cœur, que celui qui nous donne les plus grandes preuves de tendreſſe.

Dans un âge mûr on ne ſent preſque

plus

plus que les peines inséparables des passions; les plaisirs sont émoussés, & tous ces *riens* charmants qui enivrent la jeunesse ne nous paroissent plus que ce qu'ils sont en effet. Il faut du prestige à l'amour, il ne se nourrit que d'enthousiasme, on le saisit dans la jeunesse avec avidité, dans l'âge mûr on s'en méfie, & dans la vieillesse on est hors d'état de le sentir.

L'amour qui embellit & donne des graces à la jeunesse, ne sert qu'à éclairer les rides de la vieillesse & à la faire paroître ridicule.

Il y a des choses qu'on croit penser, & qu'on ne fait que sentir.

Nous applaudissons souvent jusques aux défauts de ceux que nous aimons, & nous nous félicitons ensuite d'avoir découvert en eux des sujets de plus pour les aimer, qui n'ont point encore été apperçus par les autres.

En fait de passions, la difficulté ne consiste pas tant à s'en délivrer, qu'à le desirer réellement & de bonne foi.

Il en eſt des maux de l'ame, comme de ceux du corps : en s'occupant trop des douleurs qu'on ſouffre, on les augmente ; en réfléchiſſant trop ſur ſes foibleſſes, on les fortifie.

Il y a un degré de découragement & de foibleſſe, où non ſeulement on n'a plus la force d'agir, mais où l'on n'a pas même celle de vouloir.

L'amour-propre, la vanité & l'ennui ont été la cauſe d'un plus grand nombre de paſſions, que le goût même.

Il n'y a aucun moyen pour ſe guérir d'une violente paſſion, que la fuite de l'objet aimé. Tous les autres remedes qu'on peut mettre en uſage ne ſont que des palliatifs qui ne ſervent ordinairement qu'à rendre le mal plus incurable.

Les paſſions qui durent long-temps, tiennent ſouvent plus à l'habitude qu'au ſentiment. On ſe dit réciproquement qu'on s'aime, ſans autre raiſon que celle de ſe l'être dit la veille. On reſte ainſi dans un eſclavage chimérique des années entie-

res, jusqu'à ce que des circonstances particulieres viennent nous dessiller les yeux. Nous apprenons pour lors que nous avons sacrifié depuis long-temps, non-seulement nos devoirs, mais peut-être même nos véritables goûts, à une passion imaginaire qui nous a fait faire de grandes fautes sans nous procurer de plaisirs.

L'ennui & le désœuvrement nous font peut-être donner dans de plus grands écarts que les passions mêmes.

Rien n'est plus aisé que de se guérir d'une passion, tant qu'on n'a point fait l'aveu de sa foiblesse : mais le mot fatal une fois prononcé, il n'y a plus que le temps & les circonstances qui puissent en délivrer ; les réflexions n'y font rien ; elles nous rendent même plus malheureux.

L'habitude d'être vaincu énerve le courage, & empêche de vaincre.

Le courage s'épuise ainsi que les sentiments, & s'anéantit de même à

la longue, lorſqu'on le fait agir trop continuement ſur le même objet. On ceſſe de combattre, parce qu'on ne ſe ſent plus la force de vaincre, & on finit par céder, dans des circonſtances où ſix mois auparavant il n'eût peut-être fallu qu'un inſtant de réflexion pour remporter la victoire.

Quand on a toujours à réſiſter, il eſt bien rare qu'on ne ſuccombe pas quelquefois.

Lorſqu'on a été bien épris, quelque ſujet de plainte qu'on puiſſe nous donner enſuite, & quelque réſolution qu'on ait formée de ceſſer d'aimer, au moment même qu'on croit y être parvenu, on ſe ſurprend aimant encore. On en rougit, mais on eſt emporté, & la bleſſure ſe rouvre ſouvent & pendant long-temps, avant que de ſe refermer pour jamais.

Le ſentiment ne raiſonne point, & ſouvent même n'eſt pas raiſonnable. Faut-il s'étonner s'il nous fait commettre tant de fautes?

L'habitude d'aimer est très - facile à prendre, & très-difficile à perdre.

L'amitié peut consoler de l'amour, mais jamais elle ne le remplace.

Si la jeunesse a des avantages sur la vieillesse, cette derniere en a sur la jeunesse, qui pour être moins apparents, n'en sont pas moins réels. Elle nous met à l'abri des passions tumultueuses dont la jeunesse est tyrannisée. Nos sensations & nos sentimens étant amortis par l'âge, les douleurs tant physiques que morales en sont moins vives, & nous sommes moins sensibles à la perte de la vie, parce que nous avons moins d'objets agréables à regretter.

L'amitié est une affection de l'ame, mais l'amour n'est qu'une sensation qu'on a décorée du nom de sentiment pour excuser les excès où il nous entraine.

On ne séduit guere que ceux qui sont déjà séduits.

Il est rare qu'on soit infidele sans être en même temps inconstant.

L'amour veut toujours acquérir, l'amitié ne veut que conserver.

On n'a de plaisirs que par les passions & de bonheur que par la vertu.

Il en est des passions vives, comme des maladies chroniques. Elles sont susceptibles de palliatifs, mais presque jamais de remedes. Il est même quelquefois dangereux de tenter de les guérir ; car le mal reparoît bientôt sous une autre forme, souvent plus opiniâtre, & plus redoutable que celui qu'il a remplacé.

Le courage ne consiste pas tant à ne point faire de faute, qu'à ne point varier dans ses résolutions, même après qu'on en a commises.

Les graces extérieures donnent des desirs ; mais la beauté de l'ame fait seule naître les grandes passions.

L'indifférence qui succede souvent aux plus grandes passions, quand il n'y a point eu réciproquement de raison pour cesser de s'estimer, prouve qu'en amour on se desire beaucoup, & qu'on s'aime très-peu.

Il n'y a rien de plus dangereux pour une femme honnête qu'un amant ſage & reſpectueux, parce que ſa conduite écarte tout ſoupçon de danger, & le rend par ce moyen preſqu'inévitable.

On ne devient vertueux que par effort, mais on naît ſage. La ſageſſe eſt un don du Ciel qu'on acquiert très-difficilement. Le courage peut y ſuppléer, du moins pour la conduite extérieure: mais quand la nature ne nous ſeconde pas, nous ne devons jamais compter ſur nous, & il faut nous réſoudre à combattre ſans ceſſe. Un ſeul inſtant d'abandon peut nous faire tomber dans les plus grandes fautes, & nous devons être preſque ſûrs d'être vaincus, ſi nous ne ſommes pas toujours en défenſe.

Comme un inſtant de foibleſſe eſt ſouvent la ſource des plus grandes fautes, de même un acte de courage prépare à la victoire, & la rend plus facile. C'eſt une raiſon de plus pour vaincre que d'a-

voir vaincu la veille, & la force ainsi que la foiblesse s'accélerent comme la vîtesse des corps graves dans leurs chûtes.

Il faut quelquefois plus de courage pour supporter les foiblesses des autres, que pour surmonter les siennes.

On ne se brouille guere en amour comme en amitié, que lorsqu'on s'aime encore.

Quand on se craint beaucoup, on n'a communément rien à craindre.

Quand on apprécie le plaisir, on en goûte bien peu.

On n'est heureux qu'autant qu'on est passif; on n'a de plaisir qu'autant qu'on est actif.

La peur nous fait faire l'impossible, tandis qu'elle nous voile les yeux sur le possible.

Il s'en faut bien que l'amour du bien soit toujours le principe du prétendu mépris que certaines gens témoignent pour ceux que le vice a élevés, & qui loin de vouloir profiter de leur

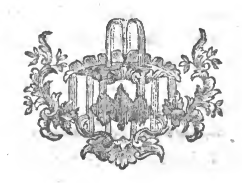
faveur, craindroient de leur avoir la plus légere obligation : la jalousie y a souvent bien plus de part que l'austérité de la morale. On hait un heureux coupable, parce qu'on ne sauroit lui pardonner un crime que l'on envie ; & le plus vil de tous les mortels usurpe, par sa mauvaise foi, l'estime & le respect qui ne sont dus qu'au courage & à la vertu.

Si les ambitieux redoutent ceux qui sont possédés de la même passion qu'eux, parce qu'ils craignent que courant la même carriere, ils ne soient renversés par ceux qui ont intérêt de les devancer ; d'un autre côté, ils doivent desirer que l'ambition se propage dans tous les esprits pour grossir la foule de leurs adorateurs, lorsqu'ils auront atteint le but qu'ils se proposent. En effet, si cette soif insatiable qu'ont les hommes pour la fortune & les honneurs s'éteignoit totalement en eux, quelle seroit la jouissance de celui qui a sacrifié son repos, sa santé, & souvent même son devoir, à la frivole

gloire d'être au-dessus des autres par son pouvoir ou ses dignités? N'ayant alors que la justice à rendre, il ne sentiroit que le fardeau des affaires & la gêne de la représentation qu'entraînent les grandes places, sans en être récompensé par les hommages de ces bas flatteurs qui environnent toujours les Grands & ceux dont on attend des bienfaits. Comme on n'auroit point de desirs qu'il pût satisfaire, on n'auroit rien à lui demander. Il n'auroit par conséquent nulle grace à accorder, & ce seroit le plus malheureux de tous les hommes.

L'éducation des hommes donnant aux sens plus de pouvoir sur eux que sur les femmes, les livres licencieux sont plus dangereux pour les premiers que pour les dernieres, sur-tout dans la premiere jeunesse. Les Romans honnêtes où la tendresse est toujours subordonnée à la vertu, font au contraire une impression très-vive sur les jeunes filles, & n'en font qu'une très-légere sur les garçons. Le ré-

ſultat en eſt à-peu-près le même, & porte également à l'amour les uns & les autres : mais chez les hommes c'eſt le phyſique qui agit ſur le moral, & chez les femmes c'eſt le moral qui agit ſur le phyſique.



SUR LES FEMMES.

LES hommes ont de l'orgueil, mais la plupart des femmes n'ont que de la vanité.

La vanité est le principal mobile qui anime toutes les actions des femmes; les plus sages & les plus sensées n'en sont pas exemptes, il n'y a de différence que dans l'objet: les unes en ont un estimable en lui-même, & les autres n'y sont pas si difficiles, mais presque toutes veulent occuper le public & en être admirées. Les femmes qui se piquent d'être honnêtes & qui manquent de talents propres à les faire distinguer des autres, se rejettent sur le sentiment: que leur mari ou leurs enfants aient la plus légere incommodité, elles sont dans un état violent, elles les voient déjà à l'extrêmité: en vain fait-on ses efforts pour modérer leur inquiétude; elles ont, disent-elles,

le cœur ſi tendre & la tête ſi vive, qu'elles ne ſauroient ſe calmer ; il eſt vrai qu'elles ne ſe refuſent rien de ce qui peut ſatisfaire leur luxe & leur vanité. Elles ſont les dépenſes les plus exceſſives pour ſe donner des ornements ſuperflus & futiles, ſeuls objets de leurs deſirs : elles ne craignent ni de ruiner ce mari auquel elles ſont ſi attachées, ni de diminuer la fortune de ces enfants ſi chéris ; mais elles fondent en larmes dès qu'ils ont mal à la tête ; & cela ſuffit pour perſuader au public qu'elles ſont les femmes & les meres les plus tendres : c'eſt toujours un genre de réputation ; il tient ſa place dans le monde, il y eſt même mieux *famé* que tout autre. Cette eſpece de réputation a d'ailleurs un avantage qui n'appartient qu'à elle ; c'eſt qu'on jouit du plaiſir de faire parler de ſoi & d'être même citée pour exemple, ſans exciter la jalouſie, & ſans qu'il en coûte d'autre peine que celle de jouer un ſentiment qu'on n'a pas : perſonnage auquel les

femmes ſont accoutumées dès l'enfance ; & qui ne force point du tout leur caractere.

Convenir qu'on a une paſſion dans le cœur, c'eſt ſe la permettre ; c'eſt en quelque façon en mendier l'excûſe à celui auquel on la découvre ; c'eſt preſque ſe la pardonner ; il n'y a plus qu'un pas à faire pour l'approuver. La femme qui rougit aſſez de ſa foibleſſe pour avoir le courage de la condamner, ne ſe l'avoüe pas à elle-même, elle en doute encore, & c'eſt dans ce doute qu'elle trouve toute ſa force ; car on combat rarement, quand on ſe croit vaincu.

Les femmes ne jouent preſque jamais de rôle dans le monde, que par l'indécence, l'intrigue ou le ridicule.

Dans un état privé les femmes ne jouent point de rôle impunément. Sont-elles galantes ? on les mépriſe. Sont-elles intrigantes ? on les redoute. Affichent-elles la ſcience ou le bel eſprit ? ſi leurs ouvrages ſont mauvais, on les ſiffle ; s'ils

ſont bons, on les leur ôte, & il ne leur reſte que le ridicule de s'en être dit les auteurs.

Les hommes veulent être loués, mais les femmes veulent être flattées.

Il eſt des hommes qui par la dureté de leur caractere ne peuvent parvenir à plaire aux femmes. Ils croient s'en venger en déchirant leur réputation, ou en les tournant en ridicule. Mais que font-ils? ſi ce n'eſt de prouver qu'elles ne ſont qu'équitables en leur refuſant une préférence qu'ils feignent vainement de mépriſer.

La plupart des femmes n'apprennent que pour qu'on diſe qu'elles ſavent, & ſe ſoucient fort peu de ſavoir en effet.

Les femmes devroient au moins ceſſer de l'être à quarante ans. C'eſt aſſez, ce me ſemble, d'avoir joué *à la poupée* & *à la madame* pendant vingt-cinq. Qu'on ne s'y trompe pas, les femmes, & ſur-tout les jolies femmes, y jouent plus en effet à dix-huit ans qu'à ſix.

Une femme se souvient toujours qu'elle a été jolie, quelque âge qu'elle ait: & comment l'oublieroit-elle? on le lui rappelle sans cesse. On s'apperçoit aisément à la maniere dont on l'aborde & à celle dont elle reçoit, que si le temps lui a enlevé les graces de la jeunesse & la délicatesse des traits, il ne lui en a pas fait perdre tous les avantages. Il semble que la beauté chez les femmes soit un caractere indélébile; on leur fait gré de leurs agréments passés, quoiqu'on n'en jouisse plus; ceux mêmes qui n'en ont jamais joui, participent aussi au prestige, & voient une jolie femme surannée d'un autre œil que celle qui ne l'a jamais été.

On ne juge presque jamais des jolies femmes avec équité. Les petits-Maîtres qui les aiment & à qui elles cherchent à plaire, trouvent de l'esprit dans tout ce qu'elles disent & des graces dans tout ce qu'elles font: ceux au contraire qui sont revenus des folies de la jeunesse, & qui n'ont plus de prétention à la galanterie,

ou qui en auroient en vain, les trouvent en général plattes & ridicules; le bruit & le papillotage de tout ce qui les environne, le ton de décision joint à l'étourderie qui regne dans leurs discours, tout contribue à les leur faire mépriser. Il faut donc nécessairement attendre que les agréments d'une femme soient passées pour pouvoir juger sainement de son mérite & de ses talents.

Chaque âge a sa poupée, chaque âge a aussi sa coquetterie: les femmes laides, ou qui n'ont point le projet d'inspirer des desirs, n'en sont pas plus exemptes que les autres; elles ont la leur, qui, pour être moins commune, n'en suppose pas moins de manege, elle en exige même davantage; car en fait de coquetterie, les agréments d'un beau visage sont la moitié ou même les trois quarts de la besogne. Mais quand on est privé de cette ressource, qu'on n'a pour subjuguer & se faire encenser que celle de l'esprit ou des talents, on manque son coup bien des fois

avant de réuſſir. Cette eſpece de coquetterie eſt du reſſort des hommes comme de celui des femmes ; mais il faut convenir que ces dernieres y ont plus d'aptitude, parce que le deſir de plaire eſt inné en elles. Les jolies femmes veulent être cajolées ; les laides veulent être conſiderées ; les vieilles veulent être conſultées & reſpectées ; les femmes qui ſe piquent de bel-eſprit veulent être célébrées & admirées, toutes veulent être flattées.

Les femmes ſeroient plus en état que les hommes de bien juger les femmes, parce qu'elles n'ont pas les mêmes raiſons d'aveuglement ; mais la jalouſie dont on les accuſe avec raiſon les unes contre les autres, rend leurs déciſions preſque auſſi incertaines que celles des hommes.

Meſſaline croit ſe venger du mépris qu'elle inſpire, en jettant du ridicule ſur les femmes qui ne lui reſſemblent pas ; mais loin de leur nuire, elle ne fait que

mettre leur réputation à l'abri de la censure. Elle déshonoreroit la vertu même, si elle osoit la louer.

Il est bon qu'une femme soit en familiarité avec quelques autres femmes; mais il vaut mieux qu'elle n'ait de confiance pour aucune.

Les agaceries & même les caresses que quelques femmes font en public à leurs maris, ne prouvent point qu'elles les aiment: ce n'est pour l'ordinaire qu'une coquetterie raffinée, qu'une maniere adroite d'exciter des desirs dans les spectateurs.

Le premier mérite des femmes vis-à-vis la plupart des hommes est d'être jolies, & le plus grand plaisir des femmes est de se l'entendre dire.

L'ennui est peut-être encore plus difficile à surmonter que le goût. *Lucinde* s'ennuie, & comment ne s'ennuieroit-elle pas? elle n'a rien à faire. *Valcourt* est aimable, cherche à lui plaire; & lui plaît bientôt; si *Lucinde* étoit occupée,

Valcourt ne lui plairoit pas tant, ou du moinselle n'auroit pas tant de beſoin qu'il lui plût. Mais il remplit le vuide & l'oiſiveté de ſes journées par mille riens agréables qui, en flattant ſa vanité, la ſéduiſent inſenſiblement. Avant qu'il ſoit peu, elle ne pourra plus s'en paſſer. Il ſeroit peut-être encore temps de combattre une paſſion qui ne fait que de naître, en ceſſant d'en voir l'objet. Mais cette paſſion naiſſante occupe *Lucinde* ; tous ſes moments ſont déſormais remplis, & une douce agitation a pris la place du déſœuvrement Quittera-t-elle cet état plein de charmes & d'activité, pour retomber dans ſa premiere langueur qui ne lui offroit que des objets inſipides ? non ſans doute. Rien ne l'y porte, & tout ſemble l'inviter au contraire à ſe livrer à ſon penchant. Elle s'y livre donc ; l'ennui a été le premier moteur de ſon goût, l'ennui l'a entretenu, & la crainte de retomber dans l'ennui met le dernier ſceau à ſa défaite.

Il eſt rare que deux femmes ſe ſentent du goût l'une pour l'autre, quoiqu'elles aient quelquefois de l'amitié. Ce ſentiment ne ſe rencontre guere que dans deux perſonnes de différent ſexe, & malheureuſement il n'eſt jamais ſans danger.

Il arrive ſouvent qu'une femme croit n'avoir que de l'amitié pour un homme, tandis qu'elle a déjà du goût pour lui. La ſécurité même que lui donne la pureté de ſes intentions, eſt ce qui la met dans un danger plus certain; car preſque toujours ce goût devient une paſſion, & malheureuſement le voile qui la couvroit ne ſe déchire que lorſqu'il n'eſt plus temps d'y apporter remede.

La premiere fois qu'une femme aime, elle eſt timide & embarraſſée, à peine oſe-t-elle l'avouer; les plus légeres faveurs lui paroiſſent des crimes, elle ſe les laiſſe ravir plutôt qu'elle ne les accorde, & elle ſe les reproche ſans ceſſe; elle voudroit ſe faire violence & réſiſter à ſon penchant. Cet état de contrainte tour-

ne au profit de la paſſion, & elle n'en aime que davantage. La ſeconde fois, elle eſt plus libre, les fautes lui coûtent moins à commettre, elle ſe livre avec moins de retenue & preſque ſans remords, elle ſent plus l'empire des ſens, & beaucoup moins celui du ſentiment.

La compaſſion jointe à l'amitié forme dans certaines femmes un ſentiment ſi vif, qu'il leur fait commettre les mêmes fautes que la paſſion la plus décidée.

Les femmes qui ſont malheureuſement nées avec un cœur tendre, & par conſéquent foible, devroient éviter juſqu'au commerce des hommes qui leur ſont le plus indifférents: car tout eſt danger pour elles.

Les femmes qui prétendent avoir eu en même temps de l'amour pour deux hommes, n'en avoient réellement ni pour l'un ni pour l'autre, ou auroient pu de même en avoir pour vingt tout à la fois; elles n'avoient que des ſens.

Je n'aime ni Pauline ni Zénobie; elles

n'ont point de caracteres: ce font des femmes très-fages à l'extérieur ; mais je ferois fort tenté de croire qu'elles n'ont de vertu que par préjugé ou par habitude. Elles paroiffent aimer en même-temps de la meilleure foi du monde leur mari & leur amant ; elles éprouvent en effet alternativement les mêmes émotions & les mêmes craintes pour l'un & pour l'autre. Je ne fais comment deux fentiments qui s'excluent toujours réciproquement & d'une façon fi pofitive, peuvent fe rencontrer dans le même individu. Pour moi, j'avoue ingénuement que je ne l'ai jamais conçu. Si l'on me dit que ce que je prends pour de l'amour n'eft qu'un fentiment infpiré par le devoir, mes idées fe trouveront encore plus confondues ; car je ne faurai plus à quoi reconnoître les paffions, fi la vertu produit les mêmes effets. J'aime cent fois mieux Alzire, quoique fa conduite ne foit peut-être pas fi réguliere en apparence : on eft fûr de ce qu'on poffede, lorfqu'on a obtenu

une fois le cœur d'une pareille femme, parce qu'elle eſt ſûre elle-même de ce qu'elle ſent. Mais pour Pauline & pour Zénobie, je n'en voudrois ni pour femmes ni pour maîtreſſes : je craindrois trop de me trouver dans le cas où M. de Buſſy prétendoit qu'étoit M. de Sevigné, ſi même j'étois aſſez heureux pour échapper à un plus grand malheur.

Une femme croit ſouvent regretter ſon amant, tandis qu'elle ne regrette que l'amour.

Il y a toujours à perdre à faire ſon amant de ſon ami; mais il y a beaucoup à gagner à faire ſon ami de ſon amant.

Les femmes ne ſe parent que pour plaire, quoiqu'elles diſent le contraire; & l'on ne cherche à plaire par ſa figure, que parce qu'on a un amant, ou qu'on deſire d'en avoir un.

Les hommes deſirent aſſez généralement les femmes, & mettent même ſouvent en œuvre juſqu'à la fauſſeté & la perfidie

fidie pour s'en faire aimer. Elles prétendent qu'elles ne manquent à leur devoir, qu'après avoir long-temps résisté aux persécutions des hommes; mais elles ont tort; & si elles étoient de bonne foi, elles conviendroient que ce sont presque toujours elles qui les séduisent les premieres,& d'une façon d'autant plus sûre, qu'elles ne paroissent pas en avoir le dessein.

La plupart des femmes préféreroient plutôt d'être moins aimées en effet, pourvu qu'elles le parussent davantage, parce que la vanité est le premier de tous leurs sentiments.

Les femmes sacrifient plus souvent leur honneur à la vanité & à l'amour-propre que leur donne un amant qui a de la célébrité, qu'à l'amant lui-même.

Il y a des femmes qui commencent par le libertinage, sans avoir passé par les différents degrés qui conduisent à ce vice.

Dorothée eût peut-être toujours été sage, si Dorimont avoit été digne d'être

aimé; si n'étant point aimable, il n'eût pas été jaloux, & qu'il eût laissé à sa femme une liberté honnête, elle n'auroit eu au moins qu'un amant. Mais vivant dans une contrainte perpetuelle, & n'étant jamais séparée de son mari, que pour des instants, il n'étoit pas possible à Dorothée de *filer* une passion. Son cœur étoit tendre, sa tête vive, & ses sens n'avoient que trop d'empire sur elle. Un moment devoit décider de son sort. Une partie de chasse où se trouva Dorimont rompit ses chaînes pour quelques heures. Timagenes en profita; il la trouve seule; la nécessité de brusquer l'attaque le rend plus hardi qu'il n'eût peut-être été avec une femme moins gardée. Il presse Dorothée, elle se rend sans s'être même défendue. Timagenes la quitte aussi-tôt pour ne point donner de soupçon. Elle ne peut lui assigner de rendez-vous. Ils sont long-temps sans se revoir. Le feu qui n'a point d'aliment s'éteint bientôt. L'idée de l'objet s'efface,

mais le goût du plaisir reste, & l'impossibilité d'avoir une intrigue suivie, rend plus facile pour les *passades*. Une femme qui a eu le malheur de commettre deux ou trois fautes de ce genre, foule bientôt aux pieds toute décence. Elle n'a plus rien à ménager; elle est perdue sans ressource. Une passion eût mis Dorothée à l'abri de ces écarts. La captivité où elle étoit retenue ne lui permettoit pas d'avoir un amant, mais elle n'en aimoit pas moins l'amour.

La pudeur est la fleur de la chasteté, quand elle agit par instinct: elle est flétrie, dès qu'elle devient une vertu.

Je ne suis point surpris que les femmes soient coquettes; car c'est le plus sûr moyen de plaire aux hommes. Ils disent en vain que la pudeur & la naïveté ont seules le droit de leur plaire; leur cœur désavoue sans cesse un sentiment qui n'est que dans leurs discours. Ils admirent la vertu; mais c'est la coquetterie qui les subjugue.

SUR LE MARIAGE.

Le mariage ne convient qu'aux gens doués d'un caractere flegmatique, & nullement aux imaginations vives & bouillantes, auxquelles tout état permanent, de quelque nature qu'il soit, paroît insupportable.

Il faut plus de philosophie pour être heureux étant marié, qu'il n'en faut pour vivre content dans le célibat.

Rien ne prouve tant l'attrait qu'en général un sexe a pour l'autre, que l'amour dont la plupart des femmes paroissent préoccupées pour leur mari, les six premiers mois de leur mariage. Comme leur cœur n'a encore rien senti, leurs sensations sont aussi neuves que leurs sentiments, & elles en saisissent les premieres impressions avec vivacité. Il en est de même des hommes qui n'ont point encore connu d'autres femmes avant de

ſe marier. Si l'on demandoit à un ménage composé de gens tels que je viens de les dépeindre, pourquoi ils s'aiment; ils feroient, je crois, fort embarraſſés d'en donner une autre raiſon, ſinon que l'un eſt homme, & que l'autre eſt femme.

Il y a plus de maris qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris; & je crois en avoir trouvé la raiſon dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs maris, & les maris ne dépendent point de leurs femmes.

Je ne ſais ſi le proverbe qui dit que dans les querelles des maris & des femmes *le chevet racommode tout*, eſt bien vrai : ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il brouille beaucoup plus de ménages qu'il n'en raccommode.

Faire à une femme l'éloge de ſon mari lorſqu'il lui déplaît, & vouloir par ce moyen lui perſuader de l'aimer, ne ſert ordinairement qu'à augmenter encore

davantage l'averſion qu'elle a déjà pour lui.

Il n'eſt pas eſſentiel au bonheur d'un homme d'être aimé de ſa femme, ſurtout s'il ne l'aime pas; mais il ne ſauroit ſe paſſer d'en être eſtimé.

Un mari prudent, ſans aimer ſa femme & ſans deſirer même d'en être aimé, doit éviter avec le plus grand ſoin de la mettre dans le cas d'avoir beſoin de conſolations ſur ſes procédés envers elle, s'il veut éviter les dangers qui y ſont attachés.

Le conſolateur d'une Belle
En eſt aiſément le vainqueur.

La perte d'un mari pour qui on a de l'eſtime & de la confiance, même ſans amour, eſt plus grande ſans comparaiſon que celle d'un amant le plus paſſionnément aimé.

Il eſt inutile d'épouſer ſon ami, & l'on fait mieux de ne pas épouſer ſon amant.

Il ne faut point épouſer par amour celui ou celle à qui on ne peut pas en inſpirer.

Les hommes doivent naturellement regretter davantage la perte de leurs femmes, que les femmes celle de leurs maris. En effet, si un homme aime tendrement sa femme, il perd tout en la perdant, & rien ne l'en dédommage; au lieu qu'une femme acquiert au moins la liberté par la mort de son mari.



SUR LES CHAGRINS.

Le bonheur eſt tellement étranger à notre être, que nous n'en avons que des idées vagues, & que nous ne pouvons le dépeindre que d'une maniere très-imparfaite. Il n'en eſt pas de même du malheur, ſous quelque forme que nous voulions le repréſenter. La chaleur de nos images porte aiſément l'horreur ou la triſteſſe dans des ames préparées depuis leur naiſſance à recevoir les impreſſions de la douleur. (1)

(1) Entra l'uomo, allor che naſce,
In un mar di tante pene,
Che s'avvezza dalle faſce.
Ogni affanno a ſoſtener.
Ma per lui ſi raro il bene.
Ma la gioia è coſi rara,
Che a ſoffrir mai non impara
Le ſorpreſe del piacer.

Iſacco figura del Redentore. Oratorio del Signor Abbate Metaſtaſio.

Cette corde eſt toujours tendue, & répond à l'uniſſon au plus léger ébranlement; notre pinceau, notre plume, notre langage, nos geſtes, & juſqu'au ſon de notre voix, tout devient éloquent quand il s'agit de peindre le malheur. C'eſt notre langue naturelle, & nous la parlons en maîtres. Nous ne ſommes encore qu'à l'A, B, C de celle du bonheur. On fait des tableaux du Ténare: on ne trace que des eſquiſſes de l'Éliſée.

On paſſe la moitié de ſa vie dans la néceſſité de ſe diſtraire de l'autre.

Il n'eſt point de plaiſirs pour ceux dont l'état habituel eſt d'être malheureux: la joie ne fait que gliſſer ſur un cœur accoutumé à ne reſſentir que de l'amertume. Il n'y a que les heureux qui ſoient capables de la goûter; la plus légere augmente leur bonheur, parce qu'ils trouvent leur ame préparée à en ſentir toute la vivacité.

L'humiliation eſt un des chagrins qui

nous affecte le plus, & dont nous nous consolons le moins.

Rien ne mûrit tant l'esprit que le malheur. Un homme de vingt-cinq ans qui a éprouvé beaucoup de disgraces est plus formé ordinairement qu'un homme de cinquante, qui n'a jamais essuyé de revers.

Il est des temps dans la vie où l'affliction & la douleur nous absorbent à un tel point, que la tendresse même de nos amis cesse d'être une ressource pour nous; nous ne sentons que notre malheur.

Il y a des caracteres qui trouvent de la douceur à se plaindre, & même à être malheureux. Il semble, pour ainsi dire, qu'il manqueroit quelque chose à leur être, s'ils cessoient d'avoir des sujets de s'affliger : mais ils n'en manquent jamais; car presque tout est chagrin pour eux, & ils trouvent le secret de se faire des peines, de ce que les autres ne regarderoient que comme des bagatelles.

Lorsque nous sommes dans une vio-

lente affliction, non-seulement nous ne croyons pas qu'elle puisse jamais diminuer, mais c'est pour ainsi dire nous faire un nouveau chagrin que de vouloir nous persuader que le temps & les réflexions l'anéantiront à la fin. Nous voudrions que notre douleur pût être éternelle.

L'extrême gaieté des heureux augmente la tristesse de ceux qui ne le sont pas.

Tout homme qui cherche de la consolation, après la perte de ce qu'il aimoit, est déjà plus d'à moitié consolé.

Les plus grands plaisirs de l'amour-propre ne nous consolent point des chagrins de sentiment.

Un des plus grands bonheurs des gens en place est de n'avoir pas le temps *d'appuyer* sur leurs chagrins. Sans cet avantage, ils seroient les plus malheureux de tous les hommes.

On a tort, ce me semble, de penser que la mort de ce que l'on aime, soit le

plus grand des malheurs ; car le temps & notre foibleſſe nous en conſolent : mais le temps & notre foibleſſe ne ſervent qu'à aigrir nos chagrins domeſtiques & à les rendre inſupportables.

La joie eſt ſi peu naturelle aux hommes, qu'ils ne peuvent la goûter que par enthouſiaſme : dès qu'ils ſont de ſang-froid, le plaiſir ceſſe, pour faire place à l'indifférence. On ſoutient avec un intérêt continu la repréſentation d'une Tragédie, la lecture d'un Poëme ou d'un Roman, qui ne ſont pour l'ordinaire qu'un récit d'événements malheureux. L'Auteur a ſoin ſeulement, pour repoſer ſes auditeurs ou ſes lecteurs, de gliſſer quelquefois ſur l'idée du plaiſir ou de le faire entrevoir ; mais jamais il n'y appuie. Il ſait par ſa propre expérience que les hommes ſont incapables de ſoutenir long-temps des images riantes ; elles leur ſont trop étrangeres ; ils ne s'y retrouvent point.

On trouve des gens ſur qui les plaiſirs

ne font que glisser légérement, tandis que les chagrins *s'incorporent*, pour ainsi dire, avec eux ; & même lorsque leurs sujets de peine n'existent plus, les impressions leur en restent encore long-temps.

Nos chagrins sont quelquefois la source de nos plaisirs ; mais ces derniers le leur rendent au centuple.

Si, suivant M. Duclos, *le plaisir est une situation, & le bonheur un état*, on peut dire de même que le chagrin est une situation, & le malheur un état.

Le premier des malheurs est de faire des malheureux.

Les malheurs abattent & humilient les caracteres foibles, mais ils aigrissent les caracteres fiers, & les rendent plus hautains.



SUR DIVERS SUJETS.

Le premier mouvement eſt preſque toujours ce qui nous détermine, & la plupart de nos actions n'en ſont guere que le réſultat.

Il faut toujours donner toute ſon application à ce qu'on fait, quelque peu important que ſoit l'objet en lui même, ſans quoi l'on accoutume ſon eſprit à la pareſſe, ſes reſſorts ſe relâchent par cette inertie & le cercle des idées ſe rétrécit.

Honnête ne devroit pas être une épithete pour le nom *d'homme*, ce devroit être ſon ſynonyme: mais, à la honte du genre humain, il eſt même bien rare qu'on le donne à juſte titre.

Quand il ſeroit poſſible de preſcrire à la probité des bornes préciſes, ceux qui ne l'ont pas gravée dans le cœur, trouveroient toujours aſſez de moyens pour l'éluder, & les gens vraiment vertueux n'en ont pas beſoin.

On ne peut donner avec certitude le titre d'honnête homme qu'à celui qu'on a vu dans des circonstances où ses passions se trouvoient contraires à la probité, & qui a eu le courage de les sacrifier.

L'humanité devroit agir par instinct chez les hommes, & malheureusement il est bien rare qu'ils en aient même par principe.

On rencontre plus de gens susceptibles d'un violent amour & d'une amitié tendre & constante, qu'on n'en trouve de capables des simples actes d'humanité.

Les gens foibles sont plus sujets à haïr que les autres. Comme ce n'est pas ordinairement par vertu qu'ils ne se vengent pas, la haine est au moins une consolation pour eux.

Il est très-peu d'hommes, même du nombre de ceux qu'on appelle communément honnêtes-gens dans le monde, qui le fussent en effet, s'ils étoient sûrs qu'ils pussent ne le pas être impunément,

La probité n'a point de limites exactes. Les Loix n'ont pu pourvoir dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, qu'à l'obſervation littérale de ſes premiers principes. La vertu ſeule eſt faite pour lui preſcrire des bornes.

L'honneur n'eſt que le *ſimulacre* de la vertu. Ceux qui ſont bien nés n'en ont pas beſoin. Ils trouvent dans leur cœur le principe & le mobile de toutes leurs actions.

L'honneur eſt un bien ſi cher aux hommes, qu'ils lui ſacrifient la vie préſente, & même la future.

L'éducation rend tous les hommes égaux; les talents ſeuls les rendent ſupérieurs.

Les plus grands talents deviennent inutiles (ſi même ils ne ſont pas nuiſibles) quand ils ne ſont pas accompagnés de l'honneur & de la vertu, qui ſeuls peuvent les faire briller & leur donner du prix.

La corruption du cœur a des ſuites

plus dangereuſes que le déréglement de l'eſprit, non-ſeulement parce qu'elle l'entraîne preſque toujours avec elle, mais encore parce que l'âge & les réflexions peuvent à la fin corriger ce dernier défaut: mais il n'eſt point de remede pour un cœur corrompu.

C'eſt un vice de plus dans un méchant homme que l'apparence de la vertu.

Il ne faut point craindre les méchants, mais il faut les fuir.

Il eſt bien difficile de parler quelque-temps de ſon prochain, ſans finir par en dire du mal.

La crainte qu'on paroît avoir des méchants, les encourage & les rend encore plus méchants, s'il eſt poſſible. La fermeté & le mépris les étonne; & s'ils ne ceſſent pas de l'être au fond du cœur, du moins ils n'oſent plus le paroître.

Il n'eſt pas vrai que l'opprimé, lorſqu'il eſt innocent, ſoit plus malheureux que l'oppreſſeur: l'Hiſtoire nous apprend que les Tyrans ont été les plus

malheureux de tous les hommes.

Alexandre étoit un brigand qui ne méritoit pas un meilleur ſort que Cartouche. Cependant l'on a élevé des autels au premier, & le ſecond eſt mort ſur la roue: toute la différence néanmoins qui ſe trouve entr'eux, eſt que l'un étoit né Roi, & l'autre ſimple particulier. Ah! que les hommes ſont injuſtes, & que leurs déciſions ſont fauſſes ſur le vice comme ſur la vertu!

Le haſard décide ſouvent de nos vertus & de nos vices. Cartouche eût peut-être été un très-honnête homme, & qui plus eſt un grand homme, s'il fût né dans un état opulent; & Lucrece une femme galante, ſi ſon mari lui eût déplu & qu'elle fût née avec un goût violent pour les hommes.

Les ſcélérats ne ſont pas plus communs que les grands hommes. Les extrêmes ſont rares dans tous les genres.

Les foibleſſes en tout genre ſont le par-

tage de l'humanité. Il ne faut donc point être surpris, que les hommes soient si remplis d'imperfections ; que leurs idées, & leurs actions soient inconséquentes ; que leurs goûts & leurs sentiments varient sans cesse, & que ce qu'ils ont aimé avec le plus de passion devienne quelquefois l'objet de leur haine. Heureux ceux qui échappent au vice ; on doit presque leur en savoir gré.

Il est des vices factices, (si l'on peut se servir de ce terme) & d'autres avec lesquels nous naissons. Les uns & les autres sont également difficiles à déraciner, parce que ceux que nous tenons de la nature, sont proprement les vices du cœur, & qu'ils sont ordinairement sans remede ; & que les autres ont pour principe la fausseté de notre esprit qu'il n'est guere plus aisé de réformer. Le Précepteur d'un grand Prince disoit souvent de lui : *qu'il se fût estimé trop heureux, s'il eût pu parvenir à le corriger des vices qu'il n'avoit pas.*

Nous ne ſommes qu'à demi malheureux, quand on n'a rien à nous reprocher ; & nous pouvons ſoutenir les plus grands revers, lorſqu'ils ne ſont pas accompagnés de remords.

Un homme ſouffre qu'on lui reproche ſes vices, mais non pas ſes foibleſſes. On peut lui dire qu'il eſt violent, libertin, & même méchant, mais on ne ſauroit l'accuſer de poltronnerie ſans être forcé de ſe couper la gorge avec lui : cette eſpece d'injure ne ſe pardonne point.

La ſageſſe eſt un bonheur, mais la vertu eſt un mérite.

Etre content de ſoi ; le grand mot ! Mais qui peut le dire avec vérité ?

L'homme eſt fait pour la médiocrité ; lorſqu'il atteint le degré de perfection connu dans quelque genre, il ſort, pour ainſi dire, de ſon eſſence, mais il s'en rapproche ordinairement par des foibleſſes honteuſes, & quelquefois même par des vices dont les gens médiocres auroient été incapables.

Il y a des qualités qui ſont tellement unies à des défauts, que, pour ainſi dire, elles en dépendent, & qu'on ne pourroit en corriger ceux qui les ont, ſans diminuer de leurs agréments, & peut-être même de leur valeur réelle.

Il y a des gens qui nous plaiſent plus par leurs défauts que par leurs bonnes qualités.

Nous ne ſommes vraiment philoſophes que ſur les objets qui nous intéreſſent peu.

Il eſt des torts de telle eſpece, que rien ne peut les réparer.

La ſolitude que les gens du monde fuient avec tant de ſoin, fait le bonheur des vrais ſages. Ceux-ci gagnent à ſe connoître, & les autres ont intérêt de s'éviter.

La ſolitude eſt à l'homme ce que le creuſet eſt à l'or.

Nous mettons ſouvent ſur le compte de l'eſprit ce qui n'appartient qu'au cœur, tandis que nous accordons à ce dernier

des qualités qui ne ſont dues qu'à l'eſprit. On peint toujours bien ce qu'on ſent vivement ; les ſtupides même ſont éloquents en pareil cas. Si on les juge dans ce moment, on leur accordera ſans doute de l'eſprit, quoiqu'ils en ſoient dépourvus. Par la même raiſon, on *joue* le ſentiment avec de l'eſprit, & ſouvent même on perſuade, quoiqu'on ne ſoit pas réellement affecté, ni même ſuſceptible de l'être.

On ne ſauroit aimer trop de choſes, & trop peu de gens.

Il eſt bien rare qu'on faſſe des reproches qui ſoient abſolument injuſtes dans tous les points : on les a preſque toujours un peu mérités, du plus au moins.

Si la miſanthropie eſt un défaut, c'eſt celui de tous dont on peut le moins ſe corriger, parce qu'il eſt ordinairement fondé ſur la droiture de l'eſprit & du cœur. En effet, en y faiſant réflexion, on verra que c'eſt preſque toujours l'un ou l'autre qui fait qu'on eſt plus

frappé des vices & des ridicules des hommes. Jamais un esprit faux joint à une ame noire, n'a fait un misanthrope.

De l'amour sans desirs, de l'amitié sans confiance, & une montagne sans vallée, sont trois choses également impossibles.

La connoissance & la certitude de notre propre foiblesse sont peut-être les deux plus grands obstacles pour la vaincre.

La poltronnerie & la foiblesse ne se rencontrent pas toujours dans un même sujet. On peut être poltron sans être foible, & foible sans être poltron. La bravoure tient plus au physique, & le courage au moral. Aussi voit on des gens s'enfuir au milieu d'une action, ou refuser de se battre, après avoir passé même pour téméraires dans un grand nombre d'occasions; un temps nébuleux, ou une mauvaise digestion qui faisoient effet sur leurs nerfs, en étoient peut-être l'unique cause; le courage ap-

pliqué aux différents événements de la vie est moins sujet à variation, parce qu'il tient davantage au caractere, au lieu que l'autre dépend plus du moment & des circonstances.

On peut rendre méchant un homme foible; mais on ne parvient jamais à le rendre ferme.

L'ennui habituel est le plus grand des maux; on peut avec du courage se mettre au-dessus des plus grands revers: mais on ne surmonte pas l'ennui.

C'est foiblesse que d'être trop sensible à la mauvaise humeur de ceux avec qui nous sommes obligés de vivre, quand nous n'y donnons pas lieu. Tout ce qui ne touche point notre cœur & ne nous humilie pas, ne doit nous affecter que très-médiocrement.

Il n'y a que les vices seuls pour lesquels on doive concevoir du mépris. C'est une injustice que d'en avoir pour les foiblesses.

On punit rigoureusement les voleurs

&

& les aſſaſſins ; n'y aura-t-il donc point de châtiment pour les calomniateurs ? ne devroit-on pas condamner aux plus grands ſupplices ces perturbateurs de la ſociété, qui en déchirant la réputation de leurs compatriotes, leur enlevent un bien mille fois plus cher que la fortune & la vie.

Les obſervations que nous faiſons en genéral ſur les différentes circonſtances de la vie, loin de nous ſervir de préſervatif dans les occaſions particulieres, nous nuiſent ſouvent. Pour s'en convaincre on n'a qu'à ſe rappeller les fautes où l'on eſt tombé : on verra que c'eſt preſque toujours dans celles qu'on devoit le moins craindre, par les principes & les réflexions dont on s'étoit armé. La raiſon de ce paradoxe apparent vient, à ce que je crois, de ce qu'on ſe perſuade qu'on eſt ſuffiſamment muni contre le danger, parce qu'on y a beaucoup penſé. Il ſurvient cependant un moment critique. Nous nous croyons

assez forts pour n'être pas obligés de fuir, & nous succombons. Si nous n'eussions jamais fait de ces méditations vagues, nous aurions été plus timides. Cette timidité nous auroit fait craindre de nous exposer ; nous aurions réfléchi pour lors efficacement, nous aurions peut-être fui, & nous n'aurions pas été vaincus.

Il seroit à souhaiter que chacun mît par écrit ses idées & ses observations sur les différents objets qui se sont présentés à lui depuis le moment où il a commencé à penser ; car, outre l'avantage de se rendre compte des progrès de son esprit, on feroit l'histoire de son ame dont l'étude est sans doute plus utile & plus intéressante pour nous, que toute autre. En effet, le tableau du cœur change si souvent de face, non-seulement dans l'espace de peu d'années, mais même d'un mois, que dis-je? d'un jour, que nous ne saurions l'examiner dans trop de points de vue, pour connoître, s'il est possible, toute l'étendue de nos foiblesses,

apprendre à nous corriger & à nous défier de nous-mêmes.

Nous ne pardonnons dans les autres que les foiblesses que nous avons nous-mêmes, & nous taxons presque de vices celles que nous n'avons jamais éprouvées.

Les foiblesses même des grands hommes, portent avec elles un caractere d'élévation qui les distingue toujours de celles des gens médiocres.

Les foiblesses en tout genre sont le partage de l'humanité. Heureux ceux qui échappent au vice : on doit presque leur en savoir gré.

Il est permis de craindre le tonnerre, même des souris & des chats qui n'ont jamais tué personne. On avoue ces sortes de foiblesses sans rougir : mais il est honteux d'avoir peur d'un canon braqué contre soi, ou d'une épée nue prête à nous percer ; & quand un homme a malheureusement refusé de se battre, ou s'est enfui dans une bataille, il

faut qu'il se cache pour le reste de ses jours.

Certains penchants ne sont que des foiblesses quand on les cache; mais ils deviennent des vices quand on les affiche.

Par la même raison qu'il arrive souvent aux belles ames de faire le mal, faute d'assez de courage pour faire le bien, il arrive aussi que les ames basses font le bien, parce que la force leur manque pour faire le mal.

Il y a plus de gens qui ne font pas ce qu'ils doivent par foiblesse, que de ceux qui ignorent ce qu'ils doivent.

L'affliction excessive que nous cause une faute, nous ôte souvent la force de la réparer.

Les partis extrêmes sont de tous les plus faciles à prendre & les plus difficiles à soutenir.

Ces especes d'automates végétants, qu'on ne rencontre que trop dans le monde, sont presque toujours foibles ou méchants, & quelquefois tous les deux ensemble.

La foiblesse poussée au dernier degré peut nous conduire au vice, si même elle n'en est pas un.

Les gens faciles n'ont pas toujours un bon cœur : mais on peut croire à coup sûr qu'ils sont foibles.

La peur & la vanité sont les plus reconnoissants de tous les sentiments, quand on les flatte; parce que ce sont ceux qui nous affectent le plus.

Puisque l'expérience des malheurs que nous ont causés nos propres foiblesses, ne contribue pas toujours à nous rendre plus sages, de quoi nous servira celle des autres ?

Il est des positions dans la vie où non-seulement on ne sait pas ce que l'on veut, mais où l'on ne sait pas même ce que l'on sent.

L'habitude a encore plus de pouvoir sur nous que les passions mêmes.

Le hasard décide de la plus grande partie de nos actions. On est souvent généreux plus par foiblesse que par vertu.

Les *Boudeurs* de profession (s'il est permis de parler ainsi) ne sont ordinairement ni méchants ni coleres ; ils ne sont que foibles : & comme ils n'ont pas ordinairement la force de se fâcher, ils boudent, parce qu'en général la *bouderie* est l'arme offensive & défensive des gens foibles & timides.

Une extrême sensibilité peut dans certains cas faire plus de mal aux autres qu'une extrême dureté.

On fait part tous les jours de ses affaires à ses amis, lorsqu'on compte sur leur discrétion & qu'on les croit d'un bon conseil : mais il est très-rare qu'on confie de sang froid les secrets de son ame à ceux mêmes dont on a la meilleure opinion. C'est presque toujours la nécessité ou l'excès de l'affliction qui nous y force. On peut donc sans être ingrat avoir fort peu de reconnoissance pour ceux qui nous font de pareils aveux. C'est le plus souvent au hasard qu'on les doit, & tel à qui on ouvre son cœur dans un moment de déses-

poir, n'eût jamais ſu le ſujet de notre chagrin, s'il étoit arrivé deux heures plus tard, ou qu'un autre fût venu avant lui.

Il en eſt à peu près du courage comme de la philoſophie: on n'en a communément que ſur les objets qui coûtent peu: tel paſſe pour avoir beaucoup de fermeté, parce qu'il en a donné des preuves dans des occaſions importantes, qui n'a pas la force de ſe priver du vin de Champagne qui lui donne la goutte; & tel autre qui paroît mépriſer la mort, court ſe cacher parce qu'il tonne. Nous avons tous nos *coins* de force & de foibleſſe; il n'y a rien d'abſolu dans la nature. L'homme qui réfléchit ne loue point au haſard. Le ſage en général admire peu les hommes, les plaint beaucoup, & les juge rarement.

Faire des actions contraires à ſes principes, c'eſt foibleſſe; mais les approuver de ſang froid, & vouloir que les autres les approuvent, c'eſt la preuve qu'on a l'eſprit faux.

On ne se méfie point ordinairement de ce qui fait plaisir.

On peut pardonner l'emportement & même la fureur, mais on ne pardonne jamais à celui qui nous humilie.

Il y a des fautes qu'on pardonne & qu'on n'oublie jamais.

L'abus des mots a peut-être plus d'inconvénients qu'on ne pense ; il entraîne souvent l'abus des choses. On s'accoutume à ne pas rendre ses idées par les expressions qui leur sont propres. On confond les définitions ; delà naissent des disputes sans nombre, & dont les suites sont souvent dangereuses. Si ces contestations roulent sur des matieres importantes, & que les héros de la dispute soient célebres, le public se croit en droit de les juger, chacun prend parti, on s'échauffe de part & d'autre, le fanatisme & la mauvaise foi s'en mêlent ; on ne s'entend plus, on ne veut pas même s'entendre.

Les gens à imagination n'envisagent &

ne font preſque jamais rien de ſang froid, même les choſes les plus indifférentes. Ils voient tout à travers un microſcope.

Ceux qui ſont aſſez malheureux pour avoir la tête trop vive & beaucoup d'imagination, ne doivent jamais agir ſans conſeil, & d'après leurs premiers mouvements : car il eſt preſque sûr qu'ils feront des fautes, & peut-être même aſſez importantes pour influer ſur-tout le reſte de leur vie.

Ceux qui ſont nés malheureuſement avec une imagination trop vive, ne peuvent jamais être heureux, parce qu'ils ne vivent que dans l'avenir : leur bonheur préſent eſt toujours fort inférieur à celui qu'ils s'étoient figuré, il en ſera de même de celui qu'ils attendent, & ainſi juſqu'à la mort qui les ſurprendra ſans qu'ils aient pu goûter aucune félicité.

La chaleur & l'enthouſiaſme qu'on emploie pour perſuader, produiſent ſouvent un effet contraire.

La vérité n'a besoin, pour convaincre les têtes bien faites, que de leur être présentée d'une façon claire & précise. Si on veut la parer des mêmes ornements dont le mensonge a besoin pour plaire & pour séduire, on lui ôte non-seulement ses charmes naturels, mais on lui ravit presque son existence : un homme qui réfléchit est en garde avec raison contre cette pompe & cet étalage.

Ceux qui mettent de la chaleur à tout, même aux choses les plus indifférentes, jugent des autres par eux-mêmes, & croient que pour émouvoir les cœurs il faut les déchirer. Ils agissent en conséquence de ce principe. Aussi leur arrive-t-il quelquefois de séduire ; mais ils ne persuadent presque jamais.

Si les têtes chaudes sont dangereuses, parce qu'elles voient toujours au-delà, les têtes trop froides ne le sont pas moins, parce que leur vue est trop bornée. Le juste milieu, entre ces deux extrémités se rencontre très-ra-

rement. Mais tout bien combiné, il vaut encore mieux, dans le plus grand nombre des circonſtances de la vie, voir à travers un verre concave, qu'au travers d'un verre convexe.

Oſerai-je le dire, & ne paſſerai-je point pour avancer un paradoxe? Non-ſeulement il eſt inutile, mais ſouvent même il eſt nuiſible de valoir mieux que les autres.

Il y a preſque toujours à perdre à parler raiſon aux hommes, ſi l'on veut les perſuader, ou leur donner bonne opinion de ſoi. Il eſt bien plus court de leur en impoſer; & pour y parvenir le mérite eſt inutile, il ne s'agit que de les étonner. Tel réuſſit par la bruſquerie, & même par la groſſiéreté, & tel autre par la pédanterie. Tous les contraires trouvent des partiſans, & ſouvent dans le même individu. Tout le monde ſe révolte en apparence contre le deſpotiſme de ceux qui prétendent donner le ton, & cependant ce ſont ceux qui gouver-

nent le plus ſûrement la multitude.

Il en eſt des maladies de l'ame comme de celles du corps : telles demandent une cure prompte & violente, ſans quoi on court riſque de la vie ; tandis que les autres n'exigent qu'un régime exact, mais conſtant ; ſi l'on employoit même des remedes trop actifs, le malade périroit infailliblement. Mais les têtes vives qui ne connoiſſent que les extrêmes, ne ſavent prendre que des partis de cette nature pour tous les maux, de quelque eſpece qu'ils ſoient : auſſi leur arrive-t-il ſouvent que loin de les ſoulager, non-ſeulement elles les augmentent, mais les rendent incurables.

Preſque tous les hommes ſont injuſtes, ou du moins voient mal ſur le plus grand nombre des choſes qui les intéreſſent de près ou de loin : mais ſi les paſſions s'en mêlent, ils deviennent aveugles, & ſouvent tyrans.

L'eſprit eſt à l'ame ce que la beauté eſt au corps.

Tout le monde veut avoir de l'esprit; & pour prouver qu'on en a, l'un dit des bons mots, l'autre fait des épigrammes, & se croit *divin*, quand il a tourné en ridicule un Savant de l'autre siecle, qui, faute d'imagination, s'étoit borné à avoir *du bon sens*; foible mérite en effet vis-à-vis de la plupart des hommes. Car pour apprécier le jugement, il faut en avoir, & la fureur du bel-esprit le rend tous les jours plus rare.

Il ne suffit pas, pour bien écrire, d'avoir de l'esprit, il faut encore avoir du jugement & du goût; & malheureusement il est rare que ces trois qualités se trouvent rassemblées dans le même sujet.

La science ne consiste pas tant à savoir beaucoup qu'à savoir bien.

Un Savant sans esprit & sans usage du monde, ne sauroit manquer d'être opiniâtre dans ses disputes. Aussi est-ce la société la plus ennuyeuse & la plus maussade. Un ignorant sans prétentions vaut cent fois mieux.

Il y a des choses qu'il est ridicule d'ignorer, quoiqu'il n'y ait point de mérite à les savoir.

Quand on est plat avec de l'esprit, à coup sûr on est un sot.

L'esprit a besoin d'exercice comme le corps. On épuise à la vérité l'un & l'autre en les surchargeant ; mais on les énerve encore davantage en les laissant dans une inaction continuelle.

Rien ne prouve plus qu'on manque d'esprit, que de s'approprier celui des autres. Cependant le monde est plein de ces sortes de plagiaires, qui ne sentent pas qu'en se parant des dépouilles d'autrui, ils n'en montrent que mieux leur indigence.

Nous jugeons presque toujours des choses & des personnes, soit en bien, soit en mal, selon que nous sommes différemment affectés, & non d'après leur valeur réelle.

Il y a des gens qui, incapables de se décider par eux-mêmes, s'attachent ce-

pendant avec opiniâtreté au parti que leur ont fait prendre ceux qui ont autorité fur leur efprit.

A mefure qu'on acquiert des connoiffances, on apprend à douter de celles qu'on croyoit certaines.

Les fyftêmes n'ont qu'un temps; la réputation même de leur Auteur fait quelquefois tout leur mérite, & ils perdent fouvent enfuite leur crédit, quand l'enthoufiafme eft paffé, ou que quelques autres viennent les détruire, pour être détruits enfuite à leur tour.

Cette foule d'objets que la nature nous offre fans ceffe ont tant de faces différentes, qu'on ne fauroit les obferver toutes fans courir le rifque de n'en bien voir aucune : auffi ceux qui paffent pour univerfels, font-ils pour l'ordinaire affez ignorants.

Si le travail n'eft un plaifir que pour un petit nombre d'hommes, c'eft au moins un remede pour tous, de quelque condition qu'ils foient, & le plus

sûr contre l'ennui & les chagrins inséparables de cette vie. Les amusements & les plaisirs même ne peuvent les distraire que quelques instants ; l'occupation seule peut remplir le vuide de leur ame.

Le besoin que nous avons de nous occuper, prouve l'insuffisance de notre être. Nous n'avons pas assez de valeur pour nous renfermer en nous-mêmes pendant long-temps sans nous ennuyer ; il faut que nous allions chercher dans les objets qui sont hors de nous, des aliments à notre ame ; telle est même notre nature, que plus on sent ce besoin d'occupation, & plus on vaut ordinairement.

Dans l'âge mûr, notre ame a besoin de nourriture comme notre corps. Il faut du travail à l'esprit, & du sentiment pour le cœur : mais dans une extrême vieillesse, les besoins du corps sont les seuls qui nous restent. Notre esprit ne peut plus s'occuper. Notre cœur sent à

peine, & notre ame ne paroît plus, pour ainsi dire, que *végéter*.

Comme on s'occupe par différents motifs, on travaille aussi de différentes manieres. Ceux qui ne cherchent qu'à s'instruire & acquérir des connoissances, lisent beaucoup & n'écrivent guere ; ceux au contraire qui ne veulent que se faire une réputation brillante, écrivent beaucoup, & lisent peu.

Ceux qui ne travaillent que pour acquérir de la célébrité, ne font presque jamais qu'effleurer les matieres qu'ils traitent. Il n'y a que ceux qui étudient pour s'instruire, qui les approfondissent.

La trop grande fécondité nous rend souvent stériles. L'abondance des idées qui se succedent trop rapidement ou qui se croisent sans cesse, ne permet pas de faire un choix, & l'on est pauvre à force de richesses.

Les plaisants de profession sont de tous les êtres les plus insupportables ; on peut se taire dans les conversations ordinai-

res, ſans choquer perſonne, quand on ne nous adreſſe pas la parole ; mais on offenſe à coup ſûr le plaiſant d'une ſociété quand on ne rit pas de ce qu'il dit, & qu'on paroît occupé d'autres choſes que de lui.

L'homme d'eſprit eſt ferme ; mais le ſot n'eſt qu'entêté.

Les gens ſimples ſont rarement plats, parce que la platitude ſuppoſe preſque toujours de la prétention. Auſſi ce qu'on appelle communément beaux-eſprits dans le monde y ſont-ils plus ſujets que les autres.

La bêtiſe devroit être à l'abri du ridicule, parce qu'elle ne dépend pas de nous. Il n'en eſt pas de même de la platitude, parce qu'on n'eſt plat qu'en s'écartant du naturel. On veut mettre de l'eſprit & des graces à des récits qui n'ont d'autre mérite que la ſimplicité. On veut orner la nature, & on la fait grimacer.

Il vaut mieux être gouverné par un ſcélérat qui a de l'eſprit, que par un

honnête homme qui n'eſt qu'un ſot.

Il y a des gens qui voudroient être ſingúliers, & qui ne parviennent jamais qu'à ſe rendre extraordinaires & même ridicules.

Les hommes ſont les mêmes par tout pays quant au fond. Ils ont les mêmes vices & les mêmes paſſions. Ce n'eſt que par la forme qu'ils varient, ſelon la différence des climats, des mœurs & de l'éducation ; ſemblables aux chiens de différentes eſpeces qui ont toujours les mêmes inclinations, ſoit qu'ils aient les oreilles plus ou moins longues, ou le poil plus ou moins ras.

Il faut ſouvent, pour perſuader les hommes, commencer par les ſéduire.

On mérite d'être dupe, quand on ne ceſſe pas de l'être auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit.

On eſt preſque toujours sûr de plaire aux hommes en les flattant, & par conſéquent le meilleur moyen pour y parvenir eſt de leur faire croire que nous

penſons qu'ils valent mieux que nous.

Ceux à qui tout le monde convient, conviennent rarement à tout le monde.

Peu de gens ont un caractere : faut-il s'étonner ſi la plupart des hommes ſont ſi difficiles à connoître.

Les hommes les plus vrais, qui ne voudroient pas tromper les autres, même ſur des bagatelles, ſe trompent ſouvent eux-mêmes ſans ſcrupule dans les choſes de la plus grande importance.

Il y a des choſes qui ne nous choquent point dans certaines perſonnes, tandis qu'elles ſont ridicules dans d'autres.

Il y a des gens qui paſſent pour vrais, & qui ne ſont qu'impudents.

Il y a des gens qui paſſent pour timides, & qui ne ſont qu'embarraſſés.

Les gens qui prennent de la naïveté pour de la bêtiſe, ſont très-ſujets à prendre de la bêtiſe pour de la naïveté.

On ment bien plus par ſes actions que par ſes paroles.

Il y a des gens qui ſe croient délicats, & qui ne ſont que difficiles.

Il peut arriver quelquefois qu'on rougiſſe de ce qu'on ſent, mais jamais de ce qu'on penſe.

On ſe ment à ſoi-même encore plus ſouvent qu on ne ment aux autres.

L'ignorant aſſure, l'homme inſtruit doute, le ſage réfléchit & ſuſpend ſon jugement.

Nous nous ſentons portés naturellement à haïr les gens décidants. Ils choquent les hommes ſenſés & humilient les ſots.

Un air d'aſſurance, un ton bruſque & décidé, même un peu d'impertinence en impoſent aux ſots, & ſouvent même à des gens d'eſprit. La modeſtie & la ſimplicité ne réuſſiſſent que vis-à-vis les têtes bien faites, & qui ne jugent de la valeur d'un homme que par ſes qualités réelles ; mais malheureuſement il y a bien peu de gens capables d'un pareil diſcernement, & la fatuité a preſque toujours le pas ſur le véritable mérite.

Connoiſſez-vous *Timoléon ?* Oui,

ſans doute. Qui ne le connoît pas ? il s'eſt fait un nom dans tous les genres, afin d'avoir une réputation qui pût le devancer dans les lieux qu'il daigneroit favoriſer de ſa préſence. Humiliez-vous & reconnoiſſez votre néant, ſi vous n'êtes pas ſur la liſte de ſes admirateurs : quelques agréments dans la figure, accompagnés de beaucoup de grimaces, qu'il prenoit pour des graces, lui perſuaderent aiſément, lorqu'il entra dans le monde, que toutes les femmes étoient créées pour lui, & qu'il pouvoit *jetter le mouchoir* à celles qu'il en croiroit les plus dignes, & qu'il trouveroit toujours ſes deſirs prévenus. Cette confiance lui réuſſit auprès de ces coquettes ſur qui la nouveauté a des droits certains, & qui n'ayant plus rien à perdre, mettent leur gloire à augmenter le nombre des bonnes fortunes d'un homme fait pour les avoir toutes : ces ſuccès le dégoûterent bientôt ; ce triomphe étoit trop futile pour un homme fait pour les grandes

choſes. Après avoir combiné long-temps les avantages & les déſavantages de toutes les eſpeces de réputation, *Timoléon* daigna jetter un coup d'œil de bienveillance ſur la Philoſophie, & ſe décida en ſa faveur : elle ne fut pas plus rebelle que les beautés qu'il avoit bien voulu honorer de ſes faveurs. Tous les genres vinrent ſe préſenter à lui, Phyſique, Morale, Métaphyſique, beaux Arts; tout fut de ſon reſſort, dès qu'il l'en jugea digne; quelques mots ſcientifiques retenus au haſard, & le plus ſouvent mal appliqués, des dîners philoſophiques donnés à des Savants & à des Artiſtes qui s'en moquoient intérieurement, lui acquirent bientôt de la célébrité, & perſuaderent au vulgaire, ſur-tout aux femmes, qu'il étoit non-ſeulement le protecteur des Savants, mais leur émule; il trancha, décida, donna des avis, fit des découvertes, eut un cabinet, un laboratoire, des ſerres, même des tableaux & des ſtatues; rien ne fut ou-

blié, excepté les connoiſſances que tout ce vain étalage ſuppoſoit ; ce n'eſt pas tout : il falloit, pour étendre ſa réputation & la rendre complette, devenir Légiſlateur, aſſigner les limites de la foi & régler les mœurs. *Timoléon* juſqu'alors s'étoit contenté d'être un ſavant aimable, il veut être un homme d'état. Ce nouveau Licurgue a tout obſervé, tout vu, tout ſenti, tout jugé ; il a étudié les hommes, il ſait comment on doit les gouverner pour les rendre heureux, il fait un code pour la poſtérité ; car ſes contemporains ne ſont pas encore dignes de ſes idées ſublimes ; il prépare ſeulement la voie ; il a établi ſon tribunal aux ſpectacles, dans les promenades publiques, & ſur-tout chez les femmes, c'eſt-là qu'il harangue & qu'il prêche ; il inſtruit la jeuneſſe, il étonne les ſots, & fait pitié aux gens de bon ſens. On ne daigne pas le réfuter : avant qu'il ſoit peu, ce ſublime perſonnage rentrera dans le néant, d'où ſes prétentions

tions l'avoient fait sortir : on oubliera jusqu'à ses ridicules, on ignorera ce qu'il a été.

Tout homme qui dans une dispute cherche à jetter du ridicule sur les propositions qu'avance son adversaire, prouve qu'il n'a point de bonnes raisons à alléguer en faveur de la cause qu'il défend.

Il y a des gens fort décidés qui ne sont point du tout décidants ; mais en récompense il y en a un grand nombre qui décident sur tout à tort & à travers, & qui ne sont presque décidés sur rien.

Les plaisanteries de société même, les meilleures, ne doivent jamais, pour conserver leur valeur, sortir du cercle où elles ont pris naissance. Dès qu'on veut les exposer au grand jour, elles perdent tout leur mérite, & il ne leur reste que le ridicule de la prétention.

Tout homme qui pense & qui réfléchit, doit avoir pour principe de tirer parti, autant qu'il lui est possible, des

différentes circonſtances où il peut ſe rencontrer ; lorſqu'il ſe trouve avoir tort, il n'en eſt point de meilleur pour lui que d'en convenir. C'eſt donc moins par amour-propre que par manque de jugement qu'on s'opiniâtre à vouloir excuſer ſes fautes. On peut toujours les faire tourner à ſon avantage, lorſqu'on a la force de les avouer.

Celui qui n'eſt heureux que par l'opinion des autres, tôt ou tard eſt malheureux. La réputation la plus brillante eſt ſujette aux revers. L'amitié même n'en eſt pas exempte, & les paſſions encore moins. Le but de tout homme qui penſe, doit donc être de ſe procurer un bonheur indépendant du caprice des hommes.

Il eſt rare que les autres nous voient des mêmes yeux que nous nous voyons nous-mêmes, & qu'ils puiſſent juger des reſſorts cachés de nos vertus ou de nos défauts. On nous eſtime ſouvent pour des actions dont les motifs nous ſont rougir,

& l'on nous méprise aussi quelquefois dans le moment où nous sommes le plus estimables. Le jugement du public sur les vertus & sur les vices des hommes porte presque toujours à faux, parce qu'il ne voit chaque individu qu'à travers un voile impénétrable. On peut gager à coup sûr, que si chacun se montroit tel qu'il est, on se diroit réciproquement, (& peut-être même après vingt ans d'amitié) *je ne vous ai jamais vu, je ne vous connois point.*

Timocrate entend mal, voit mal, sent mal, en un mot ses sensations sont aussi fausses que son esprit : cependant il s'est fait une sorte de réputation ; son air affairé, les Ministres qu'il va sans cesse importuner de ses rêveries, l'air important & mystérieux qu'il met dans toutes ses actions & dans tous ses discours, lui ont donné du poids dans sa famille, & vis-à-vis de quelques sots auxquels l'extérieur en impose toujours. L'admiration du petit cercle où il vit, lui a persuadé qu'il

étoit un grand perſonnage ; auſſi ne conçoit-il pas comment on peut nommer à un emploi de confiance un autre que lui. Il gémit en bon citoyen de l'ineptie des gens en place qui ne ſavent pas diſcerner le vrai mérite ; il a pitié de leur aveuglement : il ſe flatte cependant qu'il ne durera pas toujours, que le trait de lumiere percera au milieu des ténebres, & qu'on rendra enfin juſtice à ſes talents. En attendant il fait des projets d'adminiſtration, il change la forme du Gouvernement, rien n'eſt oublié, il s'applaudit, il veut mettre ſes idées au jour ; mais la crainte de révéler les ſecrets de l'Etat dont les rênes vont dans peu lui être confiées, retient les effets de ſon enthouſiaſme. Cependant l'amour-propre le preſſe, il faut ſe faire un nom ; bientôt il parcourt des ſociétés nouvelles. La prudence l'abandonne, il oublie la ſage retenue qu'il s'étoit impoſée ; il parle, on l'écoute ; il dit des mots, on attend des choſes ; on les attend en vain ; il

n'en a point à dire. Après un long exorde, il fait enfin part de ses vues ; leur absurdité révolte. On est étonné, il l'est à son tour ; il fait des questions, on ne peut lui répondre : en effet, comment prouver qu'il fait jour à celui qui ne voit pas que le soleil luit ? Il se sépare enfin de ses auditeurs mécontent d'eux ; mais content de lui, & persuadé que tous ceux dont les idées sont contraires aux siennes, ont l'esprit faux, ou qu'ils manquent de lumiere. Il a la jaunisse, il voit tout jaune.

Les enfants sont plus raisonnables & de meilleure foi que nous : ils sentent & avouent naturellement que c'est par badinage qu'ils imitent les puériles & plates conversations qu'on a dans le monde ; mais cette épigramme ne nous frappe point, & nous passons notre vie à jouer *à la madame* avec beaucoup de dignité & d'importance, sans vouloir en convenir, & quelquefois même sans nous en appercevoir.

Tout le temps qui n'eſt pas employé à ſe rendre plus ſage, plus heureux, ou plus utile, doit être regardé comme perdu ; preſque perſonne ne travaille cependant à aucun de ces trois objets. On peut donc dire avec vérité que la plus grande partie des hommes vit dans une inaction continuelle.

La méthode qu'on a employée de tout temps de ſe ſervir d'Apologues & de Romans pour cenſurer nos vices & nos foibleſſes, eſt bien à la honte de l'humanité, puiſqu'on eſt obligé de déguiſer la vérité pour nous la faire goûter ; encore n'y réuſſit-on pas toujours. Et le ſeul avantage que retire un Auteur dont le projet eſt de corriger, ſe réduit à faire dire de lui qu'il a de l'eſprit & qu'il écrit bien.

A meſure qu'on avance en âge, on s'aime davantage, & on aime moins les autres.

Si les ſouvenirs ne nous cauſent pas des regrets, ils ſont pour le moins inu-

tiles: car il eſt rare qu'ils nous donnent du plaiſir.

Le trop grand deſir d'être heureux eſt ſouvent un obſtacle pour l'être.

En courant trop après le plaiſir on laiſſe ſouvent échapper le bonheur.

Le plaiſir du moment préſent coûte bien ſouvent des larmes pour les années à venir.

Il faut procurer à la jeuneſſe des plaiſirs innocents, pour qu'elle n'en deſire pas de criminels.

Les plaiſirs ſont le partage de la jeuneſſe. Le bonheur (s'il en eſt dans ce monde) eſt réſervé à l'âge mûr.

On ne ſauroit trop payer les beſoins, & trop peu la plupart des plaiſirs.

Le deſir s'épuiſe comme la jouiſſance, l'un faute de réuſſite, & l'autre pour avoir duré trop long-temps.

La ſupériorité, de quelque eſpece qu'elle puiſſe être, ne rend point heureux. La médiocrité ſeule en tout genre peut faire notre bonheur, &

celui de ceux qui nous environnent.

Ceux qui se flattent de faire envie sont souvent pitié.

On croit souvent devoir de la reconnoissance à des personnes qui n'en méritent pas de notre part: ne sait-on pas gré, par exemple, à quelqu'un de ce qu'il nous aime, comme s'il dépendoit de lui de ne pas nous trouver aimable?

Tous les hommes sont ingrats; ils commencent par l'être envers leur Créateur, & finissent par l'être envers leurs semblables.

Les Lacédémoniens faisoient enyvrer leurs esclaves pour donner horreur de l'ivrognerie à leurs enfants. Ne devrions-nous pas montrer aux nôtres, des ingrats pour les préserver de bonne heure de la contagion d'un vice que la perversité & l'impunité ne rendent que trop général?

Le mépris qui est attaché à l'ingratitude, est peut-être le plus grand de tous les supplices: mais ceux qui sont capables de ce vice, ne le sont pas de sentir l'horreur qu'ils inspirent.

On estime les choses & souvent les hommes à proportion de leur inutilité.

Il ne faut jamais rien demander à ceux qui ne peuvent ou qui ne doivent pas nous refuser.

Il est beaucoup plus facile d'acquérir que de conserver : cependant on fait presque toujours plus pour le premier que pour le second.

La constance qu'on déifie avec tant de raison, puisqu'elle nous rapproche de la Divinité, n'est pourtant pas toujours une vertu : beaucoup de gens sont constants par habitude, d'autres par foiblesse, d'autres par vanité & par amour-propre, d'autres enfin par nécessité : mais comme le vulgaire est fait pour tout confondre & pour juger conséquemment mal de presque toutes les actions & des sentiments des hommes, il arrive souvent qu'il applaudit ceux qui ne méritent que de la compassion, & quelquefois même du mépris.

Il n'y a presque personne qui ait un

ſentiment à ſoi, indépendant des circonſtances; en effet, ſans parler de ceux qui n'ont que celui des autres, nos paſſions & notre ſituation préſente déterminent preſque toujours notre façon de penſer: notre maniere de voir, de ſentir, & par conſéquent de juger, dépend donc bien moins des principes que nous nous ſommes faits, que des cauſes extérieures qui ne dépendent point de nous, & qui agiſſent ſouvent néanmoins ſur notre eſprit, ſans que nous nous en appercevions.

Rien n'eſt ſi malheureux que d'avoir à vivre avec des ſots. Ils croient toujours qu'on veut les inſulter ou ſe moquer d'eux, dans le temps qu'on y penſe le moins, parce que malgré leur ſottiſe ils n'en ſentent pas moins quelquefois leurs ridicules, quoiqu'ils ne les avouent pas, & qu'ils n'aient peut-être pas même la volonté de s'en corriger.

Il faut ſouvent pour obtenir juſtice, paroître demander grace.

L'extrême vivacité nous fait souvent avoir tort dans les choses mêmes où nous avons le plus raison.

Tout homme peut faire des fautes, & mériter par conséquent punition; mais il ne doit pas s'attendre à des noirceurs & à des trahisons ; & toutes les fois qu'on éprouve l'un ou l'autre, l'on est en droit de s'en plaindre dans quelque cas que ce puisse être.

L'homme le plus sage ne sauroit être totalement maître de ses desirs, mais il doit l'être de ses actions.

Le plus grand bonheur qui puisse arriver quand on a commis une faute grave, c'est d'en être puni peu de temps après par les suites même de cette faute. Rien ne nous fait faire autant de réflexions que le repentir, & rien n'ajoute tant à ce dernier que la punition.

Le plus sûr de tous les moyens pour faire ressouvenir & repentir un homme bien né des torts qu'il a eus avec nous,

eſt de paroître les avoir oubliés, & de le combler de bienfaits.

On devient plus heureux en devenant plus ſage. On y perd quelquefois des plaiſirs, mais valent-ils la peine qu'il en coûte ſouvent pour parvenir à en jouir, & leur jouiſſance même mérite-t-elle le ſacrifice de notre repos & de notre bonheur ?

La poltronnerie n'eſt point un crime, cependant elle déshonore, & on la punit. Les puiſſances ſont intéreſſées à la faire regarder comme une tache flétriſſante. Mais que cette opinion ait prévalu tellement, qu'il n'y ait perſonne, qui ne mépriſe moins l'homme le plus vicieux, que le plus vertueux, qui auroit refuſé de ſe battre, c'eſt une injuſtice révoltante.

L'homme le plus ſage ne ſauroit ſavoir ce qu'il penſera, mais il doit être ſûr de ce qu'il fera.

Ce n'eſt pas tout que de ſavoir pardonner aux autres, il faut encore, dans certains cas, ſavoir ſe pardonner à ſoi-même.

Le myſtere & la *cachoterie* ont peut-être plus découvert d'intrigues & de ſecrets que l'étourderie & l'indiſcrétion.

Comme, dans la premiere jeuneſſe, on n'a ordinairement éprouvé que de bons procédés, & même des bienfaits de ceux qui nous environnent, on eſt naturellement porté à juger favorablement de la race humaine; on ne la connoît que par le beau côté. Quand les paſſions commencent à nous tyranniſer, nous examinons les hommes avec plus de ſcrupule; & ſouvent même avec partialité; nous en trouvons d'injuſtes & de méchants, nous concluons que les autres leur reſſemblent, & nous nous trompons encore. Ce n'eſt donc que dans l'âge mûr, où notre eſprit eſt formé, & où la raiſon eſt dans toute ſa force, que nous ſommes en état d'étudier les hommes & de les apprécier ſans prévention. Cette étude alors nous apprend qu'ils ſont en général plus foibles que méchants, & plus dignes par conſéquent de compaſſion, que de mépris ou de haine.

On devient plus difficile ſur les choſes & ſur les perſonnes à meſure qu'on avance en âge, & pour notre bonheur il feroit à deſirer que ce fût le contraire.

L'occupation de la jeuneſſe eſt de jouir, celle de l'âge mûr eſt, ou du moins doit être, de faire la juſte eſtimation de ce dont on a joui.

La jeuneſſe eſt trop occupée du plaiſir de jouir des avantages de la ſociété, pour s'arrêter à étudier les hommes. Ce n'eſt que lorſqu'on ne jouit plus d'eux, qu'on apprend à les connoître.

On acquiert ordinairement des défauts en avançant en âge, & il eſt bien rare qu'on ſe corrige de ceux qu'on avoit déjà.

On demande toujours quel eſt l'état ou la charge d'un homme, & preſque jamais ce qu'il fait.

Il faut valoir beaucoup par ſoi-même, pour avoir de la conſidération ſans être décoré d'aucun titre.

La politique des Lacédémoniens d'a-

bandonner l'éducation de leurs enfants à la République, étoit sans doute la plus utile & la plus sensée de toutes: on les élevoit par ce moyen sans aucun égard au rang que leur pere tenoit dans l'Etat, & l'on ne consultoit que leurs inclinations & leurs talents pour leur assigner les places ou les emplois qu'ils étoient les plus capables de remplir: cette sage législation devoit former & formoit en effet les Généraux les plus habiles & les Magistrats les plus éclairés. Nos loix & nos mœurs nous privent de cet avantage; chaque pere décide en maître absolu de l'état de ses enfants avant même qu'ils aient reçu l'être, & les conséquences qui en résultent, sont qu'on charge souvent d'une administration importante des gens dont nous n'aurions pas voulu pour nos *hommes d'affaires*.

Le chagrin qui n'a son principe que dans le cœur, est toujours doux & jamais emporté; mais quand il naît de l'amour-propre offensé, le temps ne sert

ſouvent qu'à augmenter notre fureur, & elle ne ceſſe guere que lorſqu'on s'eſt vengé.

Le temps loin d'adoucir le chagrin d'un Miniſtre diſgracié ne ſert qu'à l'augmenter ; parce qu'à meſure que les années s'écoulent, il voit diminuer ſon eſpérance, ſeule conſolation des malheureux.

L'antipathie eſt plus difficile à ſurmonter que la haine.

On ne hait ordinairement que ceux qu'on ne peut mépriſer.

Les hommes diſent qu'ils ſont nés libres. Je n'en crois rien. Je ſerois même porté à penſer qu'il eſt de leur eſſence de ne le pas être ; car on les voit ſans ceſſe emportés comme malgré eux & par une eſpece d'inſtinct, vers tout ce qui peut les mettre dans l'eſclavage. En effet, non contents des engagements qu'ils contractent à leur naiſſance, avec leurs parents & avec la ſociété, dès qu'ils ont atteint l'âge de raiſon ils n'ont rien de plus

preſſé que d'en former de nouveaux, les uns par une charge, les autres par un emploi: le plutôt *lié* eſt eſtimé le plus heureux. Chacun s'empreſſe à l'en féliciter, & on loue ſes parents du ſacrifice qu'ils font d'une portion de leur fortune pour lui donner cette preuve de tendreſſe. Je ne parle point des paſſions, quoiqu'elles nous aſſujettiſſent plus qu'aucune autre ſervitude; mais comme on s'y livre communément ſans réflexions, elles ne doivent pas être miſes au rang des liens volontaires. Eſt-on ce qu'on appelle *placé*? on cherche promptement à ſe marier, comme ſi l'on ne pouvoit pas trop tôt completer ſes chaînes; nouveaux compliments à chaque nouvelle branche d'eſclavage.

Obtient-on des honneurs ou des emplois éminents, c'eſt bien autre choſe: non-ſeulement les parents & les amis, mais des gens même qui connoiſſoient à peine celui qu'on vient de décorer, viennent en foule pour prendre part au bonheur

qu'il a d'avoir des engagements de plus. Un homme ainsi *garotté* de toute maniere, se trouve cependant encore trop libre à son gré. Il desire d'avoir des enfants, pour n'être plus maître d'aucune de ses actions. En a-t-il enfin (sur-tout si ce sont des garçons) il est au comble du bonheur : en effet, il ne peut plus disposer de son bien, de son état, de son séjour, de ses projets ; sa façon de penser même est gênée, ainsi que ses desirs. Cet esclave volontaire remplit sa destinée, traîne une vie toujours agitée & toujours contrainte ; il meurt enfin accablé sous le poids des chaînes qu'il s'est plu à former lui-même, après avoir célébré pendant toute sa vie la liberté qu'il fuyoit sans cesse.

Théophile entre dans une chambre, ne salue personne, pas même la maîtresse de la maison. Il croit s'excuser en disant qu'il a la vue basse, & qu'il courroit risque de ne saluer souvent que des fauteuils. Il traverse la piece avec

impétuoſité, les yeux hagards, les ſourcis froncés, & le corps à moitié courbé. Il renverſe preſque en paſſant une femme qu'il rencontre. Il ne paroît pas y faire attention. On l'en avertit, il répond froidement, en ſe vautrant ſur un ſiege, & en croiſant ſes jambes juſqu'aux hanches : *que ne ſe rangeoit-elle, on ſait bien que je n'y vois pas.* On lui demande de ſes nouvelles. Il ne répond point. Il garde pendant quelque temps un ſilence morne & taciturne, puis tout-à-coup élevant un fauſſet aigu & naſal, il dit d'un ton abſolu à la maîtreſſe de la maiſon : *Que prétendez-vous faire de cette eſpece qui vient de ſortir. C'eſt une folle qu'il ne vous convient pas de voir. Que je ne la retrouve plus ici. A propos ſavez-vous des nouvelles ? Non ſans doute, car vous ne ſavez jamais rien vous autres. Eh bien, je m'en vais vous les dire.* Il débite enſuite toutes les abſurdités qui lui paſſent par la tête, parle politique & gouvernement à tort & à travers,

déchire la réputation de ceux qu'il connoît, & de ceux qu'il ne connoît pas. Dit que telle femme est galante, & que tel homme est un frippon : gage qu'il le leur dira à eux-mêmes quand on voudra ; qu'il ne craint personne ; que les prétendus méchants ne lui font pas peur, parce qu'il n'y croit pas, & que la méchanceté n'est qu'un nom. Il interrompt tout-à-coup son discours pour interroger un homme qu'il ne connoît pas, & sans attendre sa réponse, il dit à un autre, qui cause avec son voisin; *Cela est faux*. Cet homme est fort surpris, & lui demande sur quoi il le taxe de mensonge. *C'est*, répond Théophile, *qu'on dit si rarement vrai, qu'il y a tout lieu de croire que ce que vous rapportez ne l'est pas*. Il s'extasie de cette répartie, rit à éclats, & se croit charmant. Enchanté de lui-même, il s'aime de plus en plus, dispute avec mépris sur tout ce qu'on ose avancer. Comme il n'a point d'avis à lui, c'est celui des autres qui

le détermine à prendre le parti opposé. Son but est de paroître singulier & extraordinaire, parce qu'il se persuade qu'il attirera davantage les yeux du public. Cette manie le met souvent en contradiction avec lui-même, & on le voit dans le même quart-d'heure soutenir le pour & le contre, sans s'en appercevoir, car l'étourderie est la base de son caractere. Si on daigne l'en avertir, il répond par une turlupinade. Il est généralement haï, & en tire vanité. Il croit qu'on le redoute, & s'en vante ; mais à force d'être craint de tout le monde, il est parvenu à ne l'être de personne. Le mépris a succédé à la haine. Il n'y a plus qu'un petit nombre de sots à qui son importance & son ton décidant en impose. Il fait pitié à tout le reste. Il a eu un moment de vogue ; mais ce moment est passé, & malheureusement pour lui, il croit qu'il dure encore, ou du moins il tâche de se le persuader, & cette persuasion ..mplete ses

ridicules. On lui feroit peut-être grace de ses vices, on n'est pas difficile dans le monde sur cet article; mais on n'est pas si indulgent sur l'impertinence & sur les prétentions sans fondement, quand le prestige est dissipé.

Il semble qu'on doit s'attendre à trouver les grands talents dans ceux qui se sont destinés par choix à un état ou à une profession; on est toujours surpris, avec raison, lorsqu'on ne leur en trouve que de médiocres; ils ont d'abord donné de grandes espérances par des succès éclatants; mais arrivés à un certain terme, ils y sont restés, sans jamais aller au-delà, quoiqu'avec des dispositions en apparence les plus favorables. La cause de cette singularité vient, à ce que je crois, de ce qu'on prend souvent des velléités pour des goûts réels; on s'y livre avec fureur, on commence par réussir, parce qu'on travaille avec ardeur: cette réussite enflamme encore les desirs; on se voit déjà le premier dans son art, on ne pense

bientôt plus qu'à la célébrité ; le goût de *la chose* se perd en peu de temps, quand il n'est pas véritable, & l'on ne suit plus que par vanité un genre qu'on croyoit n'avoir embrassé que par attrait ; on se fie sur elle de ses progrès ; mais la vanité ne fait jamais que des écoliers ; la passion seule fait les grands maîtres.

La platitude de nos petits Philosophes du siecle, & en général de tous les gens à prétentions, porte avec elle un caractere qui ne permet pas de laisser méconnoître son origine. Celui qui a quelque habitude des hommes ne s'y trompera jamais. Ces prétendus sages croient ennoblir les *petites choses* en les présentant sous un aspect qui leur est étranger, & qui les rend ridicules par le contraste de leur valeur intrinseque, avec celle qu'ils essaient en vain de leur donner ; ils rabaissent ensuite les *grandes*, en les rangeant dans la classe des *petites* qu'ils ont élevées sur leurs débris ; mais qu'en arrive-t-il ? Ils assignent vai-

nement les places; chaque objet conserve son rang : il n'y a qu'eux d'avilis.

Les sensations donnent le plaisir : le sentiment produit le bonheur.

La Philosophie moderne, en nous enseignant à secouer les préjugés les plus utiles, nous a laissé les plus dangereux.

Le plaisir fait tort au bonheur, il le fait paroître froid & insipide.

Plus un objet est simple, moins un esprit faux le saisit.

Les gens foibles peuvent être vrais, mais ils ne sont presque jamais francs. La franchise est un attribut de la fermeté.

La forme de nos défauts nous fait souvent plus de tort, que nos défauts mêmes.

La véritable éloquence est simple, & doit frapper même les gens les plus médiocres. Il n'en est pas de même du bel-esprit, qui souvent est obscur, & dont les personnes les plus pénétrantes ont quelquefois peine à saisir les finesses

ſes. Ce genre de mérite eſt de pure convention; il eſt relatif au ſiecle dans lequel on vit, aux mœurs d'une Nation, & à la façon de ſentir & de voir de chaque individu. Auſſi les Bourdaloue, les Boſſuet, les d'Agueſſeau, les Cochin, les Corneilles, l'ont-ils toujours dédaigné, & lorſqu'on en trouve des traces dans un ouvrage, on peut preſque aſſurer que ſon Auteur manque de génie. Il croit y ſuppléer par des épigrammes & des traits brillants, mais rien ne peut le remplacer.

C'eſt une eſpece d'aviliſſement que d'être conſidéré & d'avoir la confiance d'un homme qu'on mépriſe.

Le goût que la raiſon n'approuve point, ne ſubſiſte pas long-temps quand on a la tête bien faite.

On paſſe la plus grande partie de ſa vie dans la gêne & dans la contrainte, & le reſte à gêner & à contraindre les autres.

Le plaiſir de commander eſt le plus

vif de tous, sans doute, pour la plus grande partie des hommes : mais il en est un plus grand & plus délicat pour les ames tendres, c'est celui d'obéir à ce qu'on aime.

On ne parvient à se rendre heureux qu'à force de privations.

Il y a deux sortes d'éloquences, celle de l'esprit & celle du cœur. La premiere étonne, & fait naître l'admiration. Mais il est rare qu'elle subjugue ni qu'elle entraîne. C'est à l'éloquence du cœur que cette victoire est réservée. C'est elle seule qui porte dans notre ame cette chaleur vivifiante qui la rend capable des plus grands efforts. C'est elle qui embrasoit de son feu céleste ces indomptables citoyens d'Athénes & de Rome, qui ont rendu ces peuples les maîtres du monde ; c'est elle qui excitoit en eux a vertu dont elle étoit l'interprete : en un mot, elle seule est sublime, parce qu'il n'appartient qu'au sentiment de l'être. L'éloquence de l'esprit peut être

louée. Celle du cœur eſt au-deſſus de l'éloge, & ne peut être que ſentie.

On n'eſt précieux & *maniéré*, que parce qu'on n'a pas aſſez d'eſprit pour être naturel. On ne fait des mines, que parce qu'on manque de graces.

On eſt moins empreſſé de faire uſage d'un pouvoir certain, que de celui qui eſt douteux.

Après le bonheur d'aimer, il n'y a point de ſentiment plus agréable que celui du reſpect qu'inſpire la vertu. Il ſemble qu'en l'admirant on y participe, & qu'elle ſe réfléchit ſur celui qui eſt aſſez heureux pour en être frappé. On croit en valoir mieux, & la ſatisfaction intérieure qui en réſulte, en flattant notre amour-propre, nous diſpoſe en même-temps à imiter ce qui fait l'objet de notre vénération.

Le véritable courage étonne les ſpectateurs, tandis que celui qui le poſſede s'en apperçoit à peine. Tout ce qui ſuppoſe un effort tend à ſe relâcher. On

ne réfléchit guere ſur ſa fermeté ſans l'énerver, & tout homme qui ſe félicite de l'empire qu'il a ſur lui-même, ceſſera bientôt de mériter les éloges qu'on lui a prodigués.



SUR LE PLAISIR & le Bonheur.

DEPUIS qu'il exifte des hommes, on connoît le plaifir. Il n'y en a aucun qui ne puiffe le goûter, & tous le recherchent. C'eft l'idole des mortels. Il n'en eft pas de même du bonheur ; nous ne pouvons en avoir qu'une idée incomplete, parce qu'il fuppofe de la perfection, & que l'humanité n'en eft pas fufceptible. Dieu feul peut donc être heureux, parce que lui feul eft parfait & impaffible. On m'objectera fans doute qu'Adam a connu la félicité fans nuages. Sorti immédiatement des mains du Créateur, il n'étoit point fouillé par cette tache originelle, qu'il nous a tranfmife depuis fon crime, & qui eft devenue la fource de tous nos maux. Il n'éprouvoit, dans cet état d'innocence, aucune douleur corporelle ni morale ; & le calme

de ſon ame n'étoit point troublé par les regrets du paſſé, ni la crainte de l'avenir. Mais ce bonheur, ſelon les Peres, a été de ſi courte durée, qu'il ne mérite même d'en porter le nom, que parce qu'il a été complet pendant le peu de temps que le premier homme s'en eſt rendu digne par ſon obéiſſance. Nous ne concevons donc que très-confuſément une ſituation à laquelle nous ne pouvons plus prétendre. Ce n'eſt même plus qu'une chimere pour nous. En effet, tourmentés par les remords, déchirés par les inquiétudes & les chagrins journaliers, expoſés aux accidents & aux maladies, la vie n'eſt pour nous qu'un tiſſu de malheurs. La certitude ſeule de la mort ſuffiroit pour empoiſonner les jours d'ailleurs les plus heureux.

On croira, ſans doute, que la concluſion qui réſulte de ces réflexions, eſt que les hommes ne pouvant parvenir au bonheur, la raiſon ſeule doit les

engager à y renoncer, pour ne pas rendre leur condition plus dure encore par la pourſuite d'un bien qu'ils ne peuvent jamais obtenir ; que le parti qu'il leur reſte à prendre, eſt de ſe livrer au plaiſir, puiſque c'eſt l'unique avantage dont la juſtice divine ne les ait pas dépouillés, & qui puiſſe les aider à ſupporter une vie ſemée de peines & de douleurs. Mais ce jugement ſeroit trop précipité. Quoique l'expérience apprenne à tous les mortels que le bonheur abſolu ne ſauroit être leur partage ici-bas, ce n'eſt pas un motif pour eux de renoncer à une félicité relative à la foibleſſe de leur être. Notre inſuffiſance pour connoître toutes les merveilles dont nous ſommes environnés, ne nous empêche pas de travailler ſans relâche pour faire quelques pas de plus dans la carriere des ſciences. Nous ſommes certains cependant de ne pouvoir jamais découvrir tous les reſſorts & la profondeur des ſecrets que la nature renferme, pourquoi donc

ne nous appliquerions-nous pas à la recherche d'un bonheur qui, quoique limité, doit nous intéresser encore davantage que ces connoissances que nous poursuivons avec tant d'ardeur. Elles seroient même futiles, si elles ne devoient pas contribuer à nous rendre plus heureux. Quoi! parce que nous n'avons pas la vue aussi perçante que le Lynx, faut-il fermer nos yeux, & nous priver pour jamais d'un des sens qui nous est le plus précieux & le plus utile ? Cette idée seroit absurde : c'est cependant ce que seroit un homme qui dédaigneroit de travailler à sa félicité, parce qu'il ne peut jouir de celle des Anges. Je conclus donc que, malgré l'impossibilité où nous sommes de nous former un état impassible, le bonheur, autant que notre foible nature en est susceptible, mérite que nous mettions toute notre étude à découvrir les moyens les plus sûrs pour y parvenir : si l'on s'égare dans sa route, il devient très-difficile de retrouver la voie

qui peut y conduire ; on ne fait plus que s'éloigner de plus en plus du but où l'on aſpire.

Ainſi, mon deſſein n'eſt pas de détourner de la recherche du bonheur, puiſque je penſe que c'eſt l'unique bien deſirable, & qu'on doit même lui ſacrifier ſans regret tout ce qui pourroit y mettre obſtacle. Mais j'oſe avancer en même-temps que tous les hommes n'y ſont pas également propres, quoique tous ſoient capables de plaiſir, & qu'on le confonde très-communément avec le bonheur. Je crois même que, ſans s'exclure réciproquement, ils ſe trouvent rarement enſemble ; car je ſuis très-éloigné d'être perſuadé, que ce ſoit la continuité du plaiſir, qui conſtitue le bonheur. Voici donc quelles ſont mes idées ſur cet objet. Je les ſoumets ſans répugnance au jugement des ſages ; c'eſt à eux ſeuls, en effet, qu'il appartient de décider en quoi conſiſte le vrai bonheur, parce qu'eux ſeuls ſont en état de le

connoître ; & dignes de le posséder.

Les personnes qui ont une imagination vive, (qu'on suppose faussement) douées d'une grande étendue d'esprit, sont sans contredit les plus susceptibles de plaisir, parce que leurs sensations ont beaucoup d'*intensité*, & qu'elles en sont la base en grande partie. Les têtes froides, au contraire, & par conséquent plus réfléchies, sont les seules propres au bonheur. Mais comme ceux qui jouissent de cet avantage ont moins d'activité dans les sens, il doivent être moins affectés du plaisir. Je vais plus loin, & je m'explique.

La supériorité, dans quelque genre que ce soit, nous dispose davantage aux impressions momentanées du plaisir, qu'à la jouissance constante du bonheur, qui est l'apanage de la médiocrité. Cette assertion paroîtra d'abord contradictoire avec ce que j'ai dit plus haut ; puisque j'ai prétendu que la félicité étoit le résultat de la perfection, & que par

conséquent on doit en inférer que celui qui paroît supérieur aux autres par ses talents ou son esprit, approche davantage de cet état. Mais qu'on ne s'y trompe pas; car c'est précisément dans cette heureuse médiocrité que consiste la véritable perfection, à laquelle les hommes peuvent atteindre; parce que toutes les qualités, & même les défauts inséparables de l'humanité, étant alors dans une proportion convenable, tout se trouve dans l'équilibre. C'est un jour doux & égal, que nos yeux peuvent fixer sans en être éblouis, tandis que la prétendue supériorité de certains individus, n'annonce, pour ainsi dire, que des êtres qui ne sont pas finis, & dans lesquels la surabondance (qu'on me permette ce terme,) de certains avantages, ne sert, pour l'ordinaire, qu'à rendre leurs défauts plus frappants, & leurs vices plus dangereux. Pourquoi Titus fut-il appellé les délices du monde, tandis qu'Alexandre, avec des qualités plus brillantes

en fut le fléau ? c'est que, dans l'esprit du vulgaire, le premier fut inférieur au second. Mais Titus ne perdit qu'un jour, & le vainqueur d'Arbelles en employa plus de mille à faire le malheur de l'univers.

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans nos champs cultivés autour de nous fait naître.
Chacun a sa saison, & par des soins prudents,
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légere;
On flétrit aisément leur beauté passagere.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre;
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le pere du plaisir (1).

Ce tableau des plaisirs, tout séduisant qu'il est, en nous peignant leur frivolité, nous apprend qu'ils ne peuvent rien pour notre bonheur, de même que les fleurs auxquelles l'auteur les compare. Leur

(1) Discours de M. de Voltaire sur la modération.

durée n'eſt que d'un inſtant, & leur nouveauté fait tout leur mérite. Semblables à la roſe, qui perd déjà de ſa fraîcheur & de ſon éclat, au moment qu'elle commence d'éclorre, & qui ſe fane preſque auſſi-tôt qu'elle eſt cueillie, les plaiſirs s'émouſſent & perdent bientôt tous leurs attraits dès qu'ils ſont goûtés. Nous ne pouvons les perpétuer qu'en en changeant l'objet, & leur multiplicité même, quoique variée, devient enfin inſipide par la ſatiété qui leur ôte tout ce qu'ils avoient de piquant & de flatteur. Ils ne ſont plus, avec le temps, d'impreſſion ſur nous. Nos ſens ſe glacent, notre imagination ſe rallentit, notre faculté de ſentir s'épuiſe; & ſemblable à l'arc qui perd ſon reſſort par une tenſion trop continue, pour avoir joui trop longtemps, on devient incapable de jouiſſance. Nous ne pouvons donc être heureux par les plaiſirs; tout nous le démontre; & quoiqu'ils ſoient l'objet des deſirs de tous les hommes, ils en ſentent quel-

quefois le vuide, dans le moment même qu'ils en sont le plus enivrés. Cependant les plaisirs sont un bienfait du Créateur; & loin de nous en plaindre, nous devons l'en remercier chaque jour. Pourquoi donc cet avantage, au lieu de faire notre bonheur, contribue-t-il assez souvent à nous rendre malheureux? Quelle en peut être la cause? A-t-elle son principe dans l'essence même du plaisir, ou devons-nous l'attribuer au mauvais usage que nous en faisons? Est-ce la nature enfin qu'il faut en accuser, ou les erreurs de notre esprit? C'est ce que je vais tâcher de développer.

Le plaisir a sa source dans nos sens ou dans notre imagination. C'est par eux que les objets nous frappent, & que nous éprouvons ce doux frémissement qui précede quelquefois & qui accompagne toujours les sensations agréables. On me dira sans doute que tous ceux qui ont du plaisir, ne sont point agités de cette émotion délicieuse. Mais

j'ose avancer que ce qu'ils décorent du nom de plaisir, n'en est point un ; qu'ils le confondent avec l'amusement, la gaieté, la joie, le délassement, le *bien-être*, & plusieurs autres modes dont nous sommes susceptibles, mais qui ne doivent pas porter le nom de *plaisir*. On manque de définitions exactes sur beaucoup d'objets ; parce que peu de gens observent avec attention ce qui se passe dans les autres & dans eux-mêmes. Cette étude les fatigueroit en tenant leur esprit dans la contention. Ils craindroient même d'y passer le temps qu'ils pourroient employer à jouir, & le regarderoient comme perdu, parce que la plupart des hommes préferent le plaisir au bonheur ; (& la découverte d'une vérité est un bien très-réel ;) d'ailleurs il faut du tact pour saisir & distinguer toutes ces nuances, & il est beaucoup plus rare qu'on ne croit.

Le plaisir, tel que je le conçois, est une sensation vive, qui nous surprend,

nous émeut, & nous arrache à nous-mêmes pour nous porter avec ardeur, & nous fixer vers l'objet qui nous plaît. L'effet est le même, soit qu'il ait son principe immédiat dans les sens, soit que l'imagination en soit le mobile, & qu'elle fasse naître cette commotion que les sens éprouvent. D'après cet exposé, l'on voit qu'il ne peut y avoir de plaisir sans la participation des sens ou de l'imagination. J'appellerai *sensation physique* celle que nous recevons par l'entremise des sens, & *sensation morale* celle qui a sa premiere cause dans l'imagination. Qu'on me permette ces expressions ; quoiqu'elles ne soient pas exactes, elles me sont nécessaires pour pouvoir me faire entendre.

Je passerai sous silence les sensations physiques. Personne ne les ignore. Je craindrois trop d'ailleurs de blesser les oreilles chastes & d'alarmer la pudeur, si digne de nos respects & de notre vénération, dans un siecle où, à la honte

des mœurs, elle n'exiſte plus guere que dans les paroles. Conſervons donc au moins le ſimulacre qui nous en reſte. C'eſt un hommage que le vice rend encore à la vertu. Quelque foible qu'il ſoit, il doit être précieux aux cœurs purs que la contagion n'a pu corrompre, & ce n'eſt que pour eux que j'écris. Je rappellerai même à cette occaſion ce que tant d'autres ont dit avant moi, mais qu'on ne ſauroit trop répéter, c'eſt que l'honnêteté ſimulée qui regne dans les diſcours, peut cependant entraîner les ames ſimples dans le piege, en leur perſuadant que ces tours ſi décents & ſi réſervés ne ſont que l'expreſſion d'un ſentiment honnête, tandis qu'ils ſervent de voile au vice qu'ils paroiſſent condamner. En effet, on a obſervé que plus les ſiecles ſont devenus pervers, plus le langage s'eſt épuré. Il ſemble que des termes, que la ſeule licence des mœurs a rendus choquants, parce qu'ils nous en retracent l'uſage, ſoient un re-

proche qui nous rappelle ce qui devroit nous faire rougir. (1) Je dirai

(1) Nous n'osons nommer, & rougissons au son des choses que nous ne craignons aucunement de faire, & licites & illicites. Nous n'osons dire ce qu'il est permis de faire; nous n'osons appeller adroits nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes sortes de débauches. Nous prononçons, & faisons sans crainte & sans honte les méchantes choses contre nature & raison. Parjurer, trahir, affronter, tuer, tromper, & rougissons au dire & au faire des bonnes, naturelles, nécessaires, justes & légitimes. Il n'y a mari qui n'eût plus de honte de carresser sa femme devant le monde, que de tuer, mentir, affronter; ni femme qui ne dise plutôt toutes les méchancetés du monde, que de nommer ce en quoi elle prend plus de plaisir, & peut légitimement faire. Jusques aux traîtres & assassins, ils épousent les loix de la cérémonie, & attachent là leur devoir. Chose étrange, que l'injustice se plaigne de l'incivilité, & la malice de l'indiscrétion. L'art de la cérémonie ne prévaut-elle pas contre la nature? La cérémonie nous défend d'exprimer les choses naturelles & licites, & nous l'en croyons. La na-

donc seulement, à l'occasion des sensations physiques, que les sens étant susceptibles d'épuisement, d'où naît la satiété, ils ne sauroient être toujours en action, & que les plaisirs qu'ils nous ont donnés sont eux-mêmes la cause du dégoût & du vuide qu'ils nous laissent. Cette impuissance contribue à nous rendre malheureux, parce qu'en nous prouvant qu'il est insensé de faire consister sa félicité dans les sens, qui ne peuvent nous procurer qu'un bien-être momentané & circonscrit, elle est suivie de regrets inutiles, & souvent même d'un repentir éternel.

Les sensations physiques ne méritent donc pas notre attachement, & nous ne devrions les desirer, ni même les

---

ture & la raison nous défend les illicites, & personne ne l'en croit. L'on envoie sa conscience *dans des lieux de débauche*, & l'on tient sa contenance en regle. Cela est monstrueux, & ne se trouve rien de semblable aux bêtes. *De la Sagesse de Charon, l. 2, p. 289.*

goûter, que comme des voyageurs jouiſſent de l'aſpect d'une belle campagne qui s'offre ſur leur chemin, ou de l'ombrage agréable d'un hêtre touffu, au pied duquel ils ſe repoſent quelques moments, pour ſe mettre en état de pourſuivre leur route. De même les plaiſirs cauſés par les ſenſations, ne doivent être pour les hommes qu'un délaſſement qui, ſans affecter leur ame, ſerve ſeulement à les ranimer pour les rendre plus propres au travail. Il ne faut donc regarder les plaiſirs que comme un paſſage pour parvenir plus ſûrement au bonheur; car il n'en eſt point hors de l'ordre auquel nous ſommes deſtinés, & malheureuſement la plupart des hommes l'intervertiſſent, en ſacrifiant les jouiſſances douces & paiſibles de l'eſprit aux affections vives & ſéduiſantes des organes.

Les ſenſations *morales*, quoique d'un genre plus élevé que les *phyſiques*, puiſqu'elles tiennent plus à l'ame, non-ſeu-

lement ne ſont pas plus propres à nous rendre heureux, mais contribuent peut-être encore plus qu'elles à nous éloigner de la félicité où doit aſpirer tout homme ſage, parce qu'elles ne dépendent que de notre imagination. En effet, cette derniere n'étant pas bornée comme les ſens, ne garde point de meſure lorſqu'elle eſt échauffée par des objets qui la frappent vivement. L'impoſſible même ne lui ſert point de limite. Elle croit pouvoir réaliſer tout ce qu'elle conçoit, juſqu'aux chimeres les plus abſurdes. L'impuiſſance ſur cet objet n'eſt qu'un aiguillon de plus qui l'excite & l'anime encore davantage. Plus l'imagination a de force & de vivacité, plus les projets qu'elle enfante ont d'énergie & d'étendue, & par conſéquent plus ils contribuent à notre malheur par la difficulté, ſouvent inſurmontable, de les exécuter. Les imaginations actives & bouillantes ſont donc inhabiles au bonheur, parce que ce dernier ſuppoſe la paix &

la tranquillité de l'ame, & que celle des personnes vives est presque toujours en action. Le repos les fatigue, & tout état permanent leur devient insupportable. Cette maniere d'être les rend au contraire très-propres au plaisir, qui ne sauroit exister sans agitation physique ou morale ; aussi ne recherchent-elles que lui. Le bonheur leur paroît trop froid & trop insipide, pour qu'elles travaillent à se le procurer. Elles sont d'ailleurs incapables de le goûter ; quoique les plaisirs, en leur fournissant des objets nouveaux, sur lesquels leur imagination peut s'exercer, servent à entretenir l'ardeur qui les dévore sans cesse. Semblables aux Salamandres, on diroit qu'elles ne peuvent subsister que dans le feu. C'est leur élément. Delà naissent des passions terribles & insatiables, qui ont fait changer tant de fois de face à l'univers ; & qui l'ont rempli de troubles & de carnage. Les hommes dont je parle ne desirent qu'avec excès ; l'idée du plai-

ſir les tranſporte encore plus que le plaiſir même, parce qu'il ne répond jamais à celle qu'ils s'en étoient formée : peut-être même n'en goûtent-ils jamais d'autres que celui dont la réalité exiſte ſeule dans le tableau qu'ils s'en étoient tracé.

Preſque tous nos plaiſirs dépendent donc de notre imagination, & ils ſont d'autant plus vifs qu'elle eſt elle-même plus active ; car non-ſeulement le plus grand nombre n'a d'exiſtence que par elle, mais ceux des ſens même lui doivent leur principal attrait, & ce qu'ils ont de plus piquant. En effet, que ſeroit l'amour, qui, dans ſon principe, n'eſt qu'un beſoin phyſique, ſi l'imagination ne l'embelliſſoit, & ne l'ennobliſſoit à nos yeux. On ne ſait que trop que c'eſt d'elle qu'il emprunte tous ſes charmes, & par conſéquent ſon danger ; car une ſimple ſenſation agréable ne ſeroit jamais capable de précipiter les hommes, les plus ſenſés d'ailleurs, dans

tous les désordres où l'histoire même nous apprend que cette passion fougueuse les entraîne ; mais l'habitude d'en être les témoins, & souvent même les auteurs ou les tristes victimes, nous a rendus plus indulgents, & nous a accoutumés à ne taxer que de foiblesse, ce que nous devrions nommer extravagance & fureur. On ne sait que trop que l'ambition doit son existence à une imagination ardente, qui s'enivre de l'espoir de commander, & qui nous peint comme le bien suprême ce frivole & dangereux avantage de gouverner nos semblables.

Croyez moi, les humains, que j'ai trop su connoître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître (1).

L'imagination une fois séduite & éblouie

(1) Alzire, Tragédie de M. de Voltaire, acte premier, scene premiere.

éblouie par le brillant éclat qu'entraîne après lui le pouvoir, les honneurs & sur-tout les respects que la nécessité ou la bassesse arrache aux malheureux esclaves de l'ambition, enflamment leurs desirs. Parvenus à ce degré de grandeur, ils se attent faussement de pouvoir satisfaire leur avidité insatiable. Je dis faussement; en effet, quels chagrins cuisants n'éprouvent pas ceux qui sont arrêtés dans leur course, & auxquels il ne reste que le désespoir de n'avoir pas réussi, soit pour avoir voulu d'abord prendre un vol trop rapide, soit parce qu'ils ont été devancés par des concurrents plus heureux ou plus coupables. Confus, désespérés, & peut-être troublés par les remords dévorants des crimes qu'ils ont commis sans en recueillir le fruit; trahis souvent par leurs amis (si cependant un ambitieux en eût jamais;) quelquefois humiliés de se voir ttaversés par ceux mêmes qu'ils ne croyoient pas dignes de leur jalousie, s'ils acquierent enfin le

funeste avantage auquel ils ont sacrifié leur santé, leur repos, & presque toujours leur devoir & leur vertu, ils n'en sont bientôt que plus à plaindre. Les plaisirs passagers qu'ils goûtent à mesure qu'ils font de nouveaux pas dans la carriere de la fortune, & qui sont peut-être moins vifs au dernier période qu'au premier, deviennent pour eux la source des peines les plus accablantes. Ils ne jouissent pas plutôt de ce bien idéal, qui leur a coûté tant de soins, que la crainte de le perdre fait leur tourment. Ils croient trouver des rivaux ou des traîtres dans tous ceux qui peuvent prétendre au rang qu'ils occupent, & dont les talents leur sont suspects, dès qu'ils ont quelque célébrité. Un coup d'œil moins gracieux de la part du maître, leur fait passer les moments les plus cruels. Ils perdent le sommeil & le repos. L'amertume se répand sur ces mêmes plaisirs qu'ils espéroient rencontrer dans l'élévation où ils sont parvenus. Tantôt

ils ſont agités par la crainte, qu'une démarche qu'ils ont cru néceſſaire pour maintenir leur autorité, ou pour traverſer les projets de ceux qui veulent leur nuire, n'ait une mauvaiſe iſſue; tantôt ils ſont déchirés par le repentir de s'être mal conduits dans une circonſtance qu'ils pouvoient rendre favorable à leurs deſſeins, s'ils en avoient ſu profiter, & que leur mal-adreſſe au contraire a fait tourner à leur déſavantage. Ils ſont ſans ceſſe occupés, ſoit à s'oppoſer aux entrepriſes de leurs adverſaires, ſoit à en former de nouvelles. La haine & la vengeance ſont les ſeuls ſentiments qui puiſſent avoir entrée dans leur cœur; car on ne ſait que trop que ces paſſions ſont les compagnes inſéparables de l'ambition. Ils paſſent ainſi leur vie dans un cercle d'intrigues & de cabales qui ne leur laiſſent aucun moment de paix; que dis-je, de paix, les hommes nés malheureuſement avec une imagination bouillante, en ſont incapables. Ils diſent

qu'ils la desirent, & le croient peut-être en effet ; mais leur esprit s'y refuse malgré eux, & les événements les plus funestes leur sont plus analogues que le repos & la tranquillité, parce qu'ils y trouvent du moins un aliment à leur inquiétude naturelle. Les plaisirs mêmes dont ils sont fort avides, & qui sont l'unique objet de leurs desirs, ne sauroient les satisfaire, parce que ce ne sont presque jamais ceux qu'ils goûtent qui les flattent, mais ceux qu'ils attendent ; & si ces derniers mêmes se prolongent au-delà de quelques instants, ils leur deviennent insipides, & bientôt ils en souhaitent d'autres. Ils ne sont donc affectés que de ce qu'ils ne possedent pas, & n'ont de véritables jouissances qu'en idée. En un mot, tout ce qui n'est pas nouveau pour eux, ou ne leur offre pas un obstacle à vaincre, ne sauroit avoir droit de remplir leur ame, & ils sont malheureux par ce qui devroit être la source de leur félicité.

Les absurdités les plus monstrueuses doivent leur naissance à l'imagination. C'est elle en effet qui a enfanté les extravagances du paganisme & les erreurs de l'hérésie qui ont infecté toute la terre. L'ambition, sous cette forme odieuse, a porté par-tout le ravage, & allumé les guerres les plus sanglantes. Elle a divisé des êtres que la loi seule de la nature, gravée dans tous les cœurs, devoit porter à s'entr'aider dans leurs besoins, & à travailler à leur bonheur mutuel. Le culte que nous devons au Créateur a fait répandre des flots de sang; car les ambitieux ont souvent employé ce grand mobile pour s'asservir leurs semblables. Les uns, comme Mahomet, pour former un Empire, & pouvoir en être à la fois les Conquérants, les Prophetes, les Pontifes & les Législateurs. Les autres, comme Luther & Calvin, pour se faire un nom dans l'univers, & sans paroître prétendre au pouvoir temporel, l'exercer cependant avec le des-

potiſme le plus abſolu. Il n'eſt point en effet de troupes plus fidelles que des diſciples que la conviction a enrôlés dans une milice qui combat pour la défenſe de ſa Religion. Les rêveries les plus inſenſées deviennent des principes lorſqu'elles ſortent de la bouche d'un Chef que le vulgaire, avide de nouveauté, regarde comme l'envoyé de Dieu. Un Enthouſiaſte, qui promulgue des Loix avec ce ton d'*inſpiré*, & cette éloquence perſuaſive qui ſubjugue, eſt toujours ſûr d'entraîner la multitude, quoiqu'il ne doive ſon énergie qu'à la chaleur de ſon imagination.

Mâlgré les écarts en tout genre où cette faculté de l'ame nous précipite, & tous les malheurs dont elle eſt la ſource, ſon empire ſur nous n'a point de bornes. Elle l'exerce même ſur ceux qui ne ſont ſuſceptibles de reſſentir ſon pouvoir que par communication, & elle émeut au moins les eſprits qu'elle ne ſauroit ſéduire. Qui peut en effet ſe vanter d'être

assez ferme pour n'être pas ébranlé par ce torrent impétueux ? Les plaisirs que l'imagination crée nous entraînent malgré nous, & nous ne voyons bientôt plus que par elle. Nous la regardons comme le charme de l'univers. Sans elle toutes les beautés de la nature perdroient leurs attraits, & ne seroient plus pour nous qu'un assemblage bizarre de corps hétérogenes, qui par une succession, dont nous ignorons le terme, reparoîtront enfin à nos yeux sous les mêmes formes où nous les avions vus d'abord. L'imagination embellit tout ce qu'elle conçoit, & prête des graces aux objets qui n'en paroissent pas susceptibles à ceux mêmes qui les considerent sans enthousiasme. Une prairie, pour une tête froide, n'est qu'un terrein propre à la nourriture des bestiaux, & dont l'utilité fait tout le mérite ; pour une tête vive, elle se transforme en un tapis verd semé des plus belles fleurs, où les Bergers de l'Astrée conduisent leurs

troupeaux en chantant leurs amours. La vivacité & la variété des couleurs dont ces prés sont émaillés, leur retrace cet arc éclatant (1) dont le soleil orne le ciel, lorsqu'il darde ses rayons sur les nuages qui lui sont opposées. Les ruisseaux qui baignent, en serpentant, cette vallée délicieuse, semblent, par leurs différents détours, n'abandonner qu'à regret un séjour si charmant. Les saules qu'un heureux hasard a semés sans ordre & sans méthode dans son enceinte, servent d'abri contre les ardeurs de la canicule : un tendre zéphyr agite doucement leurs feuilles, & ce léger frémissement, joint au murmure des eaux, inspire

---

(1) L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits,
Chacun de ses rayons dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature.

Epître de M. de Voltaire, dans sa Physique de Newton à Madame la Marquise du Châtelet.

la volupté & invite au repos. (1)

C'eſt ainſi qu'une imagination riante décore tous les objets qui l'environnent; mais que ces tableaux ſont lugubres & ſombres, lorſque le chagrin dirige ſes pinceaux! Tout devient affreux dans la nature, on n'y voit plus rien qui n'inſpire la triſteſſe & l'horreur. La ſcene animée du monde ſe change pour nous en une

(1) Aux yeux de l'ignare vulgaire
Tout eſt mort, tout eſt ſolitaire;
Un bois n'eſt qu'un ſombre réduit,
Un ruiſſeau n'eſt qu'une onde claire,
Les zéphyrs ne ſont que du bruit:
Aux yeux que Calliope éclaire
Tout brille, tout penſe, tout vit.
Ces ondes tendres & plaintives,
Ce ſont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à ſe dégager
De Jupiter, pour un Berger.
Ces fougeres ſont animées;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce ſont des Belles transformées;
Ces papillons ſont des Amours.

Greſſet, Epître au P. Bougeant.

vaste solitude, où nous marchons entourés de précipices. Nos regards effrayés ne rencontrent que des spectres hideux, des cadavres & des tombeaux. Les fêtes les plus brillantes se métamorphosent à nos yeux en pompes funebres ; nous portons un morne silence au milieu des cercles où tout semble respirer la joie. En un mot, si cette faculté de l'ame nous donne quelques plaisirs, ils sont bien rachetés par les maux qu'elle nous cause.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES.

Errata du premier Volume.

PAGE 62, *ligne* 5, enleve, *lisez* en levé.

Page 240, *ligne* 7, ces libéralités, *lisez* ses.

Page 274, *ligne* 4, il en eſt de même notre ame, *lisez* de notre ame.

Page 282, *ligne* 23, ſi par un grand hazard il arrive, *lisez* il leur arrive.

Page 322, *ligne* 10, le moraliſte, *lisez* les moraliſtes.

Page 339, *ligne* 12, deux homme, *lisez* deux hommes. *Et dans la même phraſe*, d'être aimé, *lisez* aimés.

Page 355, *ligne* 3, cicomſtance, *lisez* circonſtance.

Page 407, *ligne* 17, des ſouris & des chats, *lisez* les ſouris & les chats.

Page 454, *ligne* 21, a vertu, *lisez* la vertu.

